

Roger Faure

L'école primaire

*Souvenirs d'instituteurs
entre les deux guerres*

Cahier de Village de Forez

L'école primaire

Apprendre à lire, écrire et compter va devenir le grand souci des gens d'Eglise pour pouvoir lire la Bible, des bourgeois éclairés et des gouvernants du XVII^e au XVIII^e siècle, pour aboutir aux lois de Jules Ferry en 1882.

Après un rappel de l'histoire de l'école, à partir du XVII^e siècle, un résumé de l'organisation de l'enseignement au début du XIX^e siècle, nous verrons comment fonctionnait et vivait une maison d'école de campagne, entre 1920 et 1940, avec les souvenirs de mes parents, instituteurs, et ainsi comprendre la vie quotidienne à cette époque dans les écoles primaires.

J'ai, moi aussi, vécu comme élève de mes parents ces moments d'apprentissage. C'est aussi l'époque de l'organisation du métier d'enseignant (on disait encore maître d'école), souvent décrié, la création d'associations pour aider à la scolarisation des élèves et un grand bouleversement dans la vie des campagnes dont les habitants, parlant encore patois, restaient réticents, voire hostiles devant ces nouveautés. *L'école ne sert à rien, on n'a pas besoin de savoir lire pour garder les vaches !* disait-on dans les bourgs et les hameaux.

Histoire de l'enseignement

Avant le XVII^e, seuls les curés et quelques maîtres itinérants apprenaient à lire et à écrire aux petits ruraux. C'est Charles Démia (1636-1695) qui créa la congrégation des frères de Saint-Charles en 1666 pour développer l'enseignement à Lyon, dans les classes pauvres. Il avait ouvert 26 petites écoles et un établissement pour former des prêtres enseignants. Il créa aussi la congrégation des sœurs de Saint-Charles pour l'éducation des filles¹.



Charles Démia (1636-1695)

A Saint-Etienne, le curé de la Grand'Eglise, Guy Colombet (1632-1707) s'inspira de ces méthodes pour ouvrir la première petite école le 3 mars 1679, avec 4 215 livres données par les bourgeois aisés de la ville, les autres suivront jusqu'en 1683². En 1698, Louis XIV prendra un édit sur l'obligation scolaire, mais il fut suivi de peu d'effet.

Comme résultat de l'action des maîtres d'école de Saint-Etienne, on relève, de 1674 à 1710, sur 762 contrats de mariage : les deux signatures des époux sur 145 contrats (soit 19,03 %) ; celle de l'époux seul sur 127 contrats (soit 16,66 %) et celle de l'épouse seule sur 33 contrats (soit 4,33 %). Au total 305 contrats nous montrent une ou deux signatures, ce qui implique que les époux savaient manier la plume d'oie avec dextérité.

¹ Le développement de l'imprimerie à Lyon au XVI^e siècle, dans une ville enrichie par la banque et l'industrie de la soie peut expliquer l'essor de l'enseignement dans les collèges religieux et le désir de l'étendre dans les autres couches de la société. La multiplication des livres demande de plus en plus de lecteurs. Les enfants devaient apprendre à lire pour pouvoir utiliser les livres.

² Voir Roger Faure, "Les petites écoles à Saint-Etienne au XVII^e siècle", *Village de Forez* n° 91-92 2002, p. 6, sur la nomination d'un prêtre pour enseigner à 70 enfants pauvres de la ville à lire, écrire, chiffrer, instruire et former aux bonnes mœurs, pour 150 livres par an. Chiffrer, c'est épeler la litanie de la suite des nombres. Il existait des recueils d'exercices pour pratiquer ces successions de nombres. Martin Bellaclat donna le 7 février 1684 une maison située place Chavanelle actuelle et une pension annuelle de 700 livres pour un instituteur-prêtre (cf. Jean Combe, *Bulletin du Vieux Saint-Etienne*, n°91).

D'ailleurs, pour écrire, on utilisait une table, des plumes d'oie qu'il fallait savoir tailler avec soin, du papier et du sable pour sécher l'encre. L'enseignement était rudimentaire. On apprenait surtout à lire en latin sur la Bible, écrire et un petit peu compter. Mais la place la plus importante était consacrée à l'Histoire sainte et au catéchisme. Les prières étaient répétées inlassablement par les enfants³.



Saint Jean-Baptiste de la Salle faisant la classe
(d'après le tableau de César Mariani)

Jean-Baptiste de la Salle (1651-1719) développe la scolarisation des enfants pauvres. Il fonde l'institut des frères des écoles chrétiennes. En 1680-1682, il s'installa à Paris, puis en Province (en 1789, 760 établissements scolarisaient près de 30 000 élèves, ce qui était très peu). Il donnait la priorité à la langue française, mais continuait à demander la lecture et l'écriture en latin. En 1798, il publia un syllabaire français.

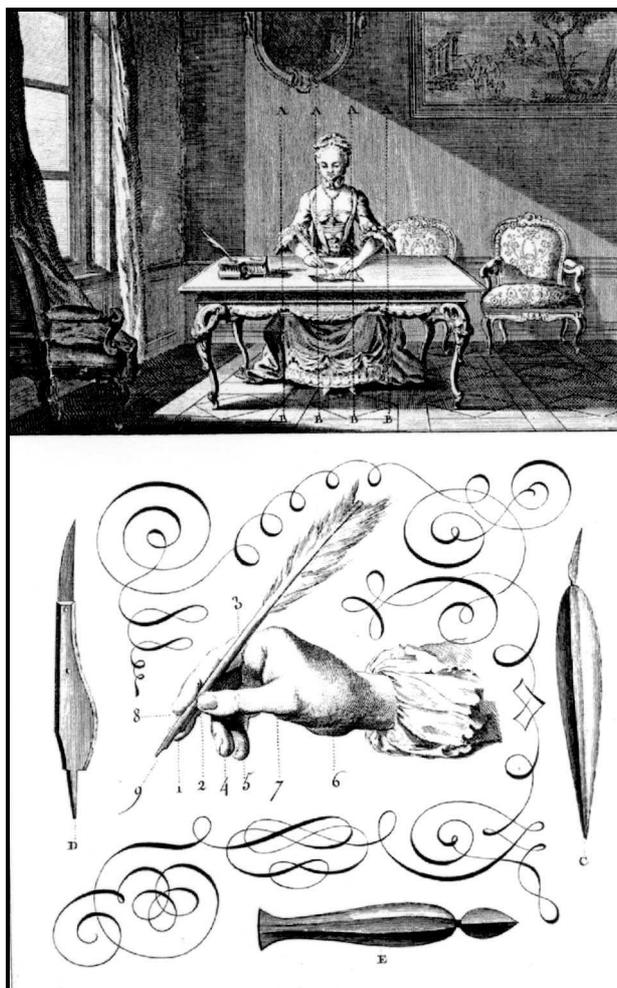
De nombreuses petites écoles vont être créées tout au long du XVIII^e siècle, grâce à des legs faits par des personnes pieuses à leur décès (souvent des prêtres). Elles laissent une somme chez un notaire et une maison pour permettre à un maître ou une maîtresse (souvent religieux) de faire l'école aux enfants⁴.

Les hommes de la Révolution allaient tenter de trouver une solution au problème de l'enseignement primaire. Des projets furent présentés aux différentes assemblées : Talleyrand, le 10 septembre 1791 (voir biographies en fin d'étude) ; Condorcet, le 20 avril 1792, c'est lui qui le premier employa le mot *instituteur*, du verbe latin *instituere* = organiser, ordonner ; Le Pelletier de Saint-Fargeau, en 1793 ; Daunou, le 25 octobre 1795 et enfin Sieyès, mais aucun ne fut appliqué car l'argent faisait gravement défaut et cela coûtait cher. Les petites écoles furent même supprimées en 1790.

³ François Lebrun, "Quand l'enseignement public était catholique", *L'Histoire*, n°71, oct. 1984, p. 83. A cette époque, dans les collèges, on suivait les cours de classes de :

- commençants,
- grammaire (6^e, vers 10 ans, 5^e et 4^e),
- humanités (3^e et 2^e),
- rhétorique (1^e),
- et philosophie.

⁴ Stéphane Prajalas, "Fondation d'une école à Sauvain en 1753, à Saint-Just-en-Bas, depuis 1711 et à Sail-sous-Couzan, en 1741", *Village de Forez*, n°93-94, avril 2003.



L'écriture

Page de l'*Encyclopédie* de Diderot

Lakanal, le 10 novembre 1794, demanda qu'une école soit créée et entretenue dans toutes les communes de plus de 1 000 habitants⁵. Cette idée fut reprise beaucoup plus tard. En 1795, Nicolas Jacques Conté (1755-1805) inventait le crayon à mine artificielle.

L'École normale sera créée le 23 octobre 1794 à Paris. Elle deviendra plus tard l'École normale supérieure et formera des professeurs. L'abbé Grégoire créa le Conservatoire des arts et métiers le 10 octobre 1794 et Fourcroy, célèbre chimiste, l'École polytechnique en septembre 1795. Il devint directeur général de l'instruction publique en 1800.

Napoléon 1^{er} abandonne l'enseignement élémentaire aux municipalités et aux personnes privées. Encore peu répandu dans les campagnes, il était rattaché aux affaires ecclésiastiques. Sous l'impulsion de son oncle, le cardinal Fesch (1763-1839), il rétablit en 1803 les frères des écoles chrétiennes de Jean-Baptiste de la Salle pour l'éducation des garçons et les sœurs Saint-Charles pour celle des filles⁶.

⁵ Tristan Boffard, "Combat pour l'école à Lyon de 1870 à 1880. La laïcisation de l'enseignement public", *Cahiers d'histoire*, tome XLVI, n^{os} 3 et 4, 2001.

⁶ A. Latreille, "L'école populaire sous la Restauration", *Cahiers d'histoire*, tome XV, n^o 1, 1970.

Le 17 janvier 1803, réclamée par les fabricants de rubans pour inventer des modèles de leur production, une école de dessin est créée à Saint-Etienne. Elle est installée à l'hôtel de ville, au coin de la rue Michel-Rondet et de la place de l'Hôtel-de-Ville⁷.

Le collège des Minimes ouvrira en 1807 dans l'ancien couvent des minimes, avec 10 professeurs⁸, celui de Saint-Chamond en 1812 occupait lui aussi les bâtiments d'un ancien couvent. Ces deux établissements eurent des débuts difficiles. Ils étaient à la charge des municipalités et celles-ci étaient parfois peu favorables à l'éducation.

Les directeurs étaient incompetents. A Saint-Etienne, on en changea 11 fois en 25 ans ! L'uniforme comportait un habit bleu roi avec parement, passepoil et retroussis des manches amarante (rouge pourpre). Au collet, aussi amarante, il y avait des palmes en métal doré en forme de couronne. Le chapeau avait une ganse de galon doré. Ils devaient avoir fière allure nos collégiens !

Il y avait une classe primaire annexée. On y ajouta une école pratique de commerce et d'industrie et une classe de préparation à l'école des mineurs fondée en 1816. On remplaça le chapeau par un képi⁹. Malgré les demandes répétées de la municipalité, le collège ne devint lycée qu'en 1848¹⁰.

Il n'y avait en 1807 que 50 instituteurs dans le département de la Loire. Il fallait s'occuper de la formation des maîtres souvent peu instruits. On créa le 19 février 1816, un brevet de capacité à enseigner, délivré par le recteur, après vérification par des religieux et le curé de la paroisse, des connaissances en orthographe, plain-chant, catéchisme, histoire sainte et calligraphie. On créa aussi des comités cantonaux mais seul le curé s'occupait de l'enseignement primaire. A cette époque, des béates instruisaient les filles dans le sud du département (Pilat)¹¹.

Il faut penser qu'au début du XIX^e siècle, l'école était tenue par des *écolâtres de hasard*, aux connaissances sommaires, dans des locaux vétustes, avec un matériel inexistant et un salaire de misère. C'étaient souvent les parents qui payaient ! Les élèves venaient à l'école le matin, parfois de fort loin, en hiver, de la Toussaint à Pâques. Les maîtres, avec 200 à 300 F par an, étaient obligés de pratiquer de petits métiers : sonneur de cloches, sacristain, balayeur d'église, cordonnier, sabotier, secrétaire de mairie et même maçon, paysan, voire ouvrier agricole. Ils étaient nommés par le curé qui contrôlait leur travail, surtout au point de vue religieux. Il fallait avoir une belle voix pour chanter aux offices¹².

⁷ Le premier professeur-directeur fut nommé en 1827. Il s'appelait Jean-Baptiste Gerboud et avait une vingtaine d'élèves (J. Joubert, "L'école régionale des beaux-arts de Saint-Etienne", *Bulletin du Vieux Saint-Etienne*, n°122, 1981).

⁸ Au XVIII^e siècle, les études des enfants de bourgeois se faisaient chez les jésuites de Tournon, Lyon et Roanne (fondé en 1607) et chez les oratoriens de Montbrison et Notre-Dame de Grâce. Le collège municipal de jésuites s'installa dans le couvent des minimes (actuelles Nouvelles Galeries), acheté par la ville comme bien national pour 6 300 livres. (R. Filiol, "Les origines du lycée de garçons de Saint-Etienne", *Bulletin du Vieux Saint-Etienne*, n° 41, mars 1961). Le collège avait 89 élèves en 1808 et 113 en 1809 (Pierre Réjany, *L'enseignement secondaire au XIX^e siècle à Saint-Etienne*, 2001).

⁹ Filiol, *op.cit.*

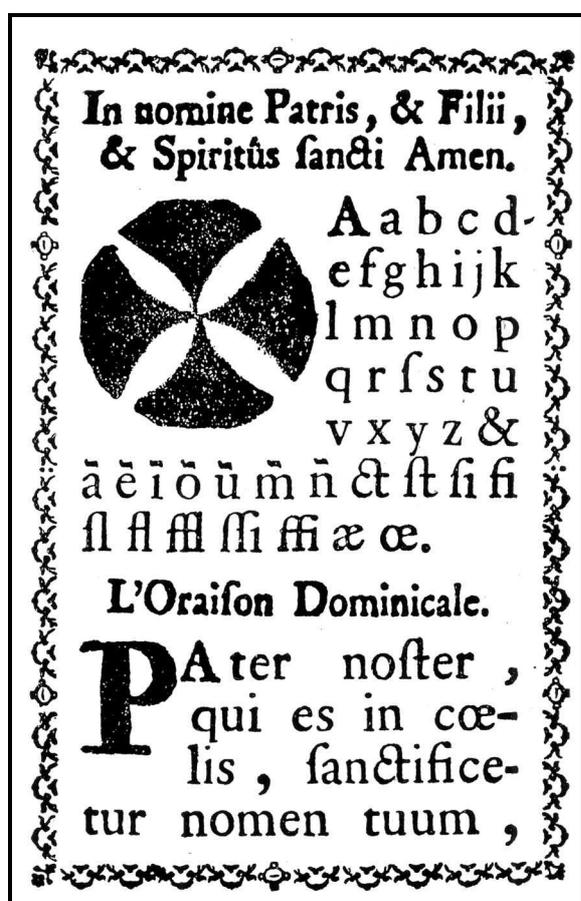
¹⁰ G. Thermeau, *Saint-Etienne et son agglomération*, p. 172.

¹¹ Pierre Zind, "L'enseignement primaire sous la Restauration dans l'arrondissement de Saint-Etienne", *Cahiers d'histoire*, tome III, 1958, n° 4.

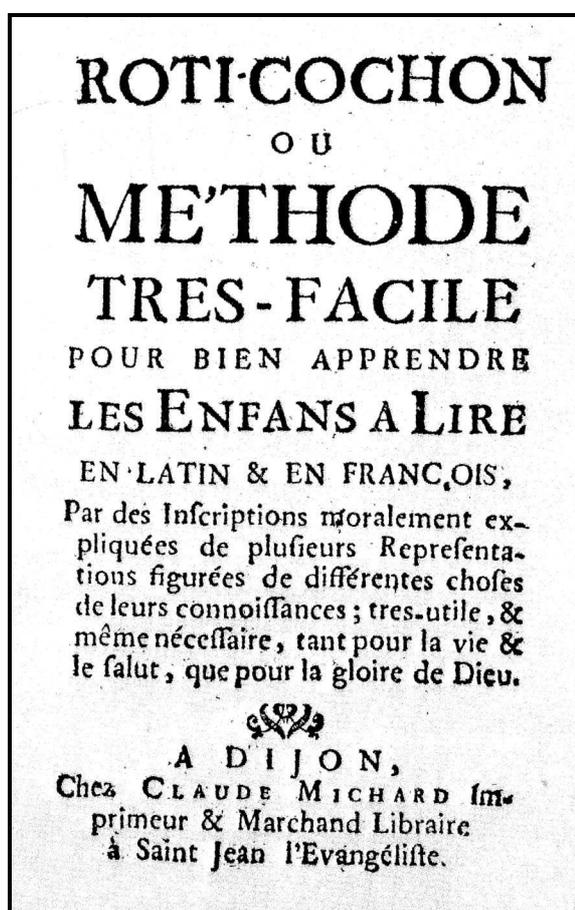
¹² Voir en annexe, des extraits de deux ouvrages d'Erckmann-Chatrian, *L'histoire d'un paysan*, publié en 1867 et *l'histoire d'un sous-maître* de 1882.

En 1819, 56 communes du département de la Loire avaient une école de garçons ou une école mixte¹³. Dans les écoles primaires, on cherchait surtout à pouvoir lire la Bible et à réciter les prières. Pourtant les esprits évoluaient.

Un ancien élève de l'École normale supérieure, alors fermée, Louis Hachette, fit l'acquisition d'une petite librairie à Paris en 1826 et pressentit que la vente des livres scolaires allait considérablement se développer. Il y aura un immense marché pour ces ouvrages. En 1830, il lancera le manuel général de l'instruction primaire¹⁴ et, après 1835, il mettra sur le marché un alphabet et du matériel d'enseignement. Les autres éditeurs scolaires suivront son exemple : Belin, Colin, Delalain, Gedalge (pour les ouvrages de musique) et Colas (pour les écoles maternelles).



Un vieil abécédaire



Ancienne méthode de lecture

¹³ Pierre Zind, *op. cit.*

¹⁴ D'autres journaux pédagogiques paraîtront, mais certains seront éphémères :

- Journal de l'instruction primaire*, de 1832 à 1852,
- L'instituteur, journal des écoles primaires*, de 1833 à 1836,
- Revue de l'instruction publique* (Hachette), de 1842 à 1870,
- Le journal des instituteurs* créé en 1852 durera jusqu'à nos jours.

Sous la Restauration, vers 1820, apparaît l'école mutuelle¹⁵. Plusieurs centaines d'enfants étaient réunis dans une salle où des moniteurs leur faisaient l'apprentissage de la lecture. Proudhon avait été écolier à l'école mutuelle dirigée par la famille Ordinaire¹⁶. Cet enseignement disparaîtra vers 1835. Les frères des congrégations étaient contre.

Le 10 février 1826, l'instruction publique est séparée du ministère des affaires ecclésiastiques et, dès le 14 février 1830, Guernon de Ranville (1787-1866), ministre en 1829, faisait signer par le roi Charles X une ordonnance qui demandait aux communes de se pourvoir en moyens d'éducation, organisation d'écoles, instruction des indigents (il y en avait beaucoup !), formation des maîtres, création d'écoles modèles (les futures écoles annexes) et contrôle de l'Etat.

En 1831, le ministre fonde *le journal de l'instruction publique* (ancêtre du *Bulletin officiel de l'éducation nationale*). Le 1^{er} mars 1831, le budget de l'instruction publique est porté de 50 000 F à 1 500 000 F. C'est un effort considérable. Puis on adopte un alphabet commun dont 600 000 exemplaires sont distribués gratuitement dans les écoles avec, il est vrai, 100 000 catéchismes¹⁷.

Les maîtres devront tenir un cahier-journal des exercices prévus pour les élèves. A cette époque, l'enseignement primaire ne comportait que 3 niveaux ; élémentaire, moyen et supérieur. Les classes étaient chargées, parfois jusqu'à plus de cent élèves dans une seule classe et les locaux souvent des taudis, tristes et sombres.

Les élèves assis sur des bancs écrivaient sur leurs genoux sur une ardoise lourde, percée d'un trou pour y suspendre l'éponge à effacer. Les plus avancés écriront à la plume d'oie qu'il faudra tailler avec grand soin. Le maître était assis à sa chaire surélevée et surveillait les enfants. On représente souvent les verges ou baguettes de noisetier utilisées pour les punitions¹⁸.

Vers 1820, des paysans de La Valla-en-Gier, dans le Pilat, commençaient à enseigner. Ils furent les premiers maristes (les petits frères de Marie), non prêtres mais vêtus de la soutane et employés à répandre l'enseignement¹⁹. Un petit berger de Marlhès, Marcellin Champagnat (1789-1840), n'ayant appris à lire et à écrire qu'à l'âge de 16 ans, entré au séminaire de Verrières puis à celui de Lyon, décidera d'assurer aux enfants des campagnes le *bon enseignement des frères*.

De 1820 à 1824, huit sociétés de frères seront légalisées. Les petits frères étaient souvent des ruraux, sachant à peine lire et écrire mais, pour certains, c'était un moyen d'échapper à la conscription militaire²⁰.

¹⁵ En 1803, un Anglais Joseph Lancaster publiait un livre : *Amélioration dans l'éducation des classes industrielles de la société* qui posait le principe de l'école mutuelle. Il eut l'idée de tracer ses leçons sur les murs de sa chambre (le premier tableau noir). Il fut édité en France en 1815 par les soins du duc de la Rochefoucault-Liancourt. Martin Nadaud, député de la Creuse, sera un défenseur de ces écoles. La société pour l'enseignement élémentaire fondée la même année répandit ses idées. Napoléon, au retour de l'île d'Elbe, confia le ministère de l'Intérieur à Carnot qui fit ouvrir à Paris une école mutuelle rassemblant 300 enfants. En 1817, tous les arrondissements de Paris en étaient pourvus. En 1820, la France en comptait 1 500 (Duveau, *Les instituteurs*).

¹⁶ Dyonis Ordinaire fut député du Doubs et aidera Jules Ferry en 1882.

¹⁷ Duveau, *op. cit.*

¹⁸ Voir de nombreuses reproductions de classes de l'époque qui sont souvent installées dans le logis de l'instituteur. On y voit sa cuisine et son lit.

¹⁹ Pierre Zind, *op. cit.* Les maristes seront réunis à Lyon par le vénérable Jean-Claude Colin en congrégation enseignante et proposeront leurs services aux communes.

²⁰ Les membres du clergé et les enseignants étaient exemptés du service militaire. De 1800 à 1830, 27 000 religieux enseignent à plus d'un million d'élèves (Latreille).

Le 28 juin 1833, le ministre Guizot (1787-1874) fit voter une grande loi sur l'enseignement. Il avait lancé une grande enquête en envoyant 500 inspecteurs dans les écoles de France, avec un questionnaire pour constater :

- les avantages matériels des instituteurs,
- le nombre d'enfants fréquentant l'école,
- les méthodes d'enseignement suivies,
- les objets nécessaires qui manquaient,
- les livres dont se servaient les élèves,
- l'état de l'enseignement et les progrès des élèves,
- la position personnelle de l'instituteur, sa capacité, son aptitude et la nature de ses relations avec les autorités locales²¹.

A la réception de leurs rapports, il demandera l'ouverture d'une école dans chaque commune de plus de 500 habitants, le brevet de capacité deviendra obligatoire pour enseigner, les maîtres devront verser un vingtième de leur traitement à une caisse de retraite²². Il créera un comité de surveillance de l'école où figureront le maire, le curé, le pasteur et parfois le rabbin pour contrôler le travail des maîtres et surtout leur moralité. Un comité d'arrondissement nommera les instituteurs.

Il faudra prévoir une école normale par département²³, mais les traitements des instituteurs seront versés par les communes. Il créera les écoles primaires supérieures pour l'enseignement du français, des mathématiques, de la géométrie, des sciences physiques et naturelles, du chant, de l'histoire et géographie de la France.

Cette même année, on distribuera 300 000 alphabets, 90 000 arithmétiques et 100 000 catéchismes. En 1834, un arrêté avait commencé à présenter des programmes pour les écoles primaires : en calcul, il fallait étudier les 4 règles sur les nombres entiers²⁴, les fractions, les nombres décimaux et la règle de trois²⁵ ; en français, les élèves feront des dictées pour apprendre l'orthographe, la grammaire et la conjugaison.

On créera le certificat d'études primaires dans le cadre départemental. Les épreuves réduites seront passées avec le maître dans la classe et corrigées par l'inspecteur primaire qui décernera le certificat. C'était un examen sérieux et pratique organisé avec conscience. Il sera longtemps le seul diplôme de beaucoup de petits Français et demandé pour exercer de nombreuses professions. C'était un examen de référence²⁶.

²¹ Fabienne Reboul-Sherrer, *Premiers instituteurs, 1833-1882*, p.18.

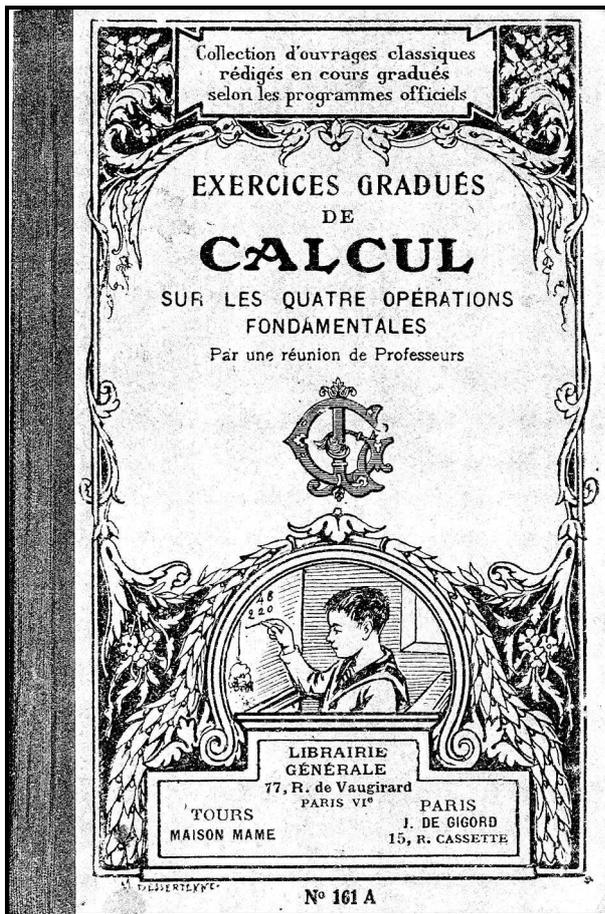
²² Le traitement dépasse rarement 300 F par an, le vingtième, soit 15 F est une bien modique somme pour assurer une retraite décente qui devrait atteindre au moins 500 F par an. Beaucoup d'instituteurs ont moins de 100 F. C'est la misère.

²³ Guernon de Ranville avait ordonné en 1830 l'établissement d'une école normale d'instituteurs dans chaque département.

²⁴ Les règles de l'addition, de la soustraction, de la multiplication et de la division. Les éditeurs commençaient à publier de petits livres d'exercices (voir reproduction d'un de ces ouvrages page suivante).

²⁵ Il faudra attendre 1837 pour apprendre les conversions des poids et mesures.

²⁶ Le certificat d'études primaires deviendra national en 1880, ne sera plus préparé par les écoles primaires en 1970 (après la réforme de 1968 qui fera entrer en 6^e tous les élèves) et ne subsistera que pour les collégiens et les adultes jusqu'en 1979. Il ne restera que 3 centres d'examen : Saint-Etienne, Roanne et Montbrison. L'écrit comprenait une dictée avec questions, une rédaction où était notée l'écriture et deux problèmes d'arithmétique. L'oral portait sur l'histoire et géographie de la France, les leçons de choses (sciences physiques et naturelles), le calcul mental, le dessin ou la couture, la lecture expressive, le chant ou la récitation et l'éducation physique. En 1882, il y a eu 5 % de réussite, 35 % en 1902, 50 % en 1936, mais le taux baissera après 1945 (voir annexe 3).



Petit livre de d'exercices de calcul vers 1840-1850

EXERCICES SUR LA NUMÉRATION

1^{er} EXERCICE. — LES DIX CHIFFRES

0	1	2	3	4	5	6	7	8	9
zéro	un	deux	trois	quatre	cinq	six	sept	huit	neuf

2^e EXERCICE. — DE DIX A VINGT

10 Dix	14 Quatorze	18 Dix-huit
11 Onze	15 Quinze	19 Dix-neuf
12 Douze	16 Seize	20 Vingt
13 Treize	17 Dix-sept	

3^e EXERCICE. — LES DIZAINES

10 Dix	40 Quarante	70 Soixante-dix
20 Vingt	50 Cinquante	80 Quatre-vingts
30 Trente	60 Soixante	90 Quatre-vingt-dix

4^e EXERCICE. — TOUS LES NOMBRES DE 2 CHIFFRES

10 Dix	40 Quarante	70 Soixante-dix
11 Onze	41 Quarante et un	71 Soixante et onze
12 Douze	42 Quarante-deux	72 Soixante-douze
13 Treize	43 Quarante-trois	73 Soixante-treize
14 Quatorze	44 Quarante-quatre	74 Soixante-quatorze
15 Quinze	45 Quarante-cinq	75 Soixante-quinze
16 Seize	46 Quarante-six	76 Soixante-seize
17 Dix-sept	47 Quarante-sept	77 Soixante-dix-sept
18 Dix-huit	48 Quarante-huit	78 Soixante-dix-huit
19 Dix-neuf	49 Quarante-neuf	79 Soixante-dix-neuf
20 Vingt	50 Cinquante	80 Quatre-vingts
21 Vingt et un	51 Cinquante et un	81 Quatre-vingt-un
22 Vingt-deux	52 Cinquante-deux	82 Quatre-vingt-deux
23 Vingt-trois	53 Cinquante-trois	83 Quatre-vingt-trois
24 Vingt-quatre	54 Cinquante-quatre	84 Quatre-vingt-quatre
25 Vingt-cinq	55 Cinquante-cinq	85 Quatre-vingt-cinq
26 Vingt-six	56 Cinquante-six	86 Quatre-vingt-six
27 Vingt-sept	57 Cinquante-sept	87 Quatre-vingt-sept
28 Vingt-huit	58 Cinquante-huit	88 Quatre-vingt-huit
29 Vingt-neuf	59 Cinquante-neuf	89 Quatre-vingt-neuf
30 Trente	60 Soixante	90 Quatre-vingt-dix
31 Trente et un	61 Soixante et un	91 Quatre-vingt-onze
32 Trente-deux	62 Soixante-deux	92 Quatre-vingt-douze
33 Trente-trois	63 Soixante-trois	93 Quatre-vingt-treize
34 Trente-quatre	64 Soixante-quatre	94 Quatre-vingt-quatorze
35 Trente-cinq	65 Soixante-cinq	95 Quatre-vingt-quinze
36 Trente-six	66 Soixante-six	96 Quatre-vingt-seize
37 Trente-sept	67 Soixante-sept	97 Quatre-vingt-dix-sept
38 Trente-huit	68 Soixante-huit	98 Quatre-vingt-dix-huit
39 Trente-neuf	69 Soixante-neuf	99 Quatre-vingt-dix-neuf

Première page d'exercices sur la numération

28 EXERCICES SUR LA SOUSTRACTION				EXERCICES SUR LA MULTIPLICATION 29			
1363	764.907, 05	1383	548.757, 056	1401	487.854, 5	1419	507
	87.929, 795		69.899, 76		198.965, 428	1437	670
1366	346.176, 007	1384	654.565, 5	1402	789.706, 5	1455	735
	78.487, 878		78.749, 895		99.879, 765	1473	876
1367	656.450, 054	1385	467.517, 5	1403	476.407, 35	1491	327
	78.677, 09		89.349, 756		7.984, 075	1509	547
1368	376.570, 005	1386	258.542, 07	1404	159.427, 7	1437	670
	87.745, 15		74.784, 987		74.796, 456	1455	735
1369	752.475, 754	1387	489.476, 376	1405	745.600, 05	1473	876
	89.787, 95		4.787, 45		87.740, 275	1491	327
1370	897.450, 07	1388	478.454, 85	1406	478.465, 5	1509	547
	98.776, 095		9.589, 975		9.794, 759	1437	670
1371	423.750, 5	1389	467.465, 75	1407	874.276, 75	1455	735
	56.879, 759		8.234, 975		94.769, 576	1473	876
1372	356.342, 25	1390	748.760, 4	1408	784.529, 02	1491	327
	47.974, 745		279.429, 759		95.947, 354	1509	547
1373	754.754, 7	1391	567.476, 08	1409	477.435, 30	1437	670
	37.879, 256		277.988, 795		58.507, 295	1455	735
1374	267.475, 75	1392	476.435, 5	1410	976.007, 45	1473	876
	79.797, 975		285.489, 875		48.943, 775	1491	327
1375	767.704, 28	1393	378.989, 01	1411	798.344, 5	1509	547
	87.957, 747		189.471, 875		14.792, 756	1437	670
1376	465.742, 5	1394	267.576, 72	1412	477.456, 72	1455	735
	76.908, 075		189.487, 695		98.748, 809	1473	876
1377	787.654, 5	1395	641.764, 05	1413	789.576, 5	1491	327
	98.293, 254		576.376, 476		99.767, 357	1509	547
1378	576.427, 9	1396	717.425, 5	1414	549.876, 55	1437	670
	89.550, 957		458.764, 757		8.957, 546	1455	735
1379	347.495, 5	1397	624.760, 45	1415	742.576, 853	1473	876
	79.789, 756		576.978, 976		179.409, 07	1491	327
1380	654.652, 5	1398	870.079, 04	1416	764.007, 257	1509	547
	73.475, 761		198.789, 958		97.042, 549	1437	670
1381	843.276, 75	1399	645.652, 5	1417	877.574, 9	1455	735
	77.787, 985		178.794, 745		98.347, 257	1473	876
1382	357.402, 5	1400	578.576, 5	1418	754.252, 5	1491	327
	69.776, 756		289.709, 769		272.189, 756	1509	547

Deux pages sur les opérations (soustractions et multiplications)

En 1835, les 500 envoyés de Guizot vont devenir les premiers inspecteurs de l'enseignement primaire²⁷.

En 1836, la plume métallique remplace la plume d'oie. Ce sera une véritable révolution pour l'école. C'est l'entreprise Blanzzy-Poure, de Boulogne-sur-mer, qui met sur le marché les plumes *Sergent-major et Lance*²⁸.

Le 13 novembre 1837, Narcisse Achille Salvandy (1795-1856), ministre du roi Louis-Philippe, crée des écoles de filles et nomme des sous-inspecteurs. En 1838 est fondée la première école normale de filles à Argentan dans l'Eure, suivent Bagnères-de-Bigorre dans les Hautes-Pyrénées, Besançon dans le Doubs et Lons-le-Saunier dans le Jura, en 1842. En 1843, s'ouvre l'école d'Orléans (Loiret) et celle d'Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône), en 1845 celle des Ardennes²⁹.

Il y avait 3 divisions dans une classe d'école primaire. La troisième, celle des commençants, devait apprendre l'écriture, la lecture ainsi que des lectures pieuses et la récitation des prières. Elle était si ennuyeuse et triste que les élèves cherchaient à en sortir le plus vite possible. C'est en 1830 que les cahiers d'écriture, lignés et imprimés firent leur apparition.

La seconde apprenait la grammaire, l'orthographe et les 4 règles. La première s'occupait de résoudre des problèmes d'arithmétique et initiait au système métrique. La grammaire était apprise dans *Les éléments de la grammaire française* de Lhomond, publiés en 1780 et qui auront 760 éditions jusqu'en 1893 ou dans la *Nouvelle grammaire française* de Noël et Chapon, publiée dès 1823³⁰.

En 1840, une école normale d'instituteurs est créée à Montbrison, alors préfecture de la Loire. Cette même année, le collège de Saint-Etienne devient collège royal et sa gestion passe à l'Etat. Il sera dirigé par les jésuites et le nombre d'élèves varie de 250 à 300³¹. Le ministre décide le 1^{er} mars 1842 que, lorsque le nombre d'élèves est supérieur à 80, on nommera un sous-maître³².

L'annuaire départemental de la Loire, publié pour la première fois en 1843, décrit l'état de l'enseignement dans les communes du département.

Le recteur était M. Soulacroix, il était assisté de 2 inspecteurs de l'enseignement. Il y avait 3 collèges à Saint-Etienne, Saint-Chamond (80 élèves) et Roanne (69 élèves), 3 séminaires à Montbrison (154 élèves), Verrières (200 élèves) et Saint-Jodard. Le prix de la pension était de 500 F par an dans les collèges et de 400 F dans les séminaires.

²⁷ Mais il faut attendre la loi Falloux du 15 mars 1850 pour qu'ils soient reconnus officiellement.

²⁸ On se souvient de ces petites boîtes en carton avec sur le couvercle un dessin de batailles en couleurs et contenant les plumes.

²⁹ En 1837, 18 élèves-maîtres fréquentaient à Roanne des cours spéciaux.

³⁰ F. Riboud-Scherrer, p. 139-142.

³¹ L'école normale de Montbrison a d'abord débuté dans des locaux municipaux avant d'être installée dans une ancienne usine de tissage désaffectée qui avait été achetée par la ville. Il n'y a pas eu de concours en 1841, car il n'y avait pas de candidats. L'inspecteur d'académie a dû les recruter un par un. Le métier était peu attirant et les traitements faibles. Les municipalités préféraient s'adresser aux frères, moins onéreux et moins difficiles (Réjany).

³² Bien avant, il y avait déjà eu des sous-maîtres, payés par l'instituteur en poste pour l'aider dans sa tâche (voir l'histoire d'un sous-maître d'Erckmann-Chatrian qui se passe en 1816 et dont quelques pages sont ajoutées en annexe).

Répartition des écoles primaires par canton :

Arrondissement de Montbrison :

Boën : 22 communes, 11 sans école (Ailleux, Arthun, Bussy, Cezay, Desbats, Leigneux, Nervieux, Pralong, Saint-Laurent-Rochefort, Saint-Sixte et Trelins),

Saint-Bonnet-le-Château : 10 communes, 4 sans école (Rozier-Côtes-d'Aurec, Saint-Bonnet-le-Château où il y avait un pensionnat de frères, Saint-Maurice-en-Gourgois et La Tourette),

Feurs : 18 communes, dont une école dirigée par le curé à Civens, 7 sans école (Cottance, Epercieux, Essertines-en-Donzy, Feurs où il y avait un pensionnat de frères, Marclopt, Saint-Laurent-la-Conche et Salvizinet),

Saint-Galmier : 21 communes dont une école dirigée par le curé à Rivas, 9 sans école (Châtelus, Chevrières, La Gimond, Maringes, Saint-André-le-Puy, Saint-Bonnet-les-Oules, Saint-Denis-sur-Coise, Saint-Médard et Viricelles),

Saint-Georges-en-Couzan : 9 communes, 4 sans école (Châtelneuf, Jeansagnères, Palogneux et Sauvain),

Saint-Jean-Soleymieux : 14 communes, 4 sans école (Boisset-Saint-Priest, Gumières, Margerie et Montarcher),

Montbrison : 20 communes, 8 sans école (Chalain-le-Comtal, Chambéon, Ecotay, Essertines-en-Châtelneuf, L'Hôpital-le-Grand, Moingt, Saint-Paul-d'Uzore et Savigneux),

Noirétable : 10 communes, 3 sans école (La Chamba, La Côte-en-Couzan et Saint-Priest-la-Vêtre),

Saint-Rambert : 14 communes, 4 sans école (Bonson, Saint-Cyprien, Saint-Romain-le-Puy et Veauchette),

Arrondissement de Roanne :

Belmont : 8 communes, 2 sans école (Arcinges et Sévelinges),

Charlieu : 14 communes, 6 sans école (Boyer, Chandon, Maizilly, Mars, Saint-Pierre-la-Noaille et Vougy),

Saint-Germain-Laval : 15 communes, 6 sans école (Amions, Dancé, Pommiers, Saint-Germain-Laval où il avait un pensionnat de frères, Saint-Martin-la-Sauveté et Saint-Polgues),

Saint-Haon-le-Châtel : 11 communes, 5 sans école (Arcon, Les Noës, Saint-Germain-Lespinasse, Saint-Haon-le-Châtel et Saint-Rirand),

Saint-Just-en-Chevalet : 8 communes, 2 sans école (Saint-Priest-la-Prugne et Saint-Romain-d'Urfé),

Néronde : 10 communes, 1 sans école (Pinay),

La Pacaudière : 8 communes, 3 sans école (Saint-Forgeux-Lespinasse, Sail et Urbise),

Perreux : 8 communes , 3 sans école (Combre, Commelle-Vernay et Parigny),

Roanne : 10 communes, 4 sans école (Lentigny, Ouches, Riorges et Villerest)³³.

³³ A Roanne, il y avait une école primaire des frères des écoles chrétiennes de 700 élèves, des salles d'asile pour 300 enfants et 3 pensionnats de demoiselles (sœurs Saint-Charles).

Saint-Symphorien-de-Lay : 14 communes, 3 sans école (Chirassimont, Pradines, Saint-Priest-la-Roche).

Arrondissement de Saint-Etienne :

Bourg-Argental : 8 communes, 4 sans école (Burdignes, Colombier, Graix et Thélis-la-Combe),

Le Chambon-Feugerolles : 10 communes, 3 sans école (Caloire, Chazeau et Saint-Paul-en-Cornillon),

Saint-Chamond : 9 communes, 2 sans école (Le Bessat et Farnay),

Saint-Etienne : 7 communes, 1 sans école (Beaubrun),³⁴

Saint-Genest-Malifaux : 5 communes, aucune sans école,

Saint-Héand : 8 communes, aucune sans école, Saint-Héand a un pensionnat de frères,

Pélussin : 13 communes, 4 sans école (Bessey, La Chapelle-Villars, Lupé et Véranne),

Rive-de-Gier : 12 communes, 2 sans école (Châteauneuf et Saint-Genis-Terrenoire).

Cette répartition nous montre encore l'insuffisance du nombre d'écoles primaires dans le département. Sur 316 communes, il y en avait 108 sans école. La situation était loin d'être satisfaisante, surtout dans l'arrondissement de la préfecture, Montbrison où il y avait 55 communes sans école sur 138.

Le 12 avril 1847, on transforme les salles d'asile en écoles maternelles³⁵ et en 1848, on va demander aux maîtres de tenir un journal de classe pour prévoir les exercices réclamés aux élèves. L'école commence à s'organiser.

La loi Parieux (1815-1893), du 11 janvier 1850 va donner aux préfets le droit de révoquer les instituteurs et institutrices qui soutiennent les idées républicaines. A la faveur de ce texte, 4 000 instituteurs publics sont révoqués ou perdent leur emploi dans toute la France.

La loi Falloux (1811-1886), des 19 janvier, 16 février et 15 mars 1850, va proclamer la liberté de l'enseignement. Une association, un particulier pourront ouvrir une école primaire³⁶. Cette loi fait obligation aux communes de loger convenablement les instituteurs, de leur garantir

³⁴ A Saint-Etienne, on trouvait l'école privée de M. Robert et les écoles des frères des écoles chrétiennes enseignant à 2400 élèves. Pour les filles, les sœurs de Saint-Charles enseignaient à La Providence, rue de l'Eternité (150) et les sœurs Saint-Joseph avaient 30 élèves.

³⁵ C'est en 1769 que le pasteur vosgien Jean Oberlin (mort en 1821) ouvre la première classe maternelle. En 1837, l'éducateur allemand Frédéric Froebel (mort en 1852) crée les jardins d'enfants et le Parisien Denys Cochin (mort en 1841), développe les salles d'asile pour recevoir les enfants les plus jeunes, au-dessous de 6 ans. Il en avait pris l'idée en Angleterre.

³⁶ Elle provoque à Saint-Etienne la création d'un deuxième collège de jésuites : le collège Saint-Charles, rue de Roanne, en 1851 qui donnera un enseignement classique et moderne (sans utiliser le latin). Il deviendra le collège Saint-Michel en octobre 1851. Il préparera à l'Ecole des mines (dans les années suivantes, pratiquement tous les élèves de l'Ecole des mines en sortiront, grâce à l'enseignement d'un frère italien, très doué en mathématiques), à l'Ecole centrale, à l'école militaire de Saint-Cyr, à l'Ecole navale, à l'Ecole des eaux et forêts, à l'Ecole vétérinaire et à l'Ecole normale supérieure. A cette époque, Saint-Etienne, la plus grande ville du département, comptait 78 189 habitants (Charles Fourier, *L'enseignement français de 1789 à 1945*).

une rémunération supérieure à 600 F par an et d'avoir droit à une retraite après 30 ans de service³⁷.

Le droit d'inspection s'étend aux recteurs, inspecteurs d'académie, inspecteurs généraux, ministres des cultes (curés, pasteurs...) et maires des communes. Les départements peuvent faire fermer les écoles normales³⁸.

Dès 1850, l'histoire et la géographie de la France seront enseignées à partir des cours élémentaires³⁹. Des délégués cantonaux sont créés : ils surveilleront les locaux scolaires. Le 9 juin 1853, la retraite comme agent de l'Etat est reconnue officiellement aux enseignants qui deviennent ainsi des fonctionnaires.

Le 14 juin 1854, on crée les académies. Il y aura un inspecteur d'académie par département, dépendant du recteur. En 1859, la Loire possède :

- 82 écoles primaires mixtes,
- 403 écoles communales de garçons,
- 420 écoles communales de filles.

On scolarise 28 112 garçons et 22 918 filles, soit au total : 50 030 élèves⁴⁰. En 1861, une institutrice, Julie Daubié, est admise au baccalauréat à 37 ans.

A cette époque, on commence à voir se développer des sociétés de secours mutuel entre les instituteurs (cotisation de 1 F par mois). En France, 900 000 enfants sur 5 millions ne sont pas encore scolarisés.

Le 21 juin 1865, Victor Duruy (1811-1894), ministre de l'Instruction publique de 1863 à 1869, impose, à chaque commune de plus de 500 habitants, une école de filles. Il crée les écoles de hameaux, pour éviter aux enfants des trajets de plus de 3 km et les caisses des écoles pour améliorer le matériel scolaire. On ajoute aux programmes, le dessin, la géométrie, la gymnastique et la musique. L'enseignement devient de plus en plus complet. Le 25 octobre 1866, Jean Macé (1815-1896) crée la Ligue de l'enseignement qui va demander aux gouvernants une école laïque, gratuite et obligatoire⁴¹.

³⁷ Un ouvrier gagnait 2 F par jour, un ouvrier agricole 1,50 F, un professeur de collège pouvait aller jusqu'à 2 200 F par an ; 1 cahier valait 20 c ; le kg de pain était à 50 c, le litre de vin, à 40 c, les 100 kg de pommes de terre, 4 F ; la livre de café valait 28 c ; la livre de sucre, 1 F (elle était chère) mais il fallait 35 F pour un costume acheté à *la Belle Jardinière* (les grands magasins commençaient à s'installer à Paris et les costumes étaient vendus en confection). Un costume de velours (de travail) coûtait seulement 5,75 F et une paire de souliers 6 F.

³⁸ En 1830, la France comptait 12 écoles normales et 47 en 1848.

8 départements vont profiter de cette loi pour fermer leur école normale (peut-être par manque de candidats ou du prix d'entretien des locaux) : Charente, Charente-Inférieure, Doubs, Jura, Lot, Lot-et-Garonne, Morbihan et Nièvre. Les instituteurs se formaient alors dans les écoles par la pratique.

³⁹ La leçon de choses (sciences physiques et naturelles), la récitation et le chant n'apparaîtront qu'en 1860.

⁴⁰ Annuaire du département de la Loire pour 1859. En 1855, l'asile de Montbrison est créé dans les locaux de l'hôtel d'Allard (aujourd'hui le musée). Ce sera la première école maternelle de Montbrison. Elle sera transférée plus tard place Bouvier où elle existe encore (Joseph Barou, "L'asile de l'hôtel d'Allard", *Village de Forez*, n° 10, mai 1982).

⁴¹ Il va organiser une pétition nationale dans ce sens en 1871. En 1866, la gratuité concerne 41% des élèves, 57 % en 1876 (Antoine Prost, *op. cit.*). En 1867, la Ligue de l'enseignement aura 6 000 adhérents, 18 000 en 1870 et 25 000 en 1880.



Victor Duruy (1811-1894)

Ministre de l'Instruction publique sous Napoléon III

En 1867, Victor Duruy va améliorer les traitements, de 700 F à 1 000 F par an, pour les instituteurs et de 500 à 600 F pour les institutrices. Les femmes sont encore défavorisées et pour longtemps. Les classes étant parfois très chargées (jusqu'à 110 élèves de tous âges), il va fixer un traitement de 400 à 500 F pour les adjoints, payés par le maître chargé de la classe. En 1868, Gréard, directeur de l'enseignement public, généralise dans l'académie de Paris, les 3 cours :

- Élémentaire (de 6 à 8 ans), pour apprendre à lire,
- Moyen (de 8 à 10 ans), pour apprendre à écrire,
- Supérieur (de 10 à 12 ans), pour apprendre à compter, avec un programme précis.

Le 18 novembre 1871, la classe devra être organisée pendant la journée par un emploi du temps, défini et précis. Des horaires et des programmes sont préparés.

Le certificat d'études primaires commence à se répandre dans les campagnes : les devoirs sont envoyés par le maître d'école à l'inspecteur primaire qui les corrige et délivre le certificat.

Il y a un facteur favorable au développement de l'instruction dans l'enrichissement de la Restauration et le beau second Empire, répondant d'ailleurs à l'essor économique de la France et

du monde. La découverte des mines d'or va arriver au bon moment pour favoriser l'industrie en Europe et aux U.S.A.⁴².

Saint-Etienne, à cette époque, était en plein développement⁴³. La demande de charbon était énorme pour l'industrie et les chemins de fer qui commençaient à s'étendre sur toute la France. Les armes, réclamées par les guerres de Napoléon III, la bicyclette devenue à la mode à la fin du XIX^e siècle et les fabriques de ruban provoquaient un afflux de population des régions environnantes. Cette activité produisait des revenus importants. On pouvait construire des écoles. Une petite école primaire coûtait 30 000 F et, suivant le nombre de classes, pouvait atteindre 100 000 F⁴⁴.

La guerre de 1870-1871 avait vu la victoire de l'Allemagne. Beaucoup pensaient que les Allemands étaient bien en avance sur nous dans le domaine de l'éducation. Il fallait faire un effort considérable pour les rattraper, car on voulait la revanche et reconquérir l'Alsace et la Lorraine⁴⁵.

Enfin, les révoltes ouvrières de 1832, 1834, 1848 et surtout la Commune de Paris, pendant l'hiver 1870-1871, faisaient peur aux bourgeois, notables et paysans de notre pays. Elles étaient perçues comme d'inquiétants signaux d'alarme.

Des gravures répandues dans les campagnes par les colporteurs et présentant des ouvriers révoltés en juin 1848, avec une mine patibulaire, des vêtements en lambeaux et une volonté farouche de lutter contre le pouvoir, ne pouvaient que renforcer la crainte de la bourgeoisie et de la paysannerie. Il fallait développer l'enseignement primaire dans la population pour ne plus revoir cela⁴⁶.

⁴² L'aventure californienne commença le 24 juin 1848, 9 jours avant le traité par lequel le Mexique cédait la Californie aux U.S.A. On découvrit de l'or dans une rivière traversant la propriété d'un émigrant suisse. Ce fut une énorme ruée vers l'or et des milliers d'Américains et d'Européens arrivèrent en masse pour faire fortune. Mais beaucoup ne trouvaient rien. En 2 ans, la production atteignit 45 millions de dollars. De 1848 à 1857, les mines produisirent pour 445 millions de dollars d'or. En 1849, dans la Sierra Nevada, un autre site fut découvert. Depuis 1851, en Australie on assista à des ruées similaires. C'est en 1886, en Afrique du Sud et en 1896, au Klondyke, en Alaska que d'autres mines furent découvertes et produisirent les mêmes effets.

⁴³ A la veille de la Révolution, Saint-Etienne avait moins de 20 000 habitants. En 1841, elle atteignait 48 554 habitants et en 1876, 147 487 habitants. L'accroissement avait été spectaculaire (Jacques Schnetzer, *L'évolution démographique de la région de Saint-Etienne de 1876 à 1946*, Centre d'études forésiennes, 1971, p. 157 et *Cartes et plans de Saint-Etienne*, 1989).

⁴⁴ En 1873, l'église Saint-Pierre à Montbrison avait coûté 400 000 F (Jérôme Sagnard, "Le chanoine Ollagnier", *Village de Forez*, n°93-94, avril 2003, p.15).

⁴⁵ Pour des raisons qui tiennent à l'occupation allemande de 1871 à 1918, l'Alsace et le département de la Moselle ont encore aujourd'hui un statut scolaire particulier. L'enseignement de la religion est toujours donné dans les écoles. Les prêtres sont fonctionnaires et dépendent de l'administration des cultes, rattachée au ministère de l'Intérieur. Il existe des professeurs de religion dans les collèges et les lycées et les heures d'instruction religieuse font partie de l'emploi du temps des élèves. Leurs parents choisissent la religion qu'ils veulent faire pratiquer à leurs enfants.

⁴⁶ Voir ci-après, p. 17, la reproduction de l'une de ces gravures tirée de *L'histoire contemporaine de la France* en 4 volumes, 1865, p. 211 (ouvrage de propagande du second Empire).



Passage d'une colonne d'insurgés prisonniers à travers Paris

Une loi votée en 1874 va interdire le travail des enfants, ce qui va généraliser leur scolarisation. L'école de tous était l'école du peuple et de la république. Il fallait rassembler le pays, neutraliser les différentes origines géographiques et unifier le parler de tous avec la belle langue française. En effet, les patois étaient très répandus dans les campagnes. Ils devenaient anormaux et devaient disparaître⁴⁷.

Cette école a été voulue unique, unificatrice et démocratique. Elle a prétendu et prétend toujours offrir à tous les enfants des chances égales, à condition qu'ils veuillent écouter les leçons et apprendre. Malheureusement, malgré ces grands principes, elle est restée jusqu'en 1939 très inégalitaire. Encore aujourd'hui, malgré de nombreuses réformes, on parle encore d'inégalité des chances.

En 1875, les instituteurs sont répartis en 4 classes, avec un salaire qui va de 900 F à 1 200 F par an, les institutrices, en 3 classes et se contentent d'un salaire de 700 F à 900 F⁴⁸.

Les écoles normales ont un programme chargé qui va jusqu'à l'arpentage et le chant. Il faut avoir 18 ans pour y entrer. Le nombre de candidats commence à être élevé. Les études durent 3 ans. Les élèves-maîtres sont pensionnaires, ce qui leur donne une conscience commune

⁴⁷ R. Bernard, "Ecole et langue française, normalisation et normalité", *Cahiers d'histoire*, tome XXI n^{os} 1 et 2. 1976, p. 211.

⁴⁸ L'ouvrier, à cette époque, gagnait 3,02 F par jour, un professeur 4 400 F par an (Réjany. *op.cit.*). Le sucre valait 1,30 F le kg, le riz : 0,50 F, le café, 2,20 F et le pain était à 0,36 F le kg. Un costume en confection valait 145 F, une jupe : 15 F. Un abonnement à la revue de la mode valait 12 F par an à Paris et 14 F en province, un abonnement au *Monde illustré* : 24 F par an. En 1875, la ville de Lyon allouait aux 11 frères et 106 sœurs un salaire de 950 et 750 F (T.Boffard, "Combat pour l'école à Lyon en 1870-1880", *Cahiers d'histoire*, tome XLVI, n^{os} 3 et 4, 2001).

d'appartenir à un groupe homogène. La vie à l'école est sévère, rythmée par la cloche chez les filles et le tambour chez les garçons. L'uniforme est de rigueur.

1876 verra l'introduction du certificat d'études primaires dans le département de la Loire. Pour 402 candidats, il y aura seulement 18 candidates. Ils ne composent pas dans la même salle. On pratique la séparation des sexes⁴⁹.

A Saint-Etienne, Caroline Dorian, veuve de Frédéric Dorian, maître de forges à Unieux, ouvre la première école professionnelle de filles, rue Michelet⁵⁰. Dans la Loire, en 1877, toutes les communes ont une école. On compte 321 communes qui possèdent une école communale, 6 sont réunies pour une seule école et 2 sont des écoles libres tenant lieu d'écoles publiques.

Il y a 597 écoles publiques (291 de garçons, 233 de filles et 73 mixtes, tant laïques que congréganistes). On compte déjà 21 écoles publiques de hameaux et 168 écoles libres, au total : 785 écoles primaires. Nombre d'élèves scolarisés : 25 605 garçons et 12 762 filles, au total : 62 998 élèves⁵¹.



Depuis 1854, la situation s'est améliorée. Le nombre d'élèves scolarisés va augmenter : de 51 030 à 62 998 en 1877. On voit apparaître les premières écoles de hameaux.

Le 18 janvier 1877 est créé le brevet élémentaire. Cette même année paraît le premier livre de lecture courante, *Le tour de la France par deux enfants* de G. Bruno (pseudonyme d'Augustine Fouillée, née Tuilleries), édité par les éditions Belin (voir couverture ci-contre). Cet ouvrage sera vendu à 9 millions d'exemplaires ! Il aura plus de 360 éditions jusqu'au début du XX^e siècle et de nombreux petits Français y apprendront à lire⁵².

Après la guerre de 1870-1871, il fallait consolider la République. Ce n'est pas un hasard si André et Julien, les deux petits héros de ce roman scolaire, partent de Phalsbourg en Lorraine, alors en Allemagne. Le livre, à chaque page, parle des provinces perdues et exalte le désir de revanche chez les enfants.

⁴⁹ En 1880 il y aura 846 garçons et 465 filles (M. Dubesset, "L'école des filles, un enjeu pour la République", *Bulletin du Vieux Saint-Etienne*. n°172, 1993).

⁵⁰ M. Dubesset, *op.cit.* Elle sera reconnue par l'Etat en 1883 et deviendra l'école pratique de commerce et d'industrie en 1892.

⁵¹ Annuaire du département de 1877.

⁵² En 1900, on en est à la 327^e édition (Mona Ozouf, *l'Histoire*, n° 155). Il a été réédité en 1975 en reprint. Voir page 20 sa célèbre couverture beige et page 22 une reproduction de deux pages qui nous montrent une carte des provinces perdues après la guerre de 1870-1871.

LA PERSÉVERANCE.

et façonner si lestement les bûches de hêtre de la montagne. Vers le milieu de l'après-midi, la carriole dont avait parlé le père Étienne s'arrêta sur la grande route; le charretier, comme cela était convenu, siffla de tous ses poumons pour avertir les jeunes voyageurs.

A ce signal, André et Julien saisirent rapidement leur paquet de voyage; ils embrassèrent de tout leur cœur la mère Étienne, et aussitôt le sabotier les conduisit vers la carriole.

Après une nouvelle accolade, après les dernières et paternelles recommandations du brave homme, les enfants se casèrent dans le fond de la carriole, le charretier fit claquer son fouet et le cheval se mit au petit trot.

Le père Étienne, resté seul sur la grande route, suivait des yeux la voiture qui s'éloignait. Il se sentait à la fois triste et pourtant fier de voir les enfants partir.

— Brave et chère jeunesse, murmurait-il, va, cours porter à la patrie des cœurs de plus pour la chérir!

Et, lorsque la voiture eut disparu, il revint chez lui lentement, songeur, pensant au père des deux orphelins, à son vieil ami d'enfance qui dormait son dernier sommeil sous la terre de Lorraine, tandis que ses deux fils s'en allaient seuls désormais au grand hasard de la vie. Alors une larme glissa des yeux du vieillard: — Juste Dieu, murmura-t-il, bénis et protège cette jeunesse innocente et sans appui!

VI. — Une déception. — La persévérance.

Il n'est guère d'obstacle qu'on ne puisse surmonter avec de la persévérance.

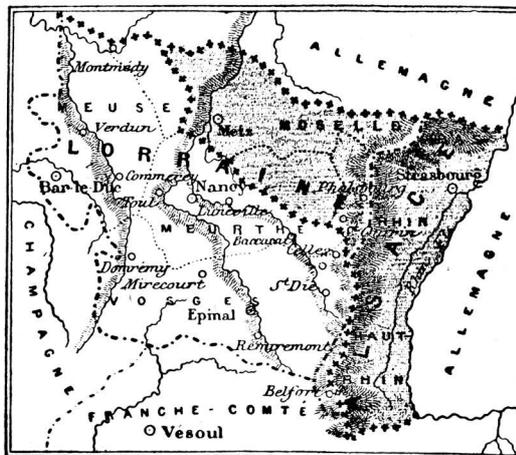
Une déception attendait nos jeunes amis à leur arrivée dans la maison isolée du garde Fritz, située aux environs de la forêt. Fritz, grand vieillard à barbe grise, d'une figure énergique, était étendu sur son lit qu'il n'avait pas quitté depuis plusieurs jours. Le vieux chasseur était tombé en descendant la montagne et s'était fait une fracture à la jambe.

— Voyez, mes enfants, dit-il après avoir lu la lettre; je ne puis bouger de mon lit. Comment pourrais-je vous conduire? Et je n'ai auprès de moi que ma vieille servante, qui ne marche pas beaucoup mieux que moi.

André fut consterné, mais il n'en voulut rien faire voir pour ne point inquiéter le petit Julien.

LE TOUR DE LA FRANCE PAR DEUX ENFANTS.

Toute la nuit il dort peu. Le matin de bonne heure, avant même que Julien s'éveillât, il s'était levé pour réfléchir. Il se dirigea sans bruit vers le jardin du garde, voulant examiner le pays, qu'il n'avait vu que le soir à la brune.



CARTE DE LA LORRAINE ET DE L'ALSACE, ET CHAÎNE DES VOSGES. — La Lorraine, séparée de l'Alsace par la chaîne des Vosges, est une contrée montagneuse, riche en forêts, en lacs, en étangs et en mines de métaux et de sel. Elle a de beaux pâturages. Outre le blé et la vigne, on y cultive le lin, le chanvre, le houblon qui sert à faire la bière; l'agriculture y est, comme l'industrie, très perfectionnée. Une partie de la Lorraine et l'Alsace entière, sauf Belfort, ont été enlevées à la France par l'Allemagne en 1871.

Assis sur un banc au bord de la Sarre, qui coule le long du jardin entre deux haies de bouleaux et de saules, André se tourna vers le sud, et il regarda l'horizon borné par les prolongements de la chaîne des Vosges.

— C'est là, se dit-il, que se trouve la France¹, là que je dois la nuit prochaine emmener mon petit Julien, là qu'il faut que je découvre, sans aucun secours, un sentier assez peu fréquenté pour n'y rencontrer personne et passer librement à la frontière. Mon Dieu, comment ferai-je?

Et il continuait de regarder avec tristesse les montagnes qui le séparaient de la France, et qui se dressaient devant lui comme une muraille infranchissable.

1. Voir, page 308, la carte de France où est tracé l'itinéraire suivi par André et Julien.

La première édition fut vendue à 3 millions d'exemplaires en 10 ans. Toutes les écoles en avaient. C'est un récit de voyage à travers la France de deux orphelins. Il présente un état des connaissances historiques, géographiques et scientifiques de l'époque et montre la vie quotidienne des Français à la fin du XIX^e siècle.

En 1878, on crée les conférences pédagogiques. Chaque année, les institutrices et les instituteurs d'une circonscription se réunirent pour recevoir les instructions de leur inspecteur. Le 9 août 1879, les écoles normales sont réorganisées et préparent au brevet supérieur et au certificat d'aptitude pédagogique (C.A.P.). On fonde le musée pédagogique pour préparer les méthodes d'enseignement⁵³.

En 1880, Paul Bert (1833-1886), ministre de l'Instruction publique, fait adopter l'enseignement gratuit et obligatoire⁵⁴. Le cours préparatoire pour l'enseignement de la lecture est

⁵³ Il deviendra en 1937, le centre de documentation pédagogique pour aider à la préparation des cours des enseignants.

⁵⁴ En 1880, 80 % des filles du département de la Loire fréquentent des écoles tenues par des sœurs Saint-Charles ou Saint-Joseph. Les congrégations répondaient à une forte demande sociale en raison de la croissance de Saint-Etienne et de l'offre de travail industriel pour les femmes dans la rubanerie (M. Dubesset, *op.cit.*).

mis en place dans les écoles. On préconise l'aménagement de jardins scolaires par l'arrêté du 17 juin 1880.

Le 13 juillet, s'ouvre à Fontenay, près de Paris, une école normale supérieure de filles pour former les professeurs des écoles normales. Il faudra attendre 1882 pour voir s'ouvrir l'école normale supérieure de garçons de Saint-Cloud.

Le nombre d'instituteurs atteint 122 760⁵⁵. Ils vont gagner de 1 000 F à 1 800 F par an⁵⁶.

En décembre 1880, les écoles manuelles d'apprentissage sont créées⁵⁷ et la loi Camille See (1827-1919) va fonder l'enseignement secondaire féminin⁵⁸.

Dans toute la France, surtout dans les campagnes, les créations d'écoles primaires se multiplient. En 1880-1881, l'organisation scolaire du département de la Loire est pratiquement terminée. Toutes les écoles sont en place (voir annexe 1). En France, 87 % des enfants sont scolarisés. Le mobilier scolaire se développe. Les tables inclinées des écoliers sont à plusieurs places, avec un banc à dossier attenant. Elles reçoivent, au-dessus du pupitre d'écriture, un encrier en porcelaine blanche dans lequel, tous les matins, un élève versait l'encre violette obtenue à partir d'une poudre contenue dans un tube⁵⁹.

Face aux élèves, on installe un tableau noir en bois grossier, sur pied. Un cahier réglé remplace l'ardoise. Il est protégé par un protège-cahier cartonné à rabat, illustré parfois par une réclame publicitaire ou une table de multiplication. On apportait un grand soin à l'écriture⁶⁰.

On voit apparaître tout un matériel pédagogique : cartes de géographie Vidal de la Blache⁶¹, tableaux des mesures de capacités, poids et longueurs⁶², matériel pour les expériences de physique et chimie simples : les compendiums (armoires contenant ces instruments), collections de sciences naturelles, appareils de projection à plaques de verre et même outils pour le travail manuel et le jardinage. Tout ce matériel va être longtemps en usage dans les écoles.

⁵⁵ Ils étaient 59 735 en 1837, 75 350 en 1843 et 108 799 en 1865. Les institutrices représentaient 37,4 % en 1843 et 54,10 % en 1880. Cela était dû à l'arrivée plus considérable de filles dans les écoles.

⁵⁶ Un chef d'atelier dans le ruban gagnait 4 F par jour en 1880, mais en 1884, il ne gagnera que 1,25 F car la crise du ruban commençait à se manifester. Un commis des postes avait de 1 000 F à 2 700 F et un percepteur, de 1 400 F à 2 800 F. L'eau courante dans les villes coûtait 0,55 F le m³, l'électricité commençait à se répandre à 1,50 F le KW (B. Reynard, *L'industrie rubanière à Saint-Etienne*, 1991).

⁵⁷ Réjany, *op.cit.*

⁵⁸ Camille See, né à Colmar, avocat et homme politique. On lui doit la création de l'école normale supérieure de Sèvres, le 26 juillet 1881. A Saint-Etienne, seules les sœurs Saint-Charles et Saint-Joseph dispensaient un enseignement féminin. On ne faisait confiance qu'aux sœurs. Certaines écoles deviendront des établissements d'enseignement secondaire dans les années 1940 : pour les jeunes filles, Saint-Paul, La Visitation, le Rond-Point des sœurs maristes, la Sainte-Famille devenue cours complémentaire en 1925, cependant quelques cours étaient organisés par des laïques (Réjany, *op. cit.*).

⁵⁹ Cette façon de faire continuera jusqu'aux années 1960 pour être remplacée par le stylo bille et le stylo plume. On ne peut qu'être admiratifs devant les cahiers des écoliers de ces époques qui présentent une écriture parfaite et une propreté remarquable.

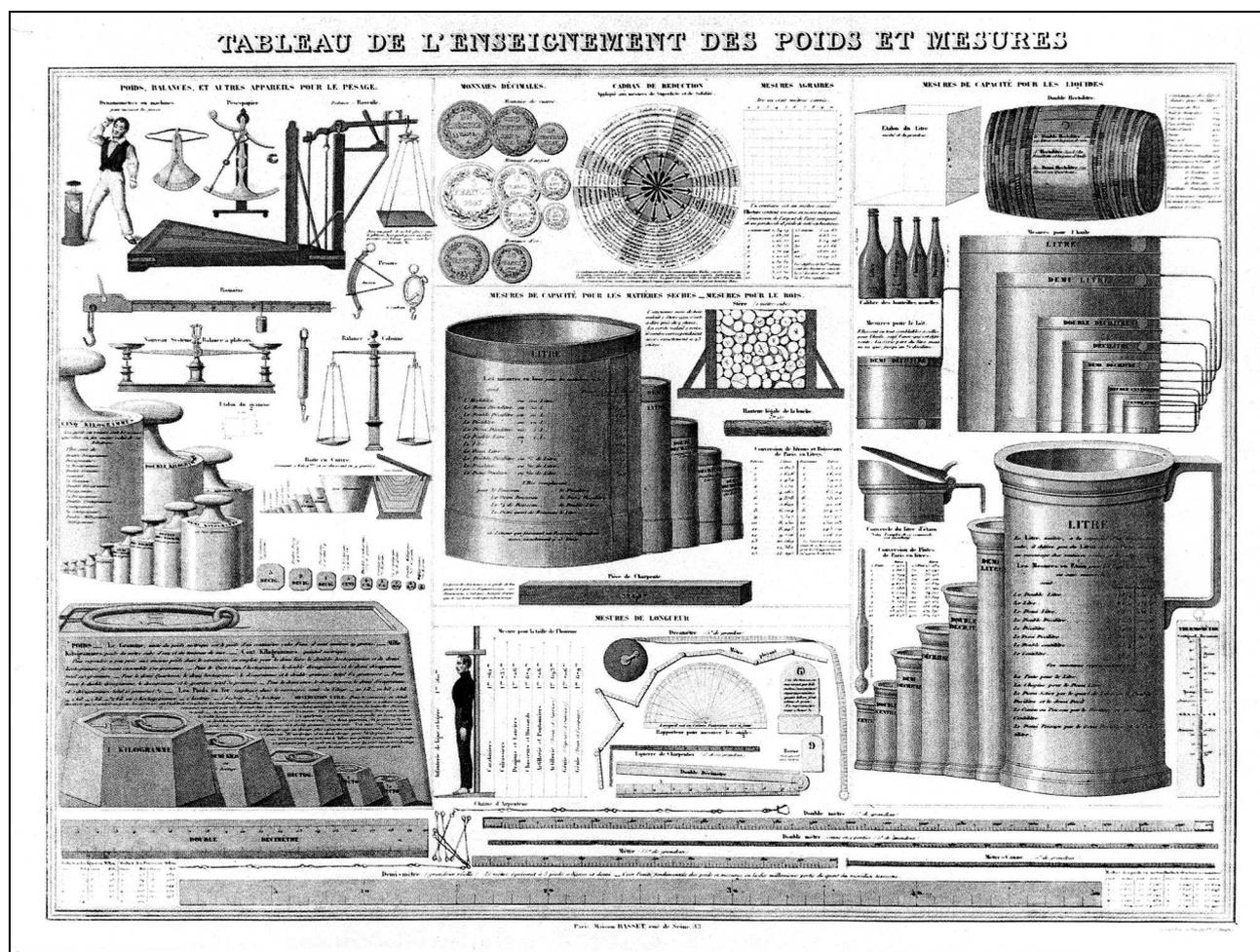
⁶⁰ Les cahiers format 21, 7 x 16,5 étaient réglés à gros carreaux pour les cours préparatoires ou en Seyès, avec 3 interlignes pour l'écriture des lettres.

⁶¹ Vidal de la Blache (Paul) (1845-1918), géographe, auteur d'ouvrages d'enseignement, les fameuses cartes murales sur papier, puis sur carton, affichées dans toutes les classes de France, d'un atlas général publié en 1894 et d'une étude sur la géographie de la France. En 1903 il a été le précurseur de l'enseignement de la géographie dans les écoles.

⁶² Voir page suivante.

Les livres deviennent de plus en plus nombreux et diversifiés : abécédaires, livres de lecture courante, arithmétiques, livres d'histoire (collection Lavisse, souvent copiée)⁶³, géographies, ouvrages de leçons de choses. Ils coûtent cher, de 1,50 F à 2 F (le salaire journalier d'une institutrice). Ils sont arides, ennuyeux et tristes. Leur taille dépasse rarement 15 cm sur 10. Leur couverture cartonnée est gris-beige, gris-bleu ou vert passé, le papier est grisâtre et les illustrations en noir, rares. Les classes duraient 3 heures le matin et 3 heures l'après-midi, avec une récréation d'un quart d'heure.

Outre les jours fériés et les dimanches, les classes ne fonctionnent pas le jeudi matin, la semaine de Pâques et sept semaines en été. Pourtant, dans les campagnes, les élèves ne fréquentent l'école que sept mois par an et beaucoup ne sont pas scolarisés. Le salaire des maîtres est calculé à l'année et ne porte que sur 7 à 8 mois sur 12.



⁶³ Voir biographies.

Jules Ferry

En 1881-1882, Jules Ferry, ministre de l'Instruction publique depuis 1879, fait voter les lois fondamentales de l'école primaire.

Après le vote des lois constitutionnelles de 1875 qui instauraient la troisième République, certains hommes d'Etat tiraient les enseignements de la défaite de 1870 et voyaient que le système scolaire allemand était supérieur au nôtre. Sur le plan économique, la nécessité de s'ouvrir à de nouveaux marchés allait demander de nouvelles compétences. Le libéralisme, instauré par la Révolution, n'était plus de mise. Il fallait recréer un cadre scolaire solide sur des bases nouvelles.



Jules Ferry (1832-1893)

La loi du 16 juin 1881, institue la gratuité de l'enseignement primaire⁶⁴, abolit la loi Falloux et exige le brevet élémentaire pour enseigner.

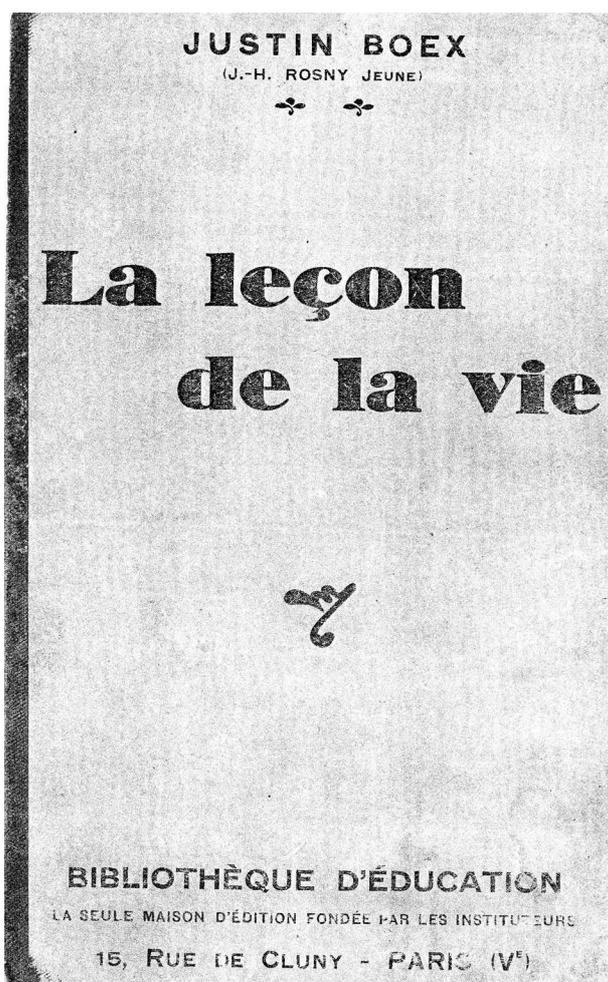
⁶⁴ La gratuité de l'enseignement secondaire sera établie progressivement à partir des années 1930 / 1933 (Réjany, *op.cit.*). En 1881 (annuaire du département de la Loire, voir annexe I) :

M. Antoine est inspecteur d'académie, assisté de 5 inspecteurs primaires

- M. Chanez, pour les cantons de Saint-Etienne N-E et N-O, Rive-de-Gier, Saint-Chamond et Saint-Héand,
- M. Labouesse, pour les cantons de Saint-Etienne S-E et S-O, Bourg-Argental, Le Chambon-Feugerolles, Pélussin et Saint-Genest-Malifaux,
- M. Pautret, pour le Montbrisonnais
- M. Leleu à Roanne, pour le Roannais,
- M. Liquier, à Saint-Germain-Laval pour les cantons de Boën, Feurs, Noirétable, Saint-Germain-Laval et Saint-Just-en-Chevalet.

La loi du 28 mars 1882, impose la laïcisation de l'école (neutralité au point de vue religieux), des programmes et des locaux et l'obligation de fréquentation de 6 à 13 ans⁶⁵. Ceux qui obtiennent le *certificat* à 11 ans sont dispensés des deux dernières années⁶⁶.

*L'école de Jules Ferry ramenait l'univers à l'appétit enfantin, faisait tenir le monde entier dans les quatre murs de la classe, inscrivait les saisons dans les dictées (et le vocabulaire), mettait les plantes et les bêtes au tableau noir, permettait l'aventure dans la désillusion, les fausses additions sans la ruine, conjuguant l'exotisme à l'intimité, le tremblement à la protection et la liberté à la sécurité*⁶⁷.



Ce sera une œuvre de longue haleine. La laïcité permettait de s'aligner sur les autres institutions sociales qui avaient perdu leur caractère religieux. Elle était la sauvegarde de l'unité nationale.

Jules Ferry n'oubliera pas la défaite de 1871 et le 6 juillet 1882, il créera les bataillons scolaires, dotés de fusils de bois⁶⁸ pour préparer les jeunes Français à la revanche, mais cette initiative très discutée ne dura pas.

Voici plusieurs livres scolaires des années 1880-1882. Ils sont de mauvaise facture, avec un papier jaunâtre de basse qualité, une couverture cartonnée gris-bleu, beige ou vert passé, d'un petit format (18 cm x 11 cm), médiocrement reliés, avec des illustrations rares. Ils sont tristes, rébarbatifs et s'usent vite dans les mains des élèves. On est loin de nos livres d'aujourd'hui, à la typographie et à la reliure soignées, aux illustrations en couleurs, de plus en plus nombreuses et aux formats les plus divers.

- o La réussite commerciale du *Tour de la France par deux enfants* (longtemps réédité), va provoquer la parution d'autres ouvrages comme *La leçon de la vie*, par Justin Boex, pseudonyme de Séraphin Rosny⁶⁹. Ce livre de lecture pour le cours moyen et le cours

⁶⁵ Réjany, *op. cit.*

⁶⁶ L'obligation scolaire sera portée à 14 ans le 9 août 1936 et à 16 ans le 6 janvier 1959.

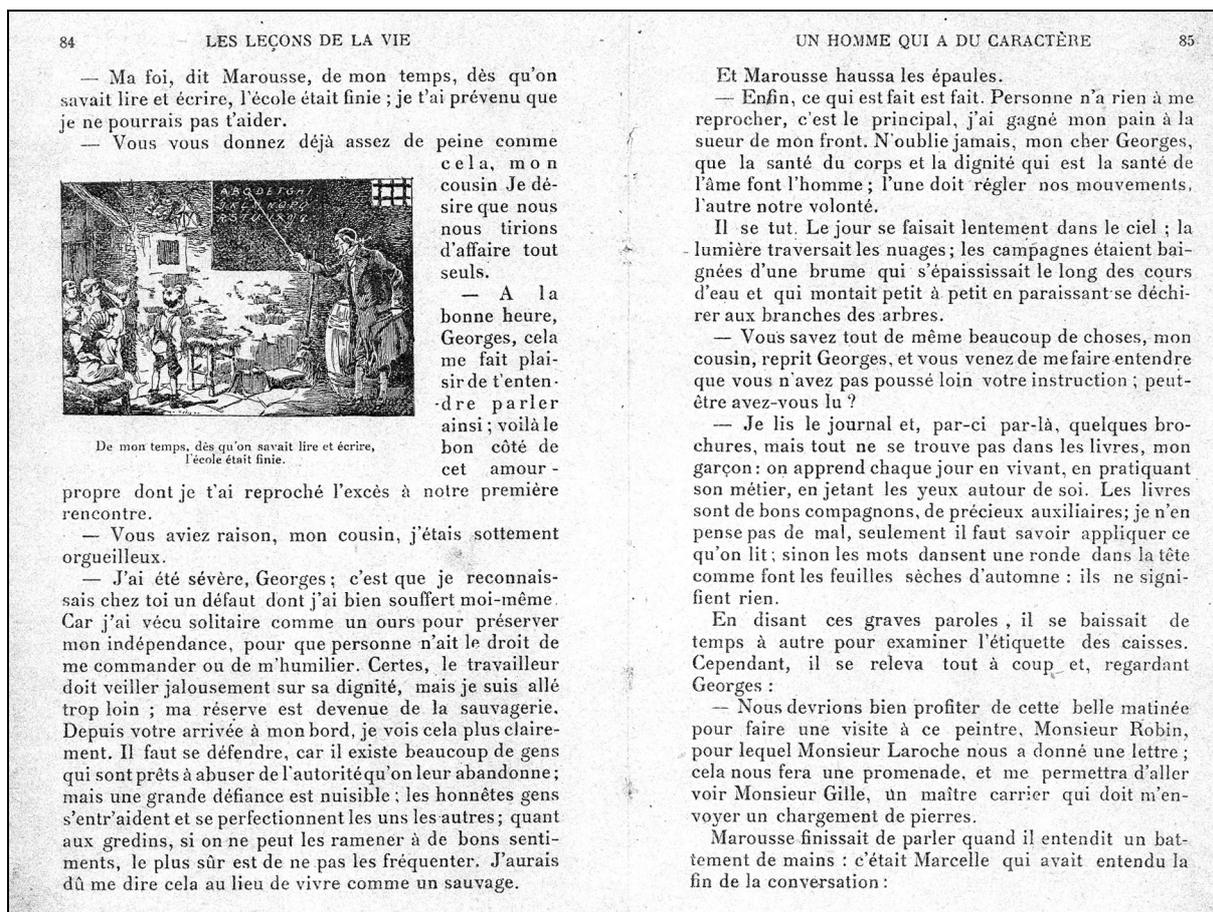
⁶⁷ Mona Ozouf, *op. cit.*

⁶⁸ François Mayeur, *Jules Ferry, super star de l'histoire*, n°86, fév. 1986, p. 92. En 1938-1939, j'ai retrouvé à Villars, dans les caves de l'école primaire de garçons, sous les classes, ces fusils de bois très bien imités, utilisés par les élèves des bataillons scolaires.

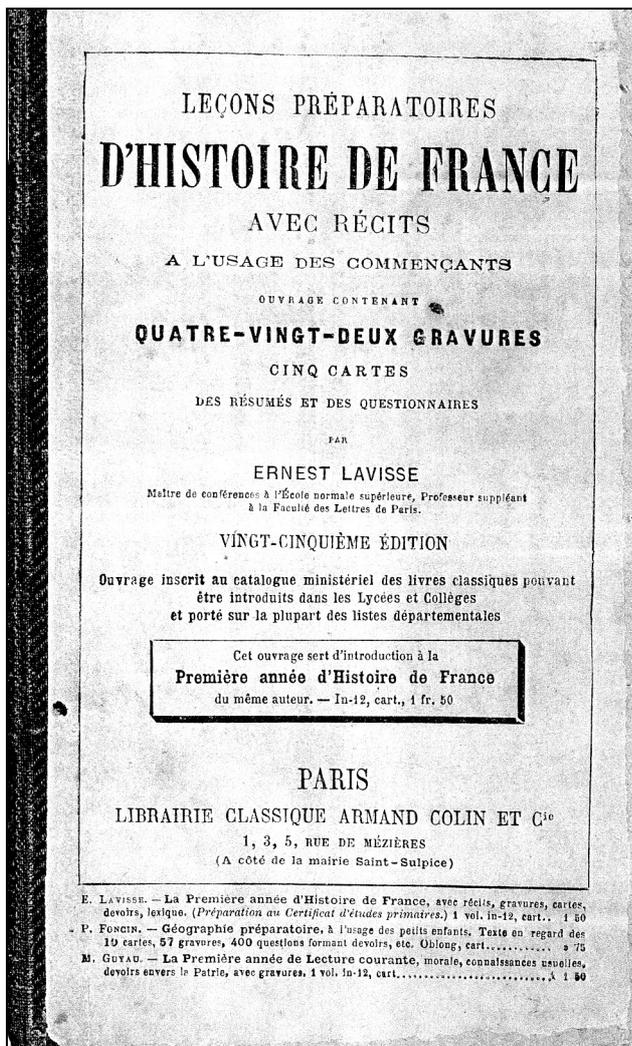
⁶⁹ Voir pages suivantes ; voir aussi la biographie des frères Rosny.

supérieur est un roman scolaire qui reprend l'idée d'un voyage de 3 enfants : Jacques, Georges et Marcelle autour de la France. C'est un prétexte à des aperçus moraux, historiques, géographiques et scientifiques comme *le Tour de France* par deux enfants. Cependant, à la fin, en quelques pages, l'auteur essaie de présenter une exploitation pédagogique des textes pour illustrer des cours de langue française (voir ci-après).

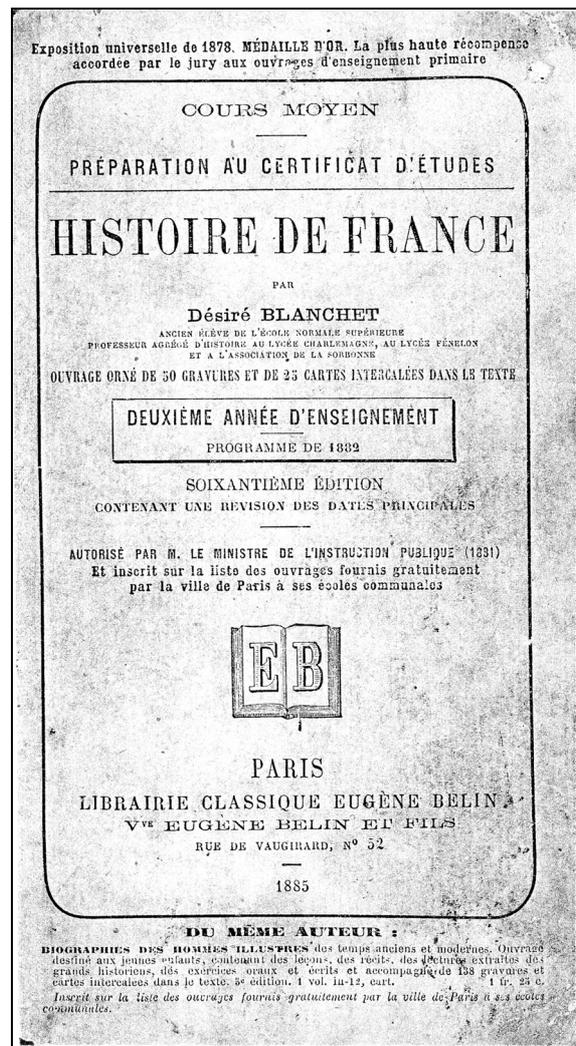
- Une histoire d'Ernest Lavisse⁷⁰, éditions Armand Colin, de 1882 (la première édition daterait de 1875) est destinée à l'usage des commençants avec gravures en noir, un résumé à apprendre par cœur, un récit et des questions (voir pages 25 et 26).
- Une histoire (très inspirée de Lavisse) avec les mêmes présentations, de Désiré Blanchet, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur agrégé d'histoire au lycée Charlemagne à Paris, éditeur, Eugène Belin. Elle était destinée à la préparation au certificat d'études. Elle valait 75 c pour le cours élémentaire, 1,10 F pour le cours moyen et 2,25 F pour le cours supérieur. Les auteurs de ces livres n'hésitaient pas à se copier les uns les autres pour présenter de nouveaux manuels (voir page 25).
- Un livre de géographie qui contient des cartes sommaires, des textes et des devoirs, par M. Foncin, ancien élève de l'École normale supérieure, recteur de l'académie de Douai, éditeur : Armand Colin.



⁷⁰ Voir biographie.



Histoire de France d'Ernest Lavis (1882)



Histoire de France de Désiré Blanchet (1885)

Tous ces livres étaient utilisés par de nombreux élèves qui se les passaient d'année en année car ils étaient très chers.

A partir de 1882, le tableau de l'emploi du temps devait être affiché dans les classes⁷¹. En 1883, une école primaire supérieure de filles est créée, rue Rouget-de-l'Isle, à Saint-Etienne pour la préparation de l'entrée à l'école normale de filles. Elle aura 157 élèves en 1890 et 200 vers 1900.

⁷¹ Cette année verra la municipalité de Saint-Etienne faire construire le lycée actuel avec une subvention de 50 % de l'Etat. Il coûtera 3 millions de F. Il n'ouvrira qu'en 1890 avec 420 élèves. En 1944, il deviendra lycée Claude-Fauriel (R. Filiol, origine du lycée, 1961).

XII. — La première croisade de saint Louis.

109. Deux fois saint Louis alla combattre les infidèles.

110. Une première fois, il s'embarqua près d'Aigues-Mortes, et se dirigea vers l'Égypte, qui appartenait aux infidèles. Il prit *Damiette*, fut d'abord vainqueur, mais ensuite il fut vaincu et fait prisonnier (27^e récit).

27^e RÉCIT. — LA PREMIÈRE CROISADE DE SAINT LOUIS.

1. Saint Louis fut admirable pendant sa captivité*. Il était dangereusement malade, et pourtant il ne proféra pas une plainte. Il passait ses journées à lire son livre de psaumes.



Saint Louis s'embarque à Aigues-Mortes pour la croisade.

2. Le sultan, ou chef des infidèles, voulant tirer de lui une forte rançon*, lui envoya en présent des habits magnifiques. Saint Louis les refusa, disant qu'il

était le souverain d'un royaume plus grand que l'Égypte, et qu'il n'avait pas besoin de présents.

3. Alors le sultan le menaça de l'enfermer dans une cage, de le promener partout et de le faire ensuite périr dans des supplices atroces. Saint Louis répondit simplement : « Je suis prisonnier du sultan, il peut faire de moi ce qu'il voudra. »

4. A la fin, la grandeur d'âme du roi de France inspira de l'admiration au vainqueur ; saint Louis se racheta, et racheta ses chevaliers. Il alla en Terre Sainte visiter quelques villes que les chrétiens possédaient encore, et il revint en France.

109. Contre qui combattit saint Louis ? — 110. Où alla-t-il une première fois et que lui arriva-t-il ? — Récit. 1. Parlez de la captivité de

saint Louis. — 2. Quels présents lui fit le sultan ? — 3. Quelles menaces lui fit-il ? — 4. Qu'arriva-t-il à la fin ?

XIII. — Seconde croisade de saint Louis.

111. Dans la seconde croisade, saint Louis se dirigea vers *Tunis*, qui était aussi au pouvoir des infidèles, et d'où partaient de nombreux pirates*.

112. Il mourut de la peste* auprès de la ville (1270) (28^e récit).

28^e RÉCIT. — MORT DE SAINT LOUIS.

1. La peste*, qui se mit dans l'armée chrétienne, frappa un fils de saint Louis. Elle atteignit bientôt le roi lui-même.

2. Le roi continua de visiter les malades et de rendre la justice, jusqu'à ce qu'enfin il ne put demeurer debout plus longtemps.

3. Alors il fit venir près de lui son fils Philippe, qui allait lui succéder : « Mon fils, lui dit-il, aimez Dieu de tout votre cœur, soyez doux et plein de pitié pour les pauvres et pour les humbles, maintenez les bonnes coutumes dans le royaume, ne surchargez pas votre peuple d'impôts*, apaisez les guerres et les disputes qui pourraient s'élever parmi vos sujets. »

4. Ensuite il demanda les sacrements de l'Église. Il avait encore toute sa raison quand il les reçut, et il répondit d'une voix distincte aux prières des agonisants.

5. Puis il mit ses mains sur sa poitrine, et rendit sa belle âme à Dieu, en regardant le ciel.



Mort de saint Louis, près de Tunis (1270).

111. Où saint Louis fit-il sa seconde croisade. — 112. Comment et en quelle année mourut-il ? — Récit. 1. Qui fut atteint par la

peste ? — 2. Que fit le roi ? — 3. Que dit-il à son fils ? — 4. Que fit-il ensuite ? — 5. Comment mourut-il ?

Deux pages de l'Histoire de France de Lavisse

Le 16 octobre 1882, une école primaire supérieure de garçons ouvre à Montbrison. Le 22 août 1884, une autre école supérieure de garçons s'installe rue des Chappes à Saint-Etienne⁷². En 1885 a lieu le premier congrès international de l'enseignement primaire à Paris. Le 30 octobre 1886, on crée les cours complémentaires, annexés à des écoles primaires. Ils prennent les élèves après le certificat d'études et préfigurent les collèges d'aujourd'hui. La loi Goblet⁷³ confie dans les écoles publiques l'enseignement à du personnel laïque, mais il faudra attendre longtemps avant qu'elle soit appliquée.

On institue un nouveau régime de traitements : les instituteurs gagnent 1 200 F par an, les institutrices 1 000 F, les directeurs d'école, enfin reconnus, une indemnité de 200 F à 400 F et les maîtres de cours complémentaires, une indemnité de 200 F. Il y a 5 classes et l'avancement se fait

⁷² Les écoles supérieures vont de la sixième à la troisième et préparent au brevet élémentaire, créé en 1877 et à l'entrée à l'école normale. Une école pratique de garçons sera créée en 1885 dans les locaux actuels. Elle deviendra l'école professionnelle (Réjany, *op. cit.*).

⁷³ Goblet, René (1828-1905), né à Aire dans le Pas-de-Calais, homme politique, un des chefs du parti radical, président du Conseil en 1886-1887. Partisan déjà d'une décentralisation administrative !

de 5 en 5 ans. Une indemnité de résidence est ajoutée au salaire, elle varie de 700 F à 800 F⁷⁴. Enfin, on note l'apparition d'un mouvement pour changer de poste.

La situation scolaire du département en 1888⁷⁵

L'académie de Lyon se développe sur 4 départements : l'Ain, la Loire, le Rhône et la Saône-et-Loire. A Saint-Etienne, M. Bianconi est inspecteur d'académie, assisté de 6 inspecteurs primaires : 2 à Saint-Etienne, 2 à Montbrison et 2 à Roanne.

Le département possède 1 établissement d'enseignement supérieur : l'Ecole des mines, fondée en 1816 qui décerne un brevet de capacité d'ingénieur des mines, de la métallurgie et des ateliers de constructions de machines.

Etablissements secondaires :

- Lycée privé de garçons de Saint-Etienne, 15, rue Gambetta, fondé en 1807 comme collège, avec une classe primaire annexée,
- Lycée publique de jeunes filles de Roanne, créé le 12 octobre 1885, rue Brison, avec des classes primaires annexées,
- Collège privé de garçons de Roanne, créé en 1607, sur les instances du père Cotton, dû à la générosité de son frère, Jacques Cotton de Chenevoux,
- Collèges privés à Saint-Etienne : Saint-Michel et Saint-Louis pour les garçons, à Saint-Julien-en-Jarez, Sainte-Marie pour les jeunes filles,
- Ecole normale d'instituteurs à Montbrison avec 134 élèves en 1888 et une école annexe,
- Ecole normale d'institutrices à Saint-Etienne, cours Fauriel avec 132 élèves en 1888.

Les élèves doivent avoir entre 16 et 18 ans, posséder un brevet élémentaire, s'engager à servir pendant 10 ans dans l'enseignement public et n'être atteint d'aucune maladie, ni infirmité. Les écoles normales préparaient au brevet supérieur en 3 ans, en alternant des cours et des stages dans des écoles annexes. C'était une bonne préparation à un métier difficile et exigeant. En fin d'études, les élèves-maîtres passaient le certificat d'aptitude professionnelle (C.A.P.) avec épreuves écrites, orales et pratiques dans une classe⁷⁶.

Enseignement primaire :

Dans le département de la Loire, nous avons 5 écoles primaires supérieures :

- o Pour les garçons à Saint-Etienne, Montbrison et Roanne,
- o Pour les filles à Saint-Etienne et Saint-Chamond.

Nombre de maîtres laïques (souvent encore des congréganistes) :	707
Nombres de maîtres libres (catholiques)	630
Total	1 337 ⁷⁷

⁷⁴ A cette époque, un manoeuvre gagnait 3 F par jour, une douzaine d'œufs valait 1 F, un costume 50 F, la pension complète dans une auberge pour un instituteur débutant : 75 F par mois.

⁷⁵ *Annuaire du département de la Loire* de 1889.

⁷⁶ Il existe aussi à Saint-Etienne, une école de dessin et une école nationale de musique créée en 1884. L'école pratique a 269 élèves en 1888 et possède 7 ateliers : ajustage, forge, armurerie, modelage, fonderie, menuiserie et tissage. Elle prépare à l'école des arts et métiers.

⁷⁷ En 2001, il y a 3 286 instituteurs et institutrices dans la Loire.

Nombre d'élèves scolarisés dans les écoles laïques	56 753
dont ayant obtenu le certificat d'études en 1888	1 549
Nombre d'élèves scolarisés dans les écoles libres	22 742
dont ayant obtenu le certificat d'études en 1888	250

totaux : 79 495 élèves et 1 799 certificats.

Toutes les communes du département ont une ou plusieurs écoles primaires. La loi du 19 juillet 1899 répartit les dépenses de l'école entre l'Etat, le département et les communes.

En 1890, le lycée de garçons de Saint-Etienne se construit en haut de la nouvelle avenue Félix-Faure. Il ne sera complètement terminé qu'en 1892. La même année, on construit une nouvelle école normale de jeunes filles, en haut de la rue Richelandière.

En 1891, la laïcisation des congrégations va obliger certaines municipalités à ouvrir des écoles publiques. C'est le cas à Montbrison où on construit l'école Chavassieu, mais l'école des frères subsiste⁷⁸.

L'enseignement secondaire moderne (sans latin) remplace l'enseignement secondaire spécial et aboutit au baccalauréat moderne⁷⁹. Le 7 juillet 1894, le lycée de jeunes filles de Saint-Etienne ouvre ses portes dans l'ancien collège de garçons, rue Gambetta, avec 75 élèves. Elles seront 140 en 1896 (dont 1/3 dans les classes primaires annexées)⁸⁰. Roanne avait son lycée de jeunes filles depuis 1885⁸¹.

Emile Combes (*le petit père Combes*), président du Conseil de 1902 à 1908 provoque la laïcisation de l'école⁸². Par la loi du 17 juillet 1901 sur les congrégations, il supprime 2 500 écoles religieuses et interdit l'enseignement à tous les congréganistes. Beaucoup se transforment en maîtres laïques du jour au lendemain et 50 000 quittent la France. Ces lois provoquent la rupture avec le Saint-Siège et la séparation de l'Eglise et de l'Etat le 9 juillet 1905⁸³.

Les instituteurs avaient créé de nombreuses amicales à la fin du XIX^e siècle pour se réunir et manifester leur solidarité. Elles se transforment en syndicats vers les années 1905-1906, d'abord à Paris, puis dans le Var, le Rhône, la Loire (avec Baldacci) et dans l'ouest de la France. Les autres départements suivront⁸⁴.

⁷⁸ De 1824 à 1891, l'école communale de Montbrison fonctionnait à Saint-Aubrin. Pour les filles, les sœurs Saint-Charles enseignaient à La Madeleine. En 1888, il y avait une supérieure et 14 sœurs institutrices et en 1896, une supérieure et 19 sœurs institutrices (Claude Latta, "Le clergé et les communautés religieuses à Montbrison à la fin du XIX^e", *Village de Forez*, n° 93-94, 2003). L'école communale de garçons sera transférée à l'école Chavassieu construite en 1899. Il faudra attendre 1912 pour voir se bâtir l'école de filles de la place Pasteur.

⁷⁹ Mathilde Dubesset, *op. cit.*

⁸⁰ C'est aujourd'hui le collège Gambetta qui donne sur la rue Michelet.

⁸¹ Réjany, *op. cit.*

⁸² Rappelons que c'est Jean Macé, créateur de la Ligue de l'enseignement en 1866, qui a le premier demandé la laïcité de l'école. Jules Ferry, en 1882, l'imposa mais il faudra attendre le début du XX^e siècle pour qu'elle soit effective.

⁸³ Voir biographie d'Emile Combes.

⁸⁴ Les syndicats se grouperont en fédération. Le premier congrès aura lieu à Paris le 12 avril 1906, le second à Nantes les 28 / 30 mars 1907, le troisième à Lyon en avril 1909, le quatrième de nouveau à Paris, en mars 1910 où on envisage de créer un hebdomadaire : *L'école émancipée* dont le premier numéro est daté d'octobre 1910. En avril 1911, le congrès se tient à Marseille et en août 1912 à Chambéry, en Savoie.

En 1909, on crée des classes spéciales pour les enfants arriérés et le 22 août 1912, le ministre de l'Instruction publique demande aux préfets d'inviter les syndicats d'enseignants à se dissoudre avant le 10 septembre 1912. Certains obéissent mais la section de la Seine reconstitue le bureau de la fédération. En 1913, le congrès se déroule à Bourges, en 1914, c'est la guerre⁸⁵ !

En 1914, les instituteurs gagnent de 1 200 F à 2 200 F par an, les institutrices, de 1 100 F à 2 000 F⁸⁶. Pendant la guerre, les instituteurs sont souvent mobilisés comme officiers. Ils font leur devoir patriotique avec courage, entraînent leurs soldats à l'assaut et payent un lourd tribut à la guerre. Sur 35 000 mobilisés, 8 419 sont tués au combat (22,6 %) et de nombreux autres blessés⁸⁷.

Les lois des 2 avril 1918 et 25 juillet 1919 prévoyaient l'obligation dans l'enseignement agricole, industriel et commercial⁸⁸. A la fin de la guerre, en 1919, la hausse du coût de la vie provoque l'augmentation des traitements. Les institutrices touchaient le même traitement que les instituteurs. On créa une 6^e classe dans l'échelle des rémunérations, une classe exceptionnelle où l'on passait au choix et une prime de 200 F à la réussite au brevet supérieur⁸⁹.

Un grand élan de renouveau souffle sur l'école. Les instituteurs poursuivent leur rassemblement dans les syndicats. Les bulletins syndicaux se multiplient. Des enseignants créent en 1921 le syndicat des instituteurs (le S.N.I.)⁹⁰ qui sera reconnu en 1923, avec Georges Lapierre (Seine) et Louis Dumas (Seine-et-Oise).

Lors de la scission syndicale de 1921, au congrès de Tours, la fédération des amicales va adhérer à la C.G.T. (tendance marxiste) et la fédération de l'enseignement à la C.G.T.U. (tendance socialiste).

Après la guerre, un instituteur du Var, Célestin Freinet, préconise l'école moderne, plus ouverte sur la vie, avec le texte libre, le journal scolaire, l'imprimerie à l'école et les promenades pédagogiques. Mais, chassé de l'enseignement public, il créera sa propre école privée à Vence pour continuer à pratiquer son enseignement.

Des associations d'institutrices publiques, vers 1920-1923, vont promouvoir une vie chrétienne à l'école en retournant aux croyances traditionnelles. On les appellera *les Davidées*, du nom d'une héroïne de René Bazin *Davidée Birot*.

⁸⁵ Jean Vial, *op. cit.*, p. 213.

⁸⁶ Réjany, *op. cit.* L'ouvrier gagne de 180 F à 200 F par an, l'ouvrière de 100 F à 110 F. Le kg de pain vaut 44 c, le litre de lait 30 c, le kg de pommes de terre 10 c, le kg de plat de côtes de bœuf 1,70 F, le litre de vin 50 c, la tablette de chocolat 28 c et le journal quotidien est à 5 c.

⁸⁷ Les instituteurs Louis Pergaud (1882-1915), auteur de *Goupil à Margot* et de *La guerre des boutons* et Alain Fournier, (1886-septembre 1914) auteur du *Grand Meaulnes*, sont des victimes de la guerre.

⁸⁸ Réjany, *op. cit.* L'enseignement technique sera rattaché à l'instruction publique en 1920, la loi Astier (sénateur de l'Ardèche) du 25 juillet 1919, établit les bases de cet enseignement. L'enseignement commercial dépendra des chambres de commerce.

⁸⁹ Duveau, *op. cit.* p. 167.

⁹⁰ La fédération de l'éducation nationale sera créée en 1929.

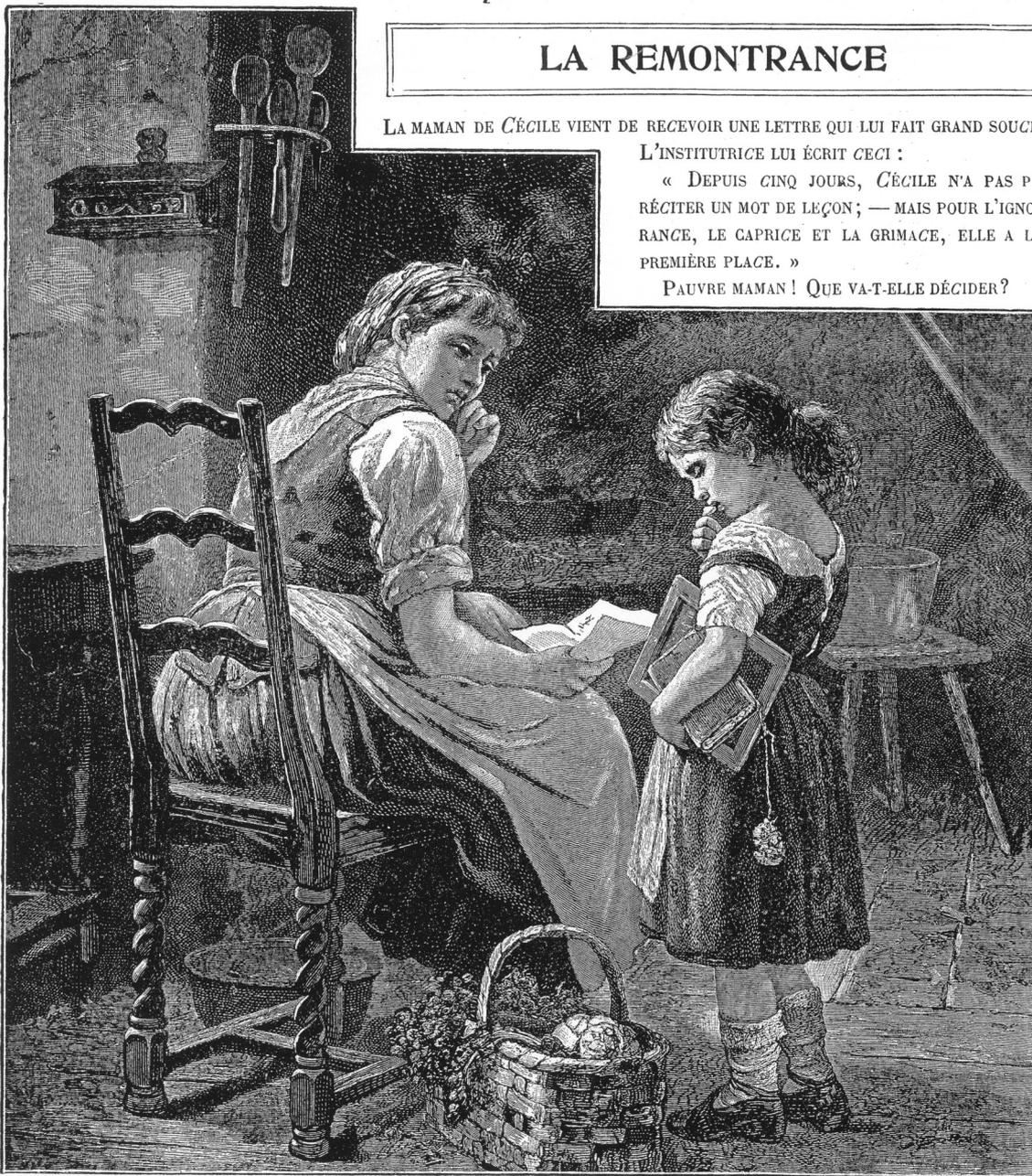
LA REMONTRANCE

LA MAMAN DE CÉCILE VIENT DE RECEVOIR UNE LETTRE QUI LUI FAIT GRAND SOUCI

L'INSTITUTRICE LUI ÉCRIT CECI :

« DEPUIS CINQ JOURS, CÉCILE N'A PAS PU RÉCITER UN MOT DE LEÇON; — MAIS POUR L'IGNORANCE, LE CAPRICE ET LA GRIMACE, ELLE A LA PREMIÈRE PLACE. »

PAUVRE MAMAN ! QUE VA-T-ELLE DÉCIDER ?



LOGOGRIPHE

*D'une pâte alimentaire,
Tirer : plante potagère;
Remercement, grand défaut;
Le contenu du cerveau;
Sommet; poil de la paupière;
Arène et toit de la terre;
Œuvre d'abeille ouvrière; etc.*

Solutions. — Log. : ELLECIMREY, IRELEC, ICREM, ECIV, ELLEVREC, EMIC, LIC, ECIL, LEIC, ERIC. — Char. I. XUEIC-ÉRP. — Char. II. EMIC-ÉD.

CHARADE I

*Mon premier est vert;
Mon second est bleu;
Et mon tout est précieux.*

II

*Un te sert quand tu couds,
Deux, d'un mont est le bout,
Et le tout vaut deux sous.*

ANAGRAMME I

*Six pieds, je rampe au jardin,
Mêlez, je suis tour matin.*

II

*D'abord verbe, je dis : pardonne !
Mêle : et fumeur m'affectionne
Ou décrotteur me frictionne.*

Anag. I. ECAMIL, ECILAM. — II. EICARG, ERAGIC, EGARIC.

Nous avons vu la lente progression de l'école primaire en France. Cela n'a pas été sans difficultés, mais il y en a encore beaucoup à faire. La gratuité n'est pas répandue partout, des élèves ne sont pas encore scolarisés, malgré un effort considérable, le patois est toujours parlé dans les campagnes, certaines écoles sont précaires, en mauvais état, le mobilier est fruste, le matériel scolaire (livres, cahiers) est encore à la charge des parents.

Les instituteurs d'après guerre vont avoir une grande tâche à accomplir. Mes parents ont été de ceux-là. Ils apporteront à leur métier toutes leurs compétences, une grande patience, leur savoir-faire et leur probité. Souvent isolés dans leur poste de campagne, ils sauront garder une cohésion et une solidarité importantes entre eux.

Beaucoup forment des couples d'institutrices-instituteurs pour affronter les difficultés du métier et une rémunération assez faible. Il faut être deux pour élever une famille. C'est l'époque où se développent les postes doubles (écoles à deux classes). Mais avant d'écrire leurs souvenirs et les miens, je vais vous présenter l'organisation de l'école après la guerre de 1914 -1918.

L'organisation scolaire après la guerre de 1914 – 1918

L'enseignement français était "dualiste", depuis la loi du 28 juin 1833 qui créait les écoles primaires supérieures pour ceux qui ne souhaitaient pas *rester dans les limites étroites de l'instruction élémentaire, sans pour autant s'élancer jusqu'à l'instruction secondaire*. Elles vont prendre leur essor sous la troisième République en formant les futurs instituteurs⁹¹.

L'enseignement primaire aboutissait au certificat d'études primaires. Après quoi les élèves pouvaient entrer dans la vie active, dans les apprentissages de métiers et dans les écoles professionnelles. Il était suivi, pour les plus favorisés, par les écoles primaires supérieures qui aboutissaient au brevet élémentaire qui deviendra le B.E.P.C. (brevet d'études du premier cycle de l'enseignement du second degré), en 1948, à la sortie de la classe de troisième des collèges. Les écoles supérieures préparaient aussi à l'entrée à l'école normale et formaient la masse des petits fonctionnaires. Puis on trouvait les écoles normales qui préparaient au brevet supérieur en trois ans, examen très complet qui permettait d'être instituteur.

L'enseignement secondaire commençait après le primaire et préparait au baccalauréat, l'entrée dans les facultés (lettres, sciences, médecine) et dans les grandes écoles d'ingénieurs et de professeurs.

On commençait à 6 ans au cours préparatoire ; suivaient les cours élémentaires 1^{re} et 2^e année, les cours moyens 1^{re} et 2^e année et le cours supérieur. Dans les écoles de campagne, il y avait une section enfantine qui acceptait les enfants à 5 ans, et dans les villes, des écoles maternelles pour les plus petits.

Après la guerre de 1914-1918, les instituteurs vont rénover l'enseignement de la lecture, de la langue française et du calcul. Leur travail est très organisé dans un strict emploi du temps affiché au mur et qu'il fallait suivre scrupuleusement. Leur vie était rythmée par cette organisation du travail : 3 heures le matin et 3 heures l'après-midi, coupées d'une récréation d'1/4 d'heure. L'école, fermée le jeudi, était ouverte le samedi. Les maîtres devaient préparer leurs leçons, faire la classe et corriger les cahiers et les devoirs des élèves. Pour cela, il y avait un programme à suivre et l'inspecteur, dont la visite était imprévue, se chargeait de vérifier si le travail avait été accompli dans les règles.

⁹¹ Mona Ozouf, "Quand la République s'apprenait au tableau noir", *L'histoire*, n° 155, mai 1992, p. 36. Les écoles primaires supérieures, supprimées par la loi du 15 août 1941, sont transformées en collèges modernes. Le brevet supérieur est supprimé mais on le passe encore en 1942, puis le baccalauréat en 2 parties, préparé en 2 ans le remplace. En 1975, le ministre René Haby remplace ce système par le collège unique où tous les élèves entrent.

Programmes de 1923

Ils renouvelaient ceux de 1887. En présentant aux élèves la morale, aujourd'hui bien oubliée, les instituteurs vont développer, après la guerre, l'entraide et la solidarité, enseigner les vraies valeurs en racontant de petites histoires et en faisant copier tous les jours d'une belle écriture une pensée, un proverbe populaire ou une maxime morale⁹².

2

TRAVAUX SCOLAIRES



ÉDUCATION MORALE ET CIVIQUE



I. — L'ÉCOLE

1^{re} Leçon — Lecture : *Un ignorant.*

L'année dernière je rencontrais presque tous les jours, dans la forêt, un enfant accompagnant quatre vaches. Il avait les yeux couleur bleu d'acier, clairs et hardis ; il chantait ou sifflait et causait volontiers avec les passants. Nous fîmes la conversation. Il m'apprit qu'il était né pas loin d'ici. Comme il s'entendait mal avec ses parents et avec son instituteur il s'évada un beau matin. Après avoir vécu trois semaines à l'aventure, il trouva cette place de vacher qui lui plut. Il aimait ses bêtes et la lente promenade le long des chemins du bois...

Je fus curieux de savoir ce qu'il pouvait bien avoir dans la tête et dans le cœur, et je lui fis quelques questions : « Tu sais lire et écrire ? — Non, ça n'est pas mon métier. — Tu seras soldat dans quelques années ? — Oui. » Et le pauvre petit ajouta gaiement : « Quand je serai soldat, on me donnera « des » beaux habits. — Mais pourquoi seras-tu soldat ? » J'essayai de lui faire dire qu'il serait soldat pour défendre la France ; mais « France » était un mot qu'il ne comprenait pas.

Et moi qui suis un vieux, je pensais en écoutant le petit homme : que deviendra-t-il dans la vie ?... Sur les chemins de la forêt, on rencontre aussi de vieux vachers. Ils se traînent par tous les temps, couvrant leurs épaules d'un sac les jours de pluie fine ou ruisselante, s'appuyant à un bâton coupé dans la forêt, seuls toujours. Ceux-là n'ont plus l'insouciance des jeunes années : ils mâchonnent un vieux tuyau de pipe et leur regard est triste.

Mes enfants, entre ces pauvres êtres qui souffrent d'une double misère, misère physique et morale, — car c'est être moralement misérable que de tout ignorer de la vie, comme l'ignorent les bêtes et les arbres, — entre ces pauvres êtres et vous, savez-vous ce qui fait la différence ? C'est l'école.

E. LAVISSE (*Nouveaux discours à des enfants.*
Librairie Armand Colin.)

2^e Leçon. — Lectures : *Deux élèves modèles.*

A. — Renan (1823-1892), devenu par la suite un grand historien et un grand philosophe, raconte comment il travaillait pendant sa jeunesse au séminaire d'Issy, près de Paris.

Je m'abandonnai à mon goût pour l'étude. Ma solitude était absolue. Pendant deux ans, je ne vins pas une seule fois à Paris, quoique les permissions s'accordassent bien facilement. Je ne jouais jamais ; je passais les heures de récréation, assis et lisant, cherchant à me défendre contre le froid par de triples vêtements. Mes maîtres, plus sages que moi, me faisaient remarquer combien ce régime d'immobilité, à l'âge que j'avais, était préjudiciable à ma santé. Ma croissance était à peine achevée ; ma taille se voûtait. Mais ma passion l'emporta : c'était une sorte de fureur.

E. RENAN (*Souvenirs d'enfance et de jeunesse.*)

B. — Fils d'un imprimeur parisien ruiné par les décrets de Napoléon 1^{er} proscrivant l'imprimerie, le grand historien Michelet (1798-1874) a souffert durant son enfance de la faim et du froid.

La faim n'a pas été le seul tourment de mon enfance. Je me souviens surtout que j'ai eu froid. Nous n'allumions jamais de feu dans notre grande chambre, si ce n'est pour préparer les aliments, et ce n'était pas tous les jours nécessaire.

En toute saison, je portais un petit habit tête de nègre. Par les temps de gelée, la bise me transperçait jusqu'à la moelle des os. N'importe, malgré l'hiver, les engelures qui s'étaient ouvertes et me faisaient cruellement souffrir, je me levais avant jour pour relire la volumineuse *Histoire ancienne* de Rollin. Je m'enfonçais dans mes chères études, y cherchant un secours, espérant oublier. Il me semblait que c'était anéantir la misère que d'y moins songer.

MICHELET (*Ma Jeunesse.*)

Une page de morale du journal pédagogique *L'école et la vie* de 1926, cours moyen et supérieur

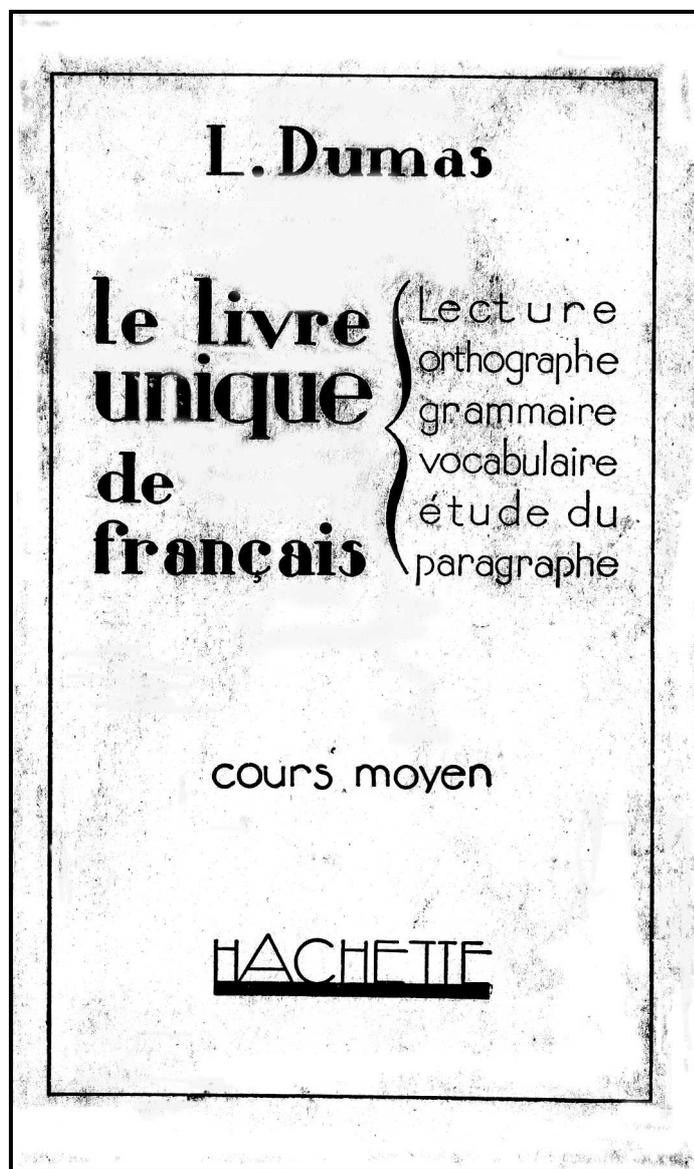
Le programme de morale portait sur l'exactitude, la famille, l'amour du pays natal, le métier et la conscience professionnelle, la fraternité, la bonne santé, l'alcoolisme, la volonté, le courage, la politesse, la sincérité, la prévoyance, l'amitié et la Patrie. Qui n'a pas été ému en écoutant les vers de Victor Hugo sur la vie des pauvres gens, les malheurs de Rémi, le héros de *Sans famille* d'Hector Malot et les misères de Joseph Bertha, le conscrit de 1813 d'Erckmann-Chatrion !

L'enseignement du français était très présent dans les classes et occupait une bonne partie de la journée. La lecture était très importante. Savoir bien lire et comprendre ce que l'on lisait était

⁹² Voir reproduction d'une page du journal *L'école et la vie*, n°1 d'octobre 1926.

une des priorités de l'école. L'apprentissage était basé sur une méthode commençant par quelques mots puis, petit à petit, par l'étude des lettres et des sons (méthode syllabique)⁹³.

Il y avait tous les jours quelques lignes d'écriture sur le cahier, avec modèle fait par le maître. Il fallait savoir écrire et former ses lettres, en n'oubliant pas de bien monter les l et les h et de descendre les p et les g ! Dans la semaine, il devait y avoir 3 leçons de grammaire et de conjugaison, 3 leçons d'orthographe, 1 leçon de vocabulaire et 2 leçons de rédaction.



Programme de grammaire-conjugaison :

- les mots, lettres et syllabes,
- le nom commun, le nom propre,
- l'adjectif,
- la proposition,
- le genre et le pluriel des noms,
- l'article, le féminin et le pluriel des adjectifs,
- les adjectifs démonstratifs, possessifs, numéraux et indéfinis
- les pronoms personnels, possessifs, démonstratifs et indéfinis,
- les pronoms relatifs,
- les sortes de propositions,
- l'accord du verbe,
- les compléments du verbe,
- l'accord du participe passé (terreur des élèves),
- participe présent et adjectif verbal,
- modes des verbes,
- temps des verbes,
- forme active, passive et pronominale,
- le participe passé des verbes pronominaux,
- remarques sur la conjugaison des verbes du 1^{er} groupe,
- l'adverbe, la préposition,
- la conjonction et l'interjection⁹⁴.

⁹³ Cette méthode est encore employée aujourd'hui modernisée et donne toujours de bons résultats. En principe, tous les élèves sortant d'un cours préparatoire savent lire. Aux vacances de Pâques, ils prenaient un livre de lecture courante.

⁹⁴ D'après *Le livre unique de français* de Louis Dumas, cours moyen et supérieur, préparation au certificat d'études primaires. Ce livre a été le plus utilisé dans les classes, entre les deux guerres, avec *Le livre de lecture et de langue française* d'A. Lyonnet et P. Besseige. Voir plus loin des reproductions des pages de ces ouvrages.

LES MOTS ET LES PHRASES

200. — Copiez les noms suivants. Employez-les dans des phrases orales.
 le pantalon la jaquette le complet le gousset l'étoffe
 le gilet la redingote les poches la boutonnière la doublure
 le veston le pardessus les manches le tissu le tailleur

201. — Copiez les phrases suivantes. Soulignez les adjectifs en italique.
 Un tissu *léger, serré, solide, épais, chaud, moelleux, mince, fin, inusable.*
 Un vêtement *juste, étroit, ample, élégant, neuf, usé, râpé, taché, élimé.*
 Une teinte *claire, vive, sombre, criarde, atténuée, passée, neutre.*

202. — Copiez ces expressions. Employez-les dans des phrases orales :
 filer la laine allonger les manches broder un mouchoir
 lancer la navette rectifier les entournures surfiler les coutures
 coudre un complet doubler un manteau essayer un vêtement
 appliquer un galon piquer à la machine tailler dans l'étoffe

203. — Complétez le texte suivant par les questions qui manquent.
 Ex. : Pourquoi rentres-tu si tard? — J'ai fait le tour par les champs.
 — Avec qui étais-tu? — J'étais avec.... — Où t'es-tu déchiré?...

J'ai fait le tour par les champs. — J'étais avec Jean et Jacques.
 — Je me suis déchiré dans les ronces. — C'est toi, maman, qui vas raccommo-der ma veste. — Je te promets de ne plus recommencer. — Non, je n'ai pas encore goûté. — Je n'ai pas vu tes aiguilles, maman. — Tout de suite, je vais aller t'en acheter.

*204. — Transformez les phrases suivantes, de manière à interroger directement. Ex. : Mon pardessus sera-t-il assez chaud?

Je me demande si mon pardessus sera assez chaud. — Je voudrais savoir si le tailleur a bien pris mes mesures. — Je ne suis pas certain si j'aurai mon complet pour dimanche. — Je serais heureux de savoir si la couleur plaira à maman. — Je me demande dans quel magasin il a acheté ce manteau de coupe nouvelle.

LE PARAGRAPHE ET LA RÉDACTION

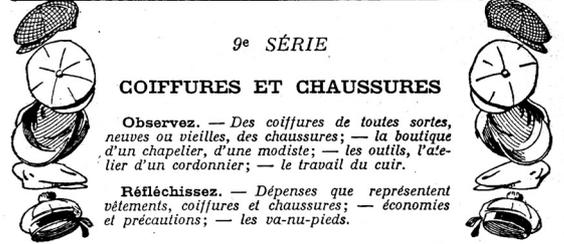
205. — Le costume de Mardi-Gras (*s'inspirer de la gravure p. 62*).
 A quelle occasion M. X... avait-il mis ce costume? En quoi ce costume était-il encore amusant? (2 ou 3 détails)
 Quels vêtements étaient trop grands? Il n'y avait à la mode que...
 Quelles parties du costume étaient trop petites? (1 ou 2 phrases pour terminer. Dites par exemple si on riait et pourquoi?)

*206. — Jacques est en retard. Ses vêtements sont tachés et déchirés.
 Il est déjà tard. La maman... est inquiète (*pourquoi?*). Enfin voilà le vilain; dans quel état! Son pantalon..., ses souliers...; sa blouse.... Son sac.... Il a perdu (*quoi? et quoi?*). Il n'est pas fier (*attitude*). La punition....

*207. — Chez le tailleur (ou chez la couturière).
 Avec qui chez le tailleur? Pourquoi? — Le choix de l'étoffe. — Le choix du modèle. — Les mesures. — A quand l'essayage? — Et bientôt....

9^e SÉRIE

COIFFURES ET CHAUSSURES



Observez. — Des coiffures de toutes sortes, neuves ou vieilles, des chaussures; — la boutique d'un chapelier, d'une modiste; — les outils, l'atelier d'un cordonnier; — le travail du cuir.

Réfléchissez. — Dépenses que représentent vêtements, coiffures et chaussures; — économies et précautions; — les va-nu-pieds.

25. — Gibecière et casquette.

1. — Mon camarade Fontanet me persécutait à cause d'une gibecière de forme antique et bizarre que mon oncle, homme économe, m'avait donnée pour mon malheur. Elle était beaucoup trop grande pour moi, et j'étais beaucoup trop petit pour elle. De plus, cette gibecière ne ressemblait pas à une gibecière, par la raison que ce n'en était pas une. C'était un vieux portefeuille qui se tirait comme un accordéon et auquel le cordonnier de mon oncle avait mis une courroie....

2. — Mais Fontanet ne pouvait la voir sur mon dos, sans y jeter des boules de neige ou des marrons d'Inde selon la saison, et des balles élastiques toute l'année. Dans le fait, mes camarades, et Fontanet lui-même, n'avaient qu'un seul grief contre ma gibecière : son étrangeté. Elle n'était pas comme les autres : de là tous les maux qu'elle m'a causés.

3. — La gibecière de Fontanet était affreuse; ses deux frères aînés l'ayant traînée tour à tour sur les bancs du lycée, elle

Pages du livre unique de français du cours moyen

Le vocabulaire suivait le rythme des saisons, les métiers, la vie de tous les jours, en présentant les synonymes, les contraires et les familles de mots. Il y avait plusieurs dictées avec questions toutes les semaines. La dictée était d'ailleurs une matière éliminatoire au certificat d'études quand on avait fait plus de 5 fautes.

La récitation n'était pas oubliée avec l'apprentissage par cœur de poésies, de fables de La Fontaine et même de textes en prose.

Le calcul comprenait l'arithmétique, le système métrique et la géométrie.

En arithmétique, on devait étudier (programme de certificat d'études) :

- La numération, l'addition des nombres entiers et décimaux,
- La soustraction et la multiplication des nombres entiers et décimaux,
- Les factures,
- La division des nombres entiers et décimaux,
- La divisibilité et la preuve par 9,
- La simplification des calculs,
- Les fractions ordinaires, propriétés et comparaison,
- Réduction, simplification, conversion en nombres décimaux,
- Addition et soustraction des fractions et des nombres fractionnaires,
- Multiplication et division des fractions et des nombres fractionnaires,
- Les nombres complexes (heures, minutes et secondes),

- Les grandeurs proportionnelles,
- La règle de 3, le tant pour cent,
- Règle de l'intérêt et de l'escompte,
- Calcul de l'intérêt, du capital et du temps,
- Rentes, actions, obligations,
- Caisse d'épargne, mutualité, retraites, partages proportionnels, mélanges.

En système métrique :

- Mesures de longueurs,
- Mesures de surfaces, mesures agraires,
- Calcul d'une dimension,
- Mesures de volumes, le stère,
- Mesures de capacités,
- Mesures de poids et pesées,
- Relation, volumes, capacités, poids,
- Mesures marines,
- Densités, les volumes et les poids,
- Monnaies, placements.

En géométrie :

- Lignes droites, angles, carré (périmètre et côté),
- Rectangle, périmètre,
- Surface du carré et du rectangle,
- Parallélogramme, les triangles,
- Losange et trapèze, polygones quelconques,
- Cube et parallélépipède rectangle (surfaces),
- Volume du cube et du parallélépipède rectangle,
- Prisme droit, pyramide,
- Circonférence,
- Tangentes et raccordements,
- Polygones réguliers,
- Longueur de la circonférence, degré de la circonférence et des arcs,
- Mesure des angles,
- Surface du cercle, du secteur, de la couronne,
- Le cylindre droit, le manchon de cylindre (surface et volume),
- Le cône et la sphère (surface et volume)⁹⁵.

A cela, il fallait ajouter l'utilisation des instruments usuels : la règle plate, le double-décimètre, le compas et le rapporteur. Il y avait dans les écoles un compendium contenant une collection de mesures usuelles⁹⁶.

⁹⁵ D'après l'arithmétique de M. Royer et P. Court (éditions Armand Colin), 1930, voir page 66.

⁹⁶ Les compendiums étaient commandés dans les entreprises de matériel scolaire comme la maison Pierron à Sarreguemines, fondée en 1929 par Marcel Pierron (1908-2000) et reprise par son fils Jean Marcel Pierron.

819. Déterminer la profondeur d'un bassin d'une longueur de 6 mètres et d'une largeur de 4 mètres sachant que, pour le remplir, il faut tenir ouvert, pendant 12 heures, un robinet qui verse 50 litres d'eau par minute. (C. E. Corrèze.)

820. On a fait blanchir une salle de 7 m. 90 de long sur 6 m. 95 de large et 4 mètres de haut à raison de 8 fr. 15 le mètre carré. Combien a-t-on dû payer pour ce blanchissage, ainsi que pour celui du plafond? Les ouvertures ont une surface de 56 mètres carrés. (C. E. Mayenne.)

821. Pour tapisser un appartement de 6 m. 10 de long, 4 m. 15 de large, 3 m. 20 de haut, on emploie des rouleaux de papier qui ont 50 centimètres de large et 8 mètres de long. Combien en faudra-t-il si les portes et les fenêtres et les boiseries occupent une surface de 35 mètres carrés. Le rouleau de papier tout posé coûte 1 fr. 25. Donnez la dépense. (C. E. Finistère.)

822. Un marchand a acheté du blé à 3 fr. 55 le double décalitre et de l'orge à 9 francs l'hectolitre; il mélange 85 Hl. de blé et 420 décalitres d'orge. Combien devra-t-il vendre le décalitre du mélange pour gagner 18 0/0 sur son marché? (C. E. Vienne.)

823. Un rouleau de chêne a 0 m. 035 de rayon, pèse 39 Kg. 750. Quelle en est la longueur? La densité du bois est 1,15. (C. E. Ain.)

824. La houille coûte de transport 0 fr. 03 par tonne et par kilomètre et 1 fr. 45 de chargement. Combien paierait-on pour 3487 quintaux 08 de houille chargés et transportés à 38 Myr. 9735? (C. E. Loire.)

825. Une masse de fer dont le volume est 0 l. 43 est plongée dans de l'huile dont la densité est 0,9. Calculer l'effort à faire pour soutenir cette masse. Densité du fer 7,78. (C. E. Manche.)

826. Un champ a la forme d'un trapèze ayant 186 mètres de haut et dont les bases ont respectivement 384 mètres et 128 mètres. On l'ensemence en blé et à la moisson on a récolté 12 gerbes par are. Chaque gerbe pèse en moyenne 8 kilogrammes et demi et contient en grain les $\frac{2}{5}$ de son poids. Quelle a été, en quintaux, la récolte de ce champ, grain et paille séparés? (C. E. Seine-et-Marne.)

827. La grande base d'un trapèze est égale au triple de la petite. La hauteur est 52 mètres. Sachant que la surface du trapèze est égale à celle du carré construit sur la hauteur, on demande l'une et l'autre base. (C. E. Seine.)

828. J'ai acheté 4 quintaux $\frac{1}{2}$ de café, savoir 2 250 hectogrammes à 1 fr. 75 le demi-kilogramme et le reste à raison de 0 fr. 19 les 5 décagrammes. Combien dois-je payer pour le tout? (C. E. Saône-et-Loire.)

829. Une personne achète 8 tonneaux de vin de chacun 23 décalitres; elle paye par Hl. 31 fr. 75 d'acquisition, 3 fr. 50 de droits et 2 fr. 30 de transport. Chaque tonneau donne 8 litres de lie. A combien revient le litre de vin clair? (C. E. Deux-Sèvres.)

830. Une personne avait une propriété carrée de 68 mètres de côté. Pour la construction d'une route on lui enlève une pointe de ce terrain. Le tracé de la route passe d'un côté à 32 mètres d'un sommet et de l'autre à 8 mètres du sommet diamétralement opposé. On demande l'étendue de ce qui reste au propriétaire et l'indemnité qu'il recevra à 75 francs l'are? (C. E. Seine.)

831. Un tas de bois fait avec des bûches de 60 centimètres à 4 m. 50 de long et contient 4 stères 05, on demande la hauteur? On demande aussi quel serait le prix des $\frac{3}{5}$ du tas à 1 fr. 50 le décière? (C. E. Seine-et-Oise.)

832. On met dans l'un des plateaux d'une balance un vase qui, vide, pèse 2 kilogrammes. On verse dans ce vase 145 centilitres d'eau pure; dans l'autre plateau, on place 220 pièces de 0 fr. 20. Quelle somme en monnaie de bronze faut-il ajouter pour que la balance soit en équilibre? (C. E. Seine-et-Oise.)

833. L'éclairage par les chandelles de suif demande une chandelle de 6 au demi-kilogramme toutes les 4 heures; l'éclairage par le pétrole consomme 0 fr. 04 d'huile par heure. Quelle économie réalisera-t-on à employer le pétrole si le kilogramme de chandelles vaut 1 fr. 85, le litre de pétrole 0 fr. 95 et que l'on éclaire 5 heures par jour pendant 215 jours? (C. E. Corse.)

834. On peut former la longueur de 1 m. 001 avec 45 pièces de 20 francs et de 50 francs mises à la suite et au contact les unes des autres. Combien faut-il prendre de chaque sorte? (C. E. Basses-Pyrénées.)

835. On ensemence en blé, à raison de 17 décalitres de semence par hectare, un champ qui a la forme d'un trapèze dont les bases sont 27 m. 60 et 32 m. 40 et la hauteur 82 m. 57. Après la récolte et le battage, on a trouvé que la semence s'était multipliée 12 fois et que le blé récolté pesait 75 kilogrammes l'Hl. Combien vaut le grain de cette récolte, à raison de 30 fr. 60 le quintal? (C. E. Gironde.)

à 2 fr. 20 et 20 kilogrammes à 2 fr. 50. A combien revient le kilogramme du mélange si la torréfaction a fait perdre $\frac{1}{5}$ du poids total? (C. E. Loire-Inférieure.)

1047. Un épicier a 37 kilogrammes de café à 3 francs le kilogramme. Combien doit-il ajouter de café à 2 fr. 30 pour obtenir un mélange à 2 fr. 70 le kilogramme? (C. E. Seine-et-Marne.)

1048. Un marchand a du vin à 0 fr. 65 et à 0 fr. 70 centimes le litre. Il veut avoir 400 litres de vin à 0 fr. 675 le litre. Combien doit-il prendre de chaque espèce de vin? (C. E. Vosges.)

1049. Un consommateur demande quelle quantité d'eau il doit mettre dans un litre de vin de 0 fr. 75 pour qu'il ne lui revienne qu'à 0 fr. 60. (C. E. Maine-et-Loire.)

1020. On veut acheter du café à 2 fr. 40, à 2 fr. 50 et à 3 francs le kilogramme. Combien en faut-il prendre de chaque prix pour en avoir 850 kilogrammes au prix moyen de 2 fr. 90? (C. E. Sarthe.)

1021. On a 150 hectolitres de blé à 20 francs et 140 à 25 francs: combien faut-il en mettre de chaque qualité pour en faire 250 hectolitres à 22 francs? (C. E. Jura.)

1022. J'ai acheté 2 pièces de vin qui coûtent ensemble 228 francs; la première coûte 36 francs de plus que la seconde; elles contiennent chacune 240 litres; je trouve à en vendre 350 litres à 0 fr. 45, prix moyen. Combien dois-je en vendre de chaque pièce? (C. E. Corse.)

1023. On veut acheter en tout 616 litres de 4 sortes de vin: la 1^{re} se vend 0 fr. 65, la 2^e 1 fr. 15, la 3^e 1 fr. 25, la 4^e 1 fr. 45. Combien faut-il en acheter de chaque sorte si le litre doit revenir à 0 fr. 95? (C. E. Basses-Pyrénées.)

1024. On a acheté à 0 fr. 80 le litre du vin de plusieurs prix; savoir: 0 fr. 55, 0 fr. 60 et 0 fr. 85. Combien en a-t-il fallu de chaque sorte pour former la contenance de 6 pièces de chacune 130 litres? (C. E. Indre.)

1025. Dans quelle proportion faut-il mélanger du vin à 58 centimes et du vin à 0 fr. 72 pour que le litre du mélange revienne à 0 fr. 63? (C. E. Creuse.)

1026. On veut faire un mélange de 40 hectolitres avec deux espèces de blé, la 1^{re} à 5 francs le double décalitre et la 2^e à 3 fr. 15. Combien devra-t-on prendre de doubles décalitres de chaque espèce pour que le prix moyen soit 21 francs l'hectolitre? (C. E. Lot.)

1027. Un marchand achète 200 litres d'eau-de-vie à 1 fr. 35 le litre. Combien doit-il y ajouter d'eau pour qu'il puisse gagner 60 0/0 sur le prix d'achat en vendant son eau-de-vie 1 franc le litre? (C. E. Somme.)

1028. On mélange des vins à 0 fr. 43, 0 fr. 54 et 0 fr. 72. Comment doit-on faire si l'on veut que l'hectolitre revienne à 60 francs, s'il entre dans le mélange 80 litres à 0 fr. 72? (C. E. Gers.)

1029. Un boulanger a 2 espèces de farine: l'une à 46 fr. 50 les 100 kilogrammes, l'autre à 44 francs; il mélange ces farines dans la proportion de 3 à 2. 1^o combien doit-il prendre de farine de chaque espèce pour cuire 330 kilogrammes de pain? (on sait que 132 kilogrammes de pain sont fournis par 100 kilogrammes de farine); 2^o quelle sera la valeur de la farine employée?

1030. Un marchand achète 125 hectolitres de blé à 18 fr. 50 l'hectolitre et 75 autres hectolitres à 22 fr. 50 l'hectolitre. Il les mélange; trouver à combien lui revient l'hectolitre du mélange et ce qu'il devra le revendre pour qu'il gagne 15 0/0 sur le prix total. (Bourses. Haute-Loire.)

1031. Un débitant mélange du vin valant 0 fr. 50 le litre avec du vin à 6 francs le décalitre. Il prend 18 Hl. 5 décalitres du premier et 12 Hl. 07 litres du second. Il veut gagner 21 0/0 sur la valeur du mélange. Combien devra-t-il, pour cela, vendre la bouteille de 75 centilitres du mélange? (Bourses. Nièvre.)

1032. Un marchand avait une barrique de 228 litres de vin valant 0 fr. 70 le litre; il en a vendu les $\frac{5}{8}$; il verse dans la barrique 112 litres de vin valant 0 fr. 55 et il achève de remplir avec du vin valant 0 fr. 35. On demande combien il devra vendre le litre du mélange pour faire un bénéfice de 10 0/0. (Bourses. Haute-Loire.)

1033. On remplit une barrique de 320 litres avec du vin à 0 fr. 50, du vin à 0 fr. 60 et du vin à 0 fr. 70 le litre. On met 3 fois plus de vin à 0 fr. 50 que de vin à 0 fr. 70 et autant de vin à 0 fr. 60 que des deux autres réunis.

On demande: 1^o la quantité de vin de chaque espèce; 2^o le prix auquel doit être vendu le litre du mélange pour que le bénéfice net soit de 8 0/0 du prix primitif. (Bourses. Haute-Garonne.)

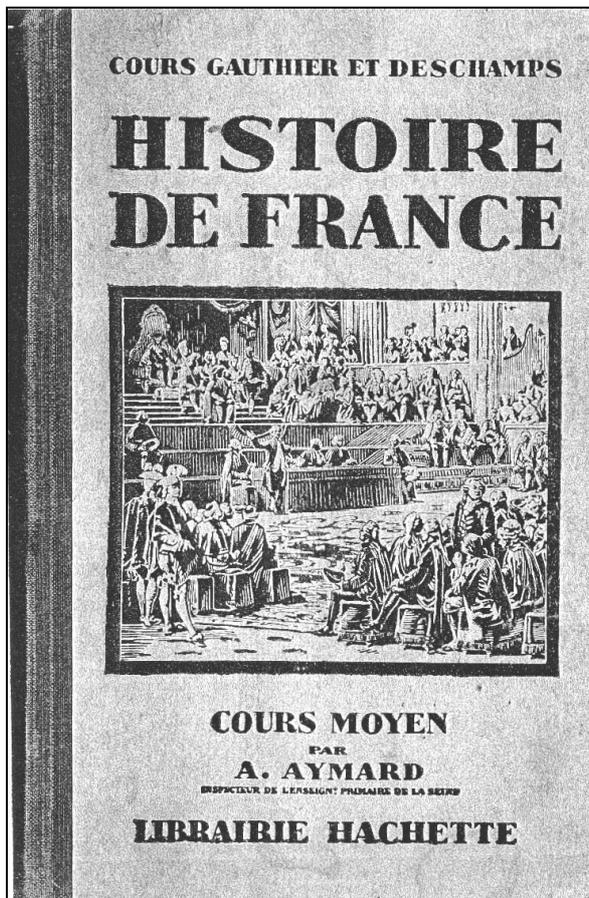
1034. On a additionné de 66 litres d'eau 3 pièces de vin valant 152 francs la pièce, et le mélange est vendu 60 centimes la bouteille de 75 centilitres. Que contient une pièce, sachant que l'on fait un bénéfice de 1/4 francs? (E. N. Vosges.)

On cherchait à inculquer aux enfants l'importance de faire des économies. L'épargne était un impératif catégorique. Aux élèves qui réussissaient au certificat d'études, la caisse d'épargne de Saint-Etienne ouvrait un livret et y plaçait une somme modique. Aux petits paysans, on insistait sur la propriété, les achats de terres et leur mesure par arpentage. Dans les villes, c'étaient les acquisitions d'immeubles qui étaient présentées.

Programme d'histoire :

Les principaux faits et les principales dates de l'histoire de France. Celles-ci devaient être sues par cœur car elles faisaient l'objet d'une question au certificat. Voici le programme (d'après *l'Histoire de France* de A. Aymard, éditions Hachette, 1929

- La Gaule,
- Les Francs, Clovis,
- le Moyen Age,
- Les rois capétiens,
- La France au XIII^e siècle, Saint Louis,
- La guerre de 100 ans,
- Louis XI,
- Les guerres d'Italie, François 1^{er},
- La Renaissance, les châteaux de la Loire,
- Henri IV,
- L'ancien régime,
- Richelieu et Mazarin,
- La lutte contre l'Autriche,
- Louis XIV et Versailles
- Les guerres de Louis XIV,
- Le déclin de la monarchie, Louis XV,
- Louis XVI,
- 1789, la Révolution,
- L'Empire et Napoléon 1^{er},
- La Restauration,
- La seconde République,
- Le second Empire et Napoléon III,
- La troisième République, les lois scolaires, la guerre de 1914-1918,
- Le traité de Versailles



Histoire de France, cours moyen, Hachette, 1929

108 COURS MOYEN

19^e LEÇON : LES GUERRES DE L'EMPIRE (1804-1814)

96. L'Empire est une suite ininterrompue de guerres. — Parvenu au pouvoir par ses victoires, Napoléon fit la guerre pour le conserver et dominer l'Europe monarchique qui détestait la France révolutionnaire. Les guerres impériales seront d'abord triomphantes. Mais, seule en face de l'Europe, la France succombera sous le nombre.

97. Napoléon triomphe sur le continent (1804-1811). — L'Empereur menaça l'Angleterre, notre principal ennemi, en préparant un débarquement sur les côtes anglaises. Alors l'Angleterre forma des coalitions contre la France : l'Autriche et la Russie, ensuite la Prusse prirent les armes contre nous. Napoléon battit les Autrichiens et les Russes à **Austerlitz** (1805); il écrasa l'armée prussienne à **Iéna** (1806). L'armée impériale entra victorieuse à **Vienne** et à **Berlin**. Au glorieux traité de **Tilsitt** (1807), le tsar de Russie se réconcilia avec Napoléon. La France, en 1811, comptait 130 départements.

98. Napoléon est vaincu par l'Europe coalisée. — L'Angleterre vivait surtout de son commerce. Pour vaincre les Anglais, Napoléon chercha à les ruiner en fermant à leurs navires les ports de tous les pays de l'Europe. Ainsi, il fut entraîné dans de nouvelles guerres. L'Empereur ne réussit pas à conquérir l'Espagne et le Portugal. Il se brouilla avec le tsar et envahit la Russie.

Après la victoire de la **Moskova** et la prise de **Moscou** que les Russes incendièrent, la Grande Armée fut détruite par le froid et la faim pendant la **Retraite de Russie** (1812). Ce désastre donna à l'Europe entière le signal du soulèvement contre Napoléon. En **1813**, nous sommes chassés de l'Allemagne par la défaite de **Leipzig**. En **1814**, notre pays est envahi et la **Campagne de France** s'achève par l'entrée des Alliés à Paris. Napoléon est forcé d'abdiquer*.

LEÇON A APPRENDRE

96. L'Empire est une suite ininterrompue de guerres.
97. Napoléon est vainqueur sur le continent : des Autrichiens et des Russes à Austerlitz (1805), des Prussiens à Iéna (1806)
98. Napoléon est vaincu par l'Europe dirigée par l'Angleterre : après la désastreuse campagne de Russie (1812), la France est envahie, Paris capitule et Napoléon abdique (1814).

109



FIG. 187. — NAPOLÉON TRIOMPHANT, d'après « 1807 », tableau de Meissonier. À cheval sur un tertre, entouré d'un brillant état-major, Napoléon salue des cuirassiers qui chargent au cri de Vive l'Empereur! Le peintre a voulu représenter le fanatisme des soldats de la Grande Armée pour le chef qui les mène à la victoire.



FIG. 188. — NAPOLÉON A SON DÉCLIN, d'après « 1814 », tableau de Meissonier. Napoléon, avec sa petite armée, traverse les plaines de Champagne, détrempées par la neige et la pluie. Un groupe de généraux, silencieux et las, suit l'Empereur dont le visage marque l'inquiétude et la volonté de lutter quand même. Seuls, les soldats lui resteront fidèles jusqu'au bout.

Questionnaire. — Quel pays se montra l'ennemi le plus acharné de Napoléon? — Comment l'Angleterre et Napoléon luttèrent-ils l'un contre l'autre? — Citez les principales victoires impériales. — Par quelles campagnes désastreuses se terminent les guerres de l'Empire? — Que vous rappelle cette date 1814? *

Programme de géographie :

- Quelques notions sur la terre,
- Le sol français, sa géologie,
- Le relief, les montagnes, les côtes,
- Le climat, les cours d'eau,
- La population de la France⁹⁷,
- Les départements, préfectures et sous-préfectures (qu'il fallait connaître par cœur),
- Les routes et voies navigables, les chemins de fer,
- L'agriculture, l'élevage et la pêche,
- L'industrie française avec ses bassins houillers (aujourd'hui disparus),
- Le commerce et les ports,
- Les régions de France,
- L'empire colonial français (les colonies françaises en rouge sur une carte murale sont dans toutes les mémoires),
- Les cinq parties du monde⁹⁸.

Ces programmes étaient très complets.

Celui de français avait comme objectif l'apprentissage de la lecture, d'un français de bon usage⁹⁹ et la disparition du patois dans les campagnes. On tendait vers une unification de la langue.

Celui de calcul avait une double finalité : à l'école primaire, c'était l'arithmétique, avec des règles, des recettes et des problèmes-types, à l'école supérieure et au lycée, c'étaient les mathématiques, avec des raisonnements démonstratifs et des théorèmes¹⁰⁰.

L'histoire et la géographie étaient réduites à celle de la France et de ses colonies. On trouvait dans les classes, les cartes murales du relief, des canaux, des bassins houillers et mines de fer et de l'agriculture. On étudiait aussi les sciences naturelles et physiques dans les leçons de choses. Les filles avaient un programme de puériculture et faisaient de la couture. Les garçons faisaient du dessin et du travail manuel. Il y avait aussi le chant, la récitation et la gymnastique. Pensez à l'énorme somme de connaissances qui étaient demandées à un candidat au certificat d'études ! Aujourd'hui, les temps ont bien changé !

⁹⁷ Il y avait 41 800 000 habitants en France en 1935.

⁹⁸ D'après Gallouédec et Maurette, géographie, cours moyen, 1930. Vers 1938-1939, les ouvrages de géographie avaient plus de cartes en couleurs, voir ci-après.

⁹⁹ Le bon usage de Maurice Grévisse (1895-1980) est publié en 1936.

¹⁰⁰ Guy Vincent, "L'arithmétique morale", *Cahiers d'histoire*, tome XXI, 1976, p. 199.

Souvenirs de la vie de mes parents

dans l'enseignement primaire 1920-1939

Après la guerre de 1914-1918, la vie des instituteurs dans les campagnes était difficile, ils se trouvaient souvent bien seuls, isolés, loin de leur famille et les communications d'aujourd'hui n'existaient pas. Soumis aux tracasseries des maires et des municipalités, soucieuses de ne rien dépenser pour l'école, dans un milieu de paysans qui ne les voyaient pas d'un bon œil, ils passaient pour des étrangers.

Représentants de la République dans les villages et les hameaux, souvent secrétaires de mairie, ils habitaient l'école parfois vétuste et faisaient office d'écrivains publics. Ils étaient sollicités pour remplir les formalités administratives.

J'ai fait appel aux souvenirs de mes parents, instituteurs de campagne à cette époque¹⁰¹ et aux miens pour avoir un aperçu de cette vie ! Ils peuvent nous faire ressentir la nostalgie d'une époque révolue et pourtant peu éloignée et la façon dont vivait une école dans ces villages terriblement dépeuplés par la guerre de 1914-1918¹⁰² et dont la vie quotidienne n'avait pas évolué depuis longtemps.

Origines de mes parents

Mon père, Henri Faure, était né le 6 avril 1903¹⁰³, à Saint-Etienne, rue de la Sablière, dans le quartier de Beaubrun. Il était le fils d'une famille très modeste, comme beaucoup d'instituteurs. Son père, Jean Faure (22 janvier 1878 - 9 novembre 1944) travaillait à la mine comme machiniste de puits et était presque illettré, n'ayant pas fréquenté l'école. Il avait été placé chez les paysans pour garder les vaches. Sa mère, Agathe Michalon (9 septembre 1880 - 21 mai 1961) venait d'une famille plus aisée, son père Claudius Michalon (20 mai 1851 - 10 juillet 1915) étant sous-chef du bureau militaire à la mairie de Saint-Etienne et son grand-père, Maurice Michalon, passementier à Montaud. Tous les deux étaient instruits. Ma grand-mère était vendeuse dans une épicerie de la rue Roannelle.

Après l'école primaire, rue Paillon, son maître avait décelé chez lui une intelligence vive et demandé à ses parents de lui faire poursuivre des études au lycée. Il désirait être ingénieur des mines. Le 13 juillet 1915, il obtenait son certificat d'études primaires et entrait au lycée de garçons de Saint-Etienne comme boursier. A la fin de son premier cycle secondaire, le certificat d'études secondaires du 1^{er} degré récompensait son travail, le 30 juin 1919, et il réussissait le brevet élémentaire le 27 juillet 1920.

Devant les frais d'études élevés et le modeste revenu de ses parents, il préparait et réussissait le concours d'entrée à l'école normale de Montbrison en 1920 (promotion 1920-1923). Il y restera 3 années scolaires et effectuera des stages dans les écoles d'application de la ville. Il y préparera le brevet supérieur qu'il obtiendra le 13 juillet 1923 à Saint-Etienne et le certificat d'aptitude pédagogique pour exercer le métier d'instituteur.

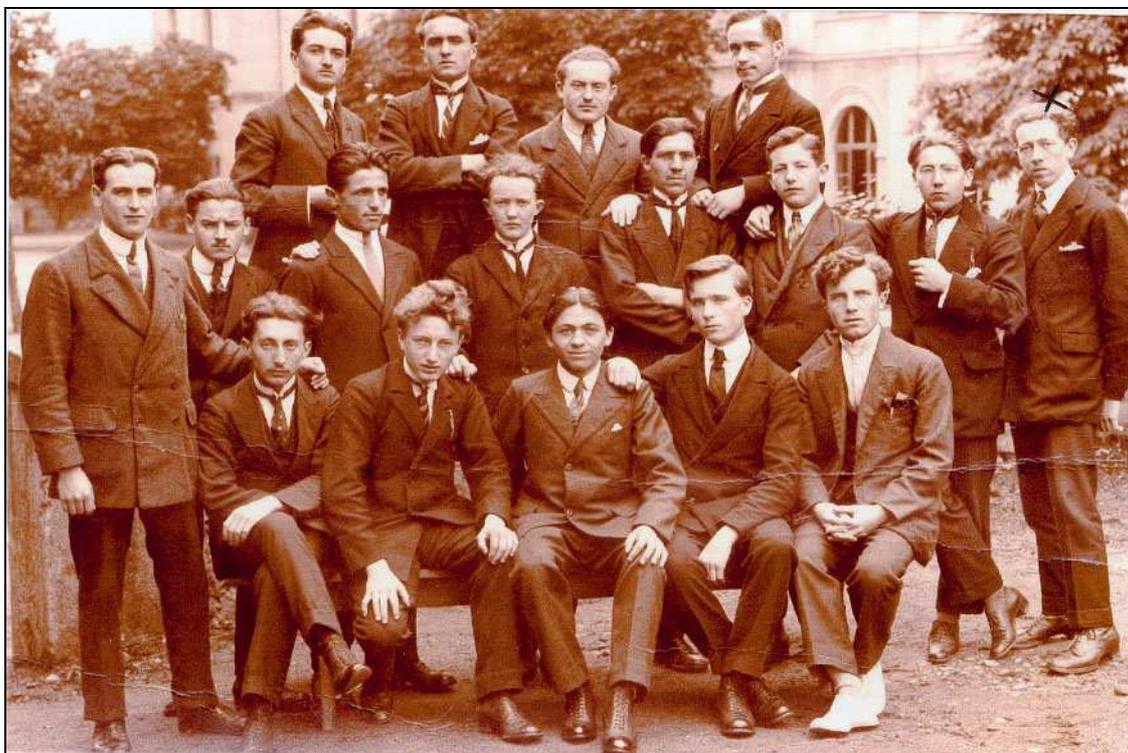
¹⁰¹ Ma mère a laissé à son décès le 30 septembre 1996, un cahier où elle avait relevé des souvenirs de sa vie, de son métier et des réflexions sur sa famille.

¹⁰² Sauvain, où ma mère a débuté en 1925, avait donné à la guerre de 1914-1918 46 de ses enfants, inscrits sur le monument aux morts de la commune (d'après Marie-Thérèse Liange-Patural, *Sauvain se souvient*, p. 19, il y aurait eu 51 morts à la guerre pour une population de 650 habitants).

¹⁰³ Il décèdera le 19 août 1962 d'une crise cardiaque au volant de sa voiture.



L'école normale de Montbrison au début du 20^e siècle



La promotion 1920-1923
(x Henri Faure)

L'école normale remplaçait une ancienne fabrique textile dans un bâtiment austère. Les normaliens portaient un uniforme : costume noir, blouse noire et casquette à galon doré. La vie à l'école, encore réglée au son du tambour, était très stricte et les sorties rares. Ces jeunes gens apprenaient à créer entre eux une grande solidarité qui leur restera toute la vie. Ils appliqueront à eux-mêmes les principes de morale qu'ils devaient enseigner à leurs élèves. L'école normale sera supprimée le 14 octobre 1989 et remplacée par l'I.U.F.M. installé à Saint-Etienne.

Au 1^{er} octobre 1923, mon père était nommé à l'école de garçons de Lorette et, en novembre 1924, il partait faire son service militaire dans l'intendance, car il avait été jugé faible de constitution. Il était incorporé à Lyon à la 14^e section de C.O.A (commis et ouvriers militaires d'administration). Comme il avait de l'instruction, il entra à l'école militaire d'administration de Vincennes. Il en sortira sergent en mai 1925 car une appendicite l'avait empêché de passer l'examen de sortie.

Revenu au printemps 1925, il était nommé adjoint à l'école de La Rivière, à Saint-Etienne, le 1^{er} mai pour terminer l'année scolaire et au 1^{er} octobre 1925, à l'école de garçons du Chambon-Feugerolles (cours moyen 1^{re} année de 25 élèves).

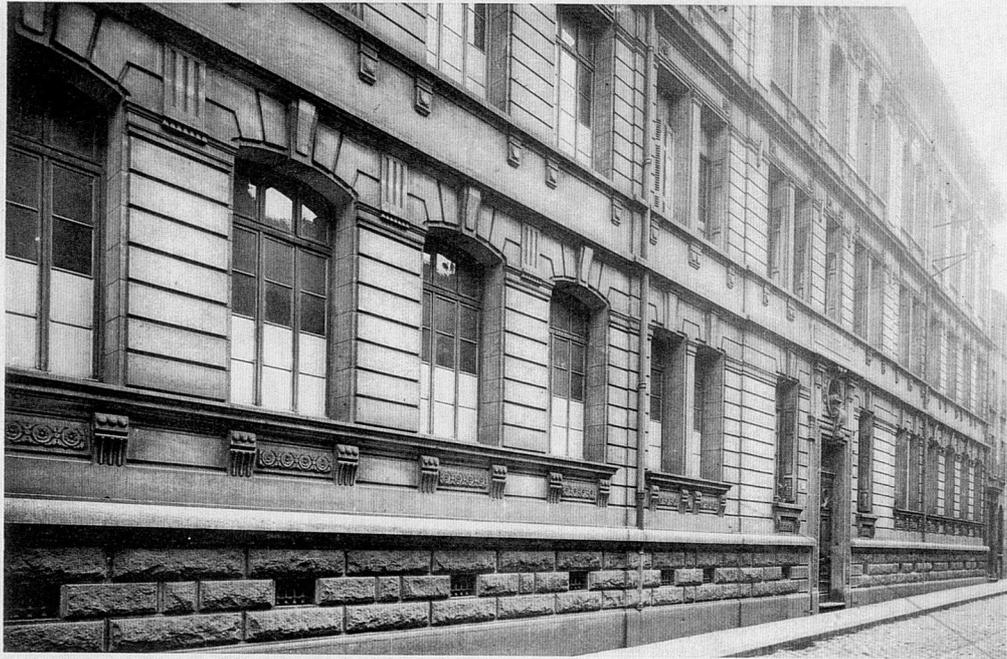
Ma mère, Marthe Pêtre, était d'une origine plus aisée. Son grand-père, Maurice Pêtre (1849 - 1902), était le fils de Joseph Pêtre (né en 1814), armurier à Saint-Etienne, venu de Saint-Romain-les-Atheux pour travailler à la ville qui attirait la main-d'œuvre des environs. Maurice avait été aussi armurier et après la guerre de 1870-1871, pendant laquelle il avait accédé au grade de maréchal des logis, il était devenu comptable à Andrézieux.

Mon grand-père, François Pêtre, l'aîné de neuf enfants, était instruit et avait fréquenté l'école pratique de Saint-Etienne comme mécanicien ajusteur d'entretien. En ouvrier de grande qualité, il était capable de dessiner une pièce en acier et de la fabriquer en entier. Il avait trouvé du travail aux forges de Gueugnon, en Saône-et-Loire où il rencontra son épouse Philiberte Cognard (14 avril 1879 - 1967 à Feurs), fille de Jean Cognard, forgeron à Gueugnon (19 décembre 1852 - 1917 et de Philiberte Philibert (1857-1920) de Saint-Aubin-en-Charolais.

Ma mère, leur fille unique, était née à Gueugnon le 18 janvier 1904¹⁰⁴. Elle fréquenta l'école de filles de Gueugnon de 1909 à 1915 et réussit le certificat d'études primaires en 1915. Elle entra au cours supérieur puis au cours complémentaire de Cluny où son père avait été nommé contrôleur militaire de la fabrication des obus pendant la guerre de 1914-1918. Après la guerre, ils reviendront à Saint-Etienne pour que ma mère puisse entrer à l'école supérieure car elle désirait depuis longtemps devenir institutrice. Elle réussira le brevet élémentaire le 19 octobre 1920 mais n'entrera à l'école normale de filles qu'en 1922 (promotion 1922-1925).

A l'école normale, les jeunes normaliennes étaient tenues avec une grande rigueur. Chaque élève avait à sa disposition un petit box avec son lit qui devait être fait tous les matins, un lavabo avec eau froide et une armoire. Elles devaient présenter un trousseau très complet. La vie de la journée était réglée sur les heures de cours et d'études. Elles préparaient le brevet supérieur dont elles passaient une partie à la fin de chaque année.

¹⁰⁴ Elle décède le 31 août 1996 à Feurs.



FAÇADE DE L'ÉCOLE

L'école primaire supérieure de filles de Saint-Etienne en 1920



COUR DE RÉCRÉATION



AMPHITHÉÂTRE DE PHISIQUE

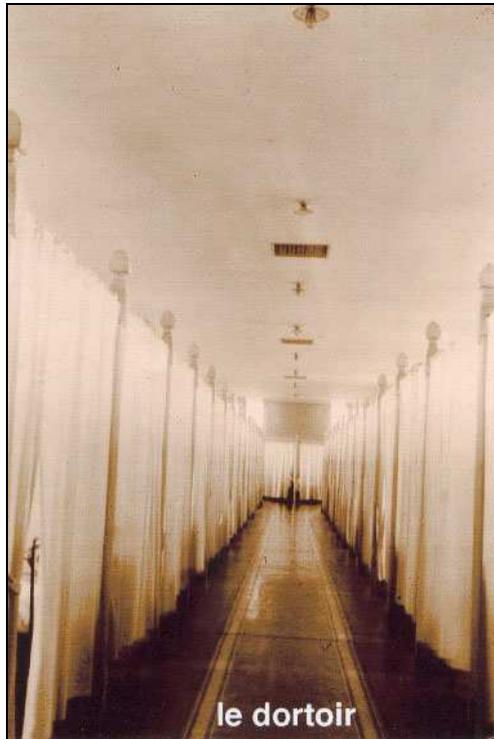


CUISINE DE L'ÉCOLE

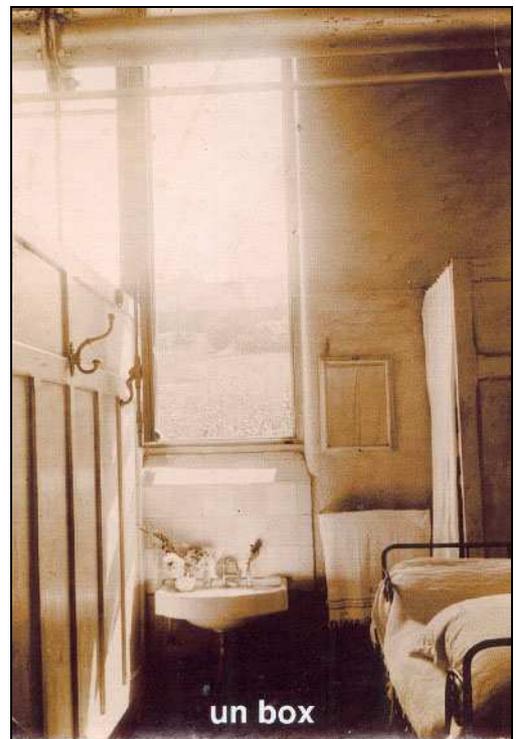
Ecole normale de Saint-Etienne



Le réfectoire



le dortoir



un box

L'école normale de filles de Saint-Etienne en 1925

(Elle avait peu changé depuis sa création en 1890)



Ma mère en troisième année à l'école normale d'institutrice de Saint-Etienne (X) en 1925



L'école normale de filles de Saint-Etienne vers 1920

Le dimanche après-midi, elles avaient l'autorisation de sortir chez leurs parents pour celles qui habitaient Saint-Etienne ou les environs, ou chez un correspondant pour celles qui venaient du département. Elles devaient avoir une tenue correcte et rentrer avant 17 heures. L'éducation y était très surveillée. Elles appelaient la directrice *La Marraine*. A l'école normale la première année était consacrée à la psychologie, la seconde année à la sociologie et la troisième année à la

pédagogie. Elle réussira son brevet supérieur le 10 juillet 1925¹⁰⁵ et son certificat d'aptitude pédagogique le 18 novembre de la même année, après avoir subi une épreuve pratique dans une classe.

Au premier octobre 1925, elle est nommée en premier poste à Sauvain¹⁰⁶, chargée de l'école de filles. Cette commune fait partie du canton de Saint-Georges-en-Couzan. C'est la plus haute du département, avec un bourg à 885 m et culmine à 1634 m à Pierre-sur-Haute. Le 29 septembre 1925, elle part avec sa mère pour son nouveau poste.

Écoutons-là :

Le premier jour de mon arrivée à Sauvain avec ma mère, je me suis décidée à aller me présenter au maire de la commune, corvée que je ne voulais pas faire seule, car, ne connaissant personne, j'avais peur de me perdre dans cette campagne inconnue. Le maire habitait sur la route des Champas¹⁰⁷.

Nous voilà donc parties toutes les deux, au début de l'après-midi. Nous avons reconnu sans peine la ferme : une bâtisse importante car tout le personnel était dans les champs ce jour-là, on battait à la machine. Personne ne s'occupant de nous, nous traversons l'immense cour où caquetaient des volailles et nous approchons de l'entrée dont la porte était grande ouverte. Un personnel nombreux s'affairait autour du fourneau et près de la table pour préparer le repas des travailleurs.

Je m'approche d'une grosse femme qui pour moi devait être la fermière et lui dis que je venais me présenter à monsieur le maire. Sans un bonjour, sans une parole aimable, elle lève seulement la tête et, sans rien dire, envoie une gamine chercher son mari. Je le revois, sur le seuil de la porte, appuyé sur une fourche, sans s'approcher :

- *Qu'est-ce que c'est ? d'un ton peu amène qui montrait que je dérangeais.*
- *Sa femme dit :*
- *C'est la nouvelle institutrice ! Il répond :*
- *La jeune ou la vieille ? en patois. Je me présente. Il dit :*
- *Bon ! et me tourne le dos.*

Chacun ayant repris son travail, sans plus s'occuper de nous, nous n'avions plus qu'à prendre la porte.

L'école de Sauvain était une vieille bâtisse en pierres avec la classe au rez-de-chaussée et un appartement de quatre pièces au premier. Mais seule une pièce était habitable. En sous-sol, il y avait une cave voûtée où la température et l'humidité étaient excellentes pour faire mûrir les fourmes, le fromage du pays. Des cultivateurs voisins venaient les entreposer dans ce local.

Le lendemain, elle ira rendre visite à ses collègues de l'école de garçons, les Guilhot qui vont très bien la recevoir. A l'école publique de Sauvain, il y avait 34 garçons répartis en 2 classes et une seule fille à l'école de filles. Toutes les autres filles de la commune fréquentaient l'école tenue par les sœurs. On voyait là l'ancienne coutume de séparation des sexes qui va perdurer encore longtemps¹⁰⁸.

Ma mère attend sa seule élève jusqu'à la Toussaint. Dans sa chambre, elle utilise une lampe à pétrole et du bois pour se chauffer. Sauvain est à près de 800 m d'altitude et le climat y

¹⁰⁵ Il était passé en 3 parties.

¹⁰⁶ Il y avait, à Sauvain, 994 habitants en 1851 et 797 en 1926. Il n'en reste que 429 aujourd'hui.

¹⁰⁷ Les Champas, hameau de Sauvain à 1 018 m où il y avait une école à classe unique.

¹⁰⁸ Seules les écoles de campagne à classe unique étaient mixtes. Encore on prenait bien soin de séparer dans la classe, les filles et les garçons. Parfois il y avait deux cours de récréation, une pour chaque sexe. Montbrison va garder longtemps écoles de filles et écoles de garçons, mixtes en 1973 avec la création de l'école du Chemin-Rouge.

est rude. Elle passe son certificat d'aptitude pédagogique dans la classe de M. Guilhot le 18 novembre 1925.



Les élèves des écoles publiques de Sauvain en 1925

A gauche, ma mère, à droite, sa seule élève au milieu de 34 garçons et de M. et Mme Guilhot

Pour se rendre à Montbrison, elle va utiliser la guimbarde du Tintin, véhicule dans lequel on entrait par l'arrière à l'aide d'une échelle mobile et qui comportait deux banquettes en bois de chaque côté. Le milieu, entre les passagers, était réservé aux cages à poules et à lapins, aux paniers de fromages et d'œufs que les paysannes emportaient au marché du samedi et parfois une chèvre ou un veau achetés à Montbrison.

Le Tintin était toujours de bonne humeur ! C'était un bon vivant. Je m'asseyais devant, écrit ma mère dans ses souvenirs, à côté de lui. Mais le voyage ne se passait pas toujours très bien. Un jeudi matin, (c'était alors jour de congé des écoliers), je vois arriver le curé de Sauvain, son chapeau attaché avec une ficelle nouée sous le cou et qui faisait de grands pas pour ne pas manquer le courrier. J'étais assise entre le curé et le Tintin. Je n'en menais pas large !

Un soir, en revenant de Montbrison, le Tintin nous apprend qu'un bloc de rocher barrait la route et qu'on ne pouvait pas prendre notre itinéraire habituel par Châtelneuf. Les paysannes n'étaient pas contentes car, sur la route, il y avait le Café des voyageurs où elles avaient l'habitude de boire un café pour se réchauffer. Ce jour-là, nous passons par Essertines et la vallée du Vizézy. Mais le voyage ne s'est pas effectué sans incident. La nuit approchait, pas d'habitation, la triste campagne de février, la voiture s'arrête.

Après avoir cherché les causes de ce refus de repartir, le Tintin s'aperçoit qu'il n'y a plus d'eau dans le radiateur. Le moteur fumait. Ayant plu la nuit précédente, les fossés étaient pleins d'eau, mais il n'avait pas de récipient ! Un paysan, un peu éméché et qui était descendu, proposa son chapeau. Et c'est ainsi que nous avons pu repartir. C'était une nuit noire. M. Guilhot attendait la voiture avec inquiétude.

Pour ma mère, quand elle montait me voir à Sauvain, c'était une vraie expédition ! Au cours d'un de ces voyages avec le Tintin, elle fut aussi victime d'une panne de la voiture et n'arriva à Sauvain qu'à une heure du matin !

Après le Jour de l'An, M^{me} Guilhot tomba malade. L'inspecteur demanda à ma mère de prendre sa classe en main. C'est à ce moment-là qu'elle a vraiment appris son métier d'institutrice avec les conseils de M. Guilhot.

Son unique élève était seule au milieu des garçons. Elle s'efforçait de travailler mieux qu'eux, par fierté. A Pâques 1926, ma mère va accueillir une deuxième élève et l'inspecteur lui dira qu'elle avait doublé son effectif. En regardant la photo de classe de Sauvain, on est frappé par tous ces garçons en sarrau noir et en sabots ! Le 14 août 1926, mes parents se marient à Saint-Etienne.

Après la guerre, les instituteurs rénovent l'enseignement de la lecture, de la langue française et du calcul, selon les programmes de 1923. Les générations d'après-guerre se regroupent et font de leurs écoles un centre de vie et de culture. Il fallait répandre le français dans les campagnes où l'on parlait encore patois.

Le *code Soleil*, publié en 1923, donnait les instructions, les programmes et les horaires des classes par cours, avec toutes les précisions nécessaires¹⁰⁹. En 1928, Freinet fonde la coopérative de l'enseignement laïc et l'école nouvelle, avec l'utilisation de l'imprimerie à l'école, les textes libres et la découverte de la nature¹¹⁰.

En janvier 1929, la fédération générale de l'enseignement est créée¹¹¹. De nombreuses revues pédagogiques voient le jour.

A l'école, il y avait deux impératifs : la préparation des leçons et la correction des cahiers, qui occupaient les soirées. Tout devoir qui était demandé devait être corrigé par le maître. Les inspecteurs veillaient avec le plus grand soin à la tenue des cahiers et y découvraient les fautes d'orthographe oubliées.

Le 30 juin 1929, on crée l'association des pupilles de l'école publique pour venir en aide aux élèves nécessiteux.

Depuis 1880, les instituteurs devaient tenir dans leur classe :

- Un registre matricule des maîtres et des élèves, en notant les réussites au certificat d'études primaires qui était le but important de l'école,
- Un registre d'inventaire du matériel, vérifié à leur nomination et à leur départ,
- Un registre d'appel journalier où les absences des élèves étaient signalées par un tiret pour le matin et une barre en croix pour l'après-midi.

Au 1^{er} octobre 1926, mes parents sont nommés à Machézal, mon père était chargé de la classe unique de l'école de garçons et ma mère devenait l'adjointe de M^{lle} Bernand à l'école de filles.

¹⁰⁹ Joseph Soleil, mort en 1961, était sous-chef de bureau au ministère de l'Instruction publique.

¹¹⁰ Déjà, Barthélémy Profit (1909 - 1929), inspecteur en Charente-Maritime aura été l'un des initiateurs de la coopération scolaire.

¹¹¹ Elle est fondée par Georges Lapiere, secrétaire général du syndicat national des instituteurs. De nombreuses revues pédagogiques étaient publiées par les éditeurs de livres scolaires. Elles permettaient de répandre les publicités des sociétés d'édition. La librairie Delagrave éditait la revue pédagogique depuis 1878, elle donnait les annales d'examens comme le certificat d'études primaires, l'examen des bourses, l'entrée à l'école normale, le brevet élémentaire, le brevet supérieur et le certificat d'aptitude professionnelle.

CONSEILS

1. **AFFICHEZ** le Règlement, bien en vue, dans la classe.
2. **DONNEZ** deux exemplaires de l'Extrait à chaque élève. **FAITES COLLER** l'un des Extraits à l'intérieur de la couverture d'un de ses livres. **RETIREZ** le récépissé de l'autre.

« L'Instituteur doit afficher le règlement bien en vue à l'entrée de l'école, dans la cour de récréation et dans chaque salle de classe (1).

« Il doit en donner connaissance aux élèves en un bref commentaire, le rappeler fréquemment et en exiger le respect, ce qui d'ailleurs constitue un excellent moyen de discipline. Il serait même préférable de ne pas se contenter de cette publicité et d'en remettre un Extrait (2) à chaque père de famille (3).

« Mis en cause à raison d'un accident, il sera facile alors à l'instituteur de prouver qu'il a cherché, dans la mesure de ses moyens, à prévenir l'accident et qu'aucune faute de ce chef, partant aucune responsabilité, ne peut lui être imputée. » (Extrait du *Guide-Défense de l'Instituteur*, par CAMPAN. Prix : 1 fr. franco.)

(1) Les instituteurs trouvent ces règlements imprimés sur format 32-25, chez l'auteur, M. Campan, 11, rue Sainte-Lucie, à Toulouse, au prix de 0 fr. 90 les six exemplaires franco poste.

(2) Cette distribution vise surtout : à rappeler aux chefs de famille qui envoient leurs enfants à l'école, qu'ils ont des devoirs quotidiens à remplir à leur égard ; à leur faire comprendre que la négligence de ces devoirs peut, au cas de procès pour accident, engager gravement leur responsabilité ; à assurer en ces procès, d'une façon à peu près certaine, la mise hors de cause de l'instituteur.

(3) Suivant notre conseil, de très nombreux chefs d'école procèdent à cette remise d'Extraits tous les ans à la rentrée d'octobre et la continuent ensuite en cours d'année pour les nouveaux venus. Ils nous assurent en retirer toute quiétude, et, au point de vue disciplinaire, la plus grande satisfaction.

La dépense en est insignifiante. On peut voir ci-contre un modèle de ces Extraits.

Prix de ces Extraits franco :

100 exemplaires :	3 fr. 30	} Voir (1) au bas de la page
500 —	12 »	
1000 —	17 »	

Il est des chefs d'école, qui font plus encore. Ils donnent à chaque enfant un second exemplaire de l'Extrait et ils l'invitent à le faire coller à l'intérieur de la couverture de leur livre de lecture ou de leur Livret de Correspondance.

Depuis octobre 1926, date où il a paru, certains, notamment à Strasbourg, à Toulouse et dans diverses localités rurales, ont trouvé plus pratique d'adopter pour leur élèves le *Livret de Correspondance Campan et Vidal*, dont la première page comporte ledit Extrait du Règlement.

Prix de ces Livrets (port compris) :

La douzaine, franco	4 fr. 20
50 exemplaires, franco	17 fr.
100 exemplaires, franco	34 fr.

Ces Livrets sont pour être vendus aux élèves 0 fr. 60

Le *Livret de Correspondance Campan et Vidal* est le plus nouveau. Il se recommande au choix des Maîtres et Maîtresses par sa simplicité, son *Extrait du Règlement intérieur de l'École*, son *Tableau de discipline*, ses *Instructions spéciales* pour les parents. Spécimens gratuits sur demande. Avantages spéciaux.

Commande et paiement peuvent être faits au moindre frais, par versement postal au compte chèques-postaux n. 10.087, Toulouse, au nom de l'auteur

Règlement Intérieur de l'École (1)

EXTRAIT POUR LES FAMILLES

Le présent règlement a pour but de prévenir les accidents et les maladies parmi les enfants de l'école en écartant les causes les plus fréquentes.

Article premier. — Les élèves ne doivent avoir à leurs poches, gilecières ou cartons, que les objets nécessaires aux exercices de la classe.

Art. 2. — Sont pros crits notamment les objets d'un maintien dangereux : couteaux, ciseaux, facons, tubes en verre, pistolets, capsules, cartouches, amorces, frondes, toupies, etc.

Art. 3. — Les carrelets, porte-plumes, crayons, compas, ne doivent jamais être portés à la main.

Art. 5. — Il est interdit aux élèves de pénétrer dans la cour ou les locaux scolaires avant l'heure réglementaire et hors de la présence de l'instituteur ; de s'y attarder après l'heure de la sortie ; une fois rentrés, d'en sortir sans avoir autorisation préalable.

Aucun élève ne doit, sous quelque prétexte que ce soit, entrer dans la salle de classe en l'absence du maître.

Art. 8. — Afin d'éviter les accidents qui peuvent survenir dans les mouvements, les élèves doivent déposer les porte-plumes, crayons, règles et compas, aussitôt que le maître l'a ordonné, ou qu'ils ont achevé de s'en servir.

Art. 11. — Ils ne doivent pas mettre le porte-plume ou le crayon à l'oreille ou à la bouche, ils ne doivent pas les garder à la main.

Art. 13. — Au cours des récréations, il est expressément interdit de se rouler à terre, de s'amuser aux fontaines, de jeter des pierres, de la poussière, des flèches et généralement toute sorte de projectiles, de courir grande vitesse, de se tirer, de se bousculer, de se battre, etc.

Art. 14. — Les élèves ne doivent prendre en récréation, ni carrelets, ni porte-plumes, ni tout autre objet d'usage scolaire ou non scolaire.

Art. 17. — En cas d'accident ou d'indisposition, l'enfant blessé ou indisposé, même légèrement, doit immédiatement prévenir le maître ; au besoin, ses camarades doivent le faire pour lui.

Art. 19. — Les parents sont invités à prêter leur concours le plus actif à l'instituteur, en ce qui concerne l'application du présent règlement, en recommandant à leurs enfants d'en observer strictement les prescriptions.

Avant le départ pour l'école, ils veillent à ce qu'ils n'emportent que leur matériel scolaire.

Art. 22. — Les parents sont responsables de tout accident qui résulterait de l'inobservation dudit règlement.

Art. 23. — Le présent règlement approuvé par M. l'Inspecteur primaire a été lu, communiqué et commenté aux élèves par l'instituteur soussigné. Un extrait a été remis à chaque enfant pour chaque père de famille. Il reste affiché dans l'école. Direct. de l'École,

(1) Le chef de famille est prié de signer le récépissé ci-dessous, de le détacher en suivant le pointillé et de le renvoyer par l'enfant au Directeur de l'École.

Résumé à retourner signé au chef d'école

L'exemplaire ci-dessus de l'Extrait du Règlement intérieur de l'École a été remis au chef de famille soussigné, par son fils.

Le Signature,

Droits de reproduction réservés.

(1) Exceptionnellement, et jusqu'au 31 Décembre prochain seulement : A toute commande minimum de dix francs, des Sociétaires de l'Autonome, adressée à M. Campan, à laquelle sera ajoutée la somme de un franc pour frais, il sera joint gratuitement : 1° **Les Secrets de Satan**, très curieuse brochure : révélations des pratiques occultes des sorciers et des diables du XX^e siècle (valeur 1 fr.) ; 2° **Deux spécimens** du Livret de Correspondance Campan et Vidal (valeur 1 fr. 20) ; 3° **La chasse aux insectes coléoptères**, brochure indispensable aux Universitaires qui veulent créer ou entretenir des collections scolaires (valeur 2 fr.) ; 4° **un spécimen du Livret-recueil de style**, pour la préparation de la composition française (livre de l'élève : valeur 0 fr. 50) ; 5° **Deux imprimés utiles** : ce que doit faire l'Universitaire (instituteur, institutrice) en cas d'accident scolaire — en cas de diffamation (modèle de rapports : valeur : 0 fr. 50).

Document adressé aux instituteurs vers 1926 pour leur donner des conseils, pour leur demander d'adhérer à la *Fraternelle du Rhône* pour être assurés et d'afficher dans leur classe un règlement de l'école

Règlement Intérieur de l'École

d

Préambule

Le présent règlement a pour but : 1° d'assurer l'ordre et le silence afin de permettre à tous de mieux profiter des exercices scolaires et de contracter de bonnes habitudes ; 2° de prévenir les accidents et les maladies parmi les enfants qui fréquentent l'école en en diminuant les causes les plus ordinaires.

I. — Arrivée à l'école

Article premier. — Les élèves ne doivent porter à leurs poches, gibecières ou cartons, que les objets nécessaires aux exercices de la classe.

Art. 2. — Sont pros crits notamment : les objets d'un maniement dangereux (couteaux, ciseaux, flacons, tubes en verre, pistolets, capsules, cartouches, amorces, frondes, toupies, etc.) les livres, brochures, imprimés ou manuscrits étrangers à l'enseignement, dont l'usage n'a pas été autorisé par l'instituteur.

Art. 3. — Les carrelats, porte-plumes et crayons ne doivent jamais être portés à la main. Ils sont toujours enfermés dans un cartable ou sac d'écolier.

Art. 4. — Les élèves doivent se présenter dans un état de propreté convenable. Ils ne doivent pas être atteints de maladies ou d'infirmités de nature à nuire à la santé de leurs camarades.

II. — Dans l'école

Art. 5. — Il est interdit aux élèves de pénétrer dans la cour ou les locaux scolaires avant l'heure règlementaire et hors de la présence de l'instituteur : de s'y attarder après l'heure de la sortie ; une fois rentrés, d'en sortir sans autorisation préalable.

Aucun élève ne doit, sous quelque prétexte que ce soit, pénétrer dans la salle de classe en l'absence du maître.

Art. 6. — Les élèves sont reçus après la visite de propreté aux heures prévues par le règlement départemental le matin à heures, et le soir à heures

Ils quittent l'école, le matin, à heures, et le soir à heures sauf les cas prévus par le Règlement précité.

III. — En classe

Art. 7. — Les élèves doivent entrer en classe en bon ordre et sans se pousser ou

se bousculer les uns les autres. Les mêmes prescriptions doivent être observées pendant toutes les évolutions qui accompagnent leurs changements d'exercices.

Art. 8. — Afin d'éviter les accidents qui peuvent survenir dans les mouvements, les élèves doivent déposer les porte-plumes, crayons, et règles, aussitôt que le maître l'a ordonné, ou qu'ils ont achevé de s'en servir.

Art. 9. — Il est défendu de toucher sans autorisation au matériel d'enseignement, aux ustensiles et appareils divers installés dans l'école.

Art. 10. — Les élèves ne doivent pas toucher spontanément aux appareils d'éclairage et de chauffage, ni ouvrir et fermer les portes ou fenêtres sans permission.

Art. 11. — Il leur est enjoint de ne porter à leur bouche, ni plumes, ni épingles, ni aiguilles, ni billes, ni jetons, ni pièces de monnaie, ni crayons, ni porte-plume ; ils ne doivent pas mettre le porte-plume ou le crayon à l'oreille.

Art. 12. — Ils ne doivent jeter ni plumes ni papier. Ils doivent éviter de lancer quelque objet que ce soit à leurs camarades. Il est expressément défendu de cracher par terre.

IV. — En récréation

Art. 13. — Au cours des récréations les jeux doivent être modérés. Les jeux violents ou dangereux, les discussions trop vives, les querelles, les disputes sont expressément défendues.

Il est également interdit de se rouler dans la poussière, dans la boue, de s'amuser aux fontaines, de jeter des pierres, de la poussière, des flèches en papier et généralement toute sorte de projectiles, de courir à grande vitesse, de se tirailler, de se déchirer, de se bousculer, de se battre, etc.

Art. 14. — Les élèves ne doivent prendre en récréation, ni carrelats, ni porte-plumes, ni crayons, ni compas, ni tout autre objet d'usage scolaire ou non scolaire.

Art. 15. — Il est défendu d'écrire sur les murs ou sur les portes, de souiller le sol de la cour de crachats, de papier, de pelures de fruits, etc.

Art. 16. — Les élèves doivent se rendre un à un aux cabinets d'aisance ; il leur est

recommandé de ne point stationner devant la porte des cabinets, de ne point souiller l'intérieur.

Art. 17. — En cas d'accident ou d'indisposition, l'enfant blessé ou indisposé, même légèrement, doit immédiatement prévenir le maître ; au besoin ses camarades doivent le faire pour lui.

V. — Discipline générale

Art. 18. — Les élèves doivent se montrer dociles et travailleurs. Ils doivent en toute occasion témoigner de la déférence à l'instituteur.

Au cas d'inconduite notoire ou d'indiscipline persistante, l'exclusion de l'élève sera prononcée dans les conditions prévues par le règlement départemental.

VI. — Avis aux parents

Art. 19. — Les parents sont invités à apporter leurs concours le plus actif à l'instituteur, en ce qui concerne l'application du présent règlement en recommandant à leurs enfants d'en observer strictement les prescriptions.

Avant le départ pour l'école, ils veilleront à ce qu'ils n'apportent que leur matériel scolaire.

Art. 22. — Comme ils sont seuls responsables des accidents arrivés par la faute de leurs enfants pendant le trajet de leur domicile à l'école et réciproquement, ils comprendront qu'il est de leur intérêt de les faire accompagner ou surveiller.

Ils sont également responsables de tout accident qui résulterait de l'inobservation du présent règlement.

Art. 23. — Le présent règlement approuvé par M. l'inspecteur primaire a été lu et communiqué aux élèves par l'instituteur soussigné. Il reste affiché dans l'école.

A..... le 19 ..

L... Direct.....

VU ET APPROUVÉ :

L'inspecteur de l'enseignement primaire,

Les premiers postes : Machézal, Saint-Joseph

Machézal est une petite commune des monts du Lyonnais, proche du département du Rhône et de Tarare, dans le canton de Saint-Symphorien-de-Lay et qui avait été durement éprouvée pendant la guerre de 1914-1918. On relève sur une plaque de marbre dans l'église, les noms de 39 morts à la guerre sur une population en 1926 de 570 habitants¹¹². Machézal est une des rares communes qui n'a pas de monument aux morts.

C'est un agréable village situé à l'écart de la nationale 7, à 614 m d'altitude. Il est niché au milieu de collines vertes faiblement vallonnées, parsemées de petits villages au clocher pointu, assez loin de la circulation pour n'en point être incommodé. Il rassemble ses maisons autour de l'église construite de 1857 à 1878, après la création de la commune détachée de Chirassimont en 1846.

Mon père remplaçait M. Dampenon qui prenait sa retraite et qui était déjà en poste dans le village en 1888¹¹³. Il y avait fait toute sa carrière.

Mon père s'occupait d'une vingtaine d'élèves. Il avait de grandes idées d'humanité, un désir de faire le bien, de donner une belle notion de la justice et de répandre l'instruction dans les campagnes. Il crée, très vite, en 1927, un *Sou des écoles* pour aider l'enseignement, une cantine scolaire et un cours d'adultes. Ce travail porte ses fruits car, en juin 1927, deux de ses élèves réussirent le certificat d'études à Saint-Symphorien-de-Lay¹¹⁴.

Ma mère faisait la classe à l'école de filles, sur la route de Chirassimont, mais elle n'avait que 7 ou 8 élèves. Mes parents habitaient au-dessus de la classe de l'école de garçons, à côté du secrétariat de mairie dans deux pièces sans confort. Je suis né à Machézal, le 23 juillet 1927 dans la chambre qui est maintenant la classe regroupée avec Chirassimont. Ma sœur y naîtra le 4 juillet 1929.

Les instituteurs se sont toujours inquiétés d'être assurés en cas d'accident survenu au cours de leur surveillance. Ils adhéraient à des amicales comme « *La Fraternelle du Rhône* », moyennant une somme modique. Ils ont aussi assuré leurs élèves contre les accidents scolaires mais la M.A.E. (Mutuelle Accidents Elèves) ne sera créée qu'en 1932.

En 1926-1927, les instituteurs débutants touchaient un traitement annuel de 8 400 F (700 F par mois). Leur salaire était encore évalué à l'année, comme au temps où ils n'étaient pas payés pendant les vacances scolaires. C'était assez peu par rapport au coût de la vie¹¹⁵.

Mais, en juillet 1929, l'effectif de la classe de ma mère diminue, son poste est supprimé et mes parents vont être obligés de demander leur changement. Ils seront nommés, le 1^{er} octobre 1929, à Saint-Joseph, poste double du pays du Gier.

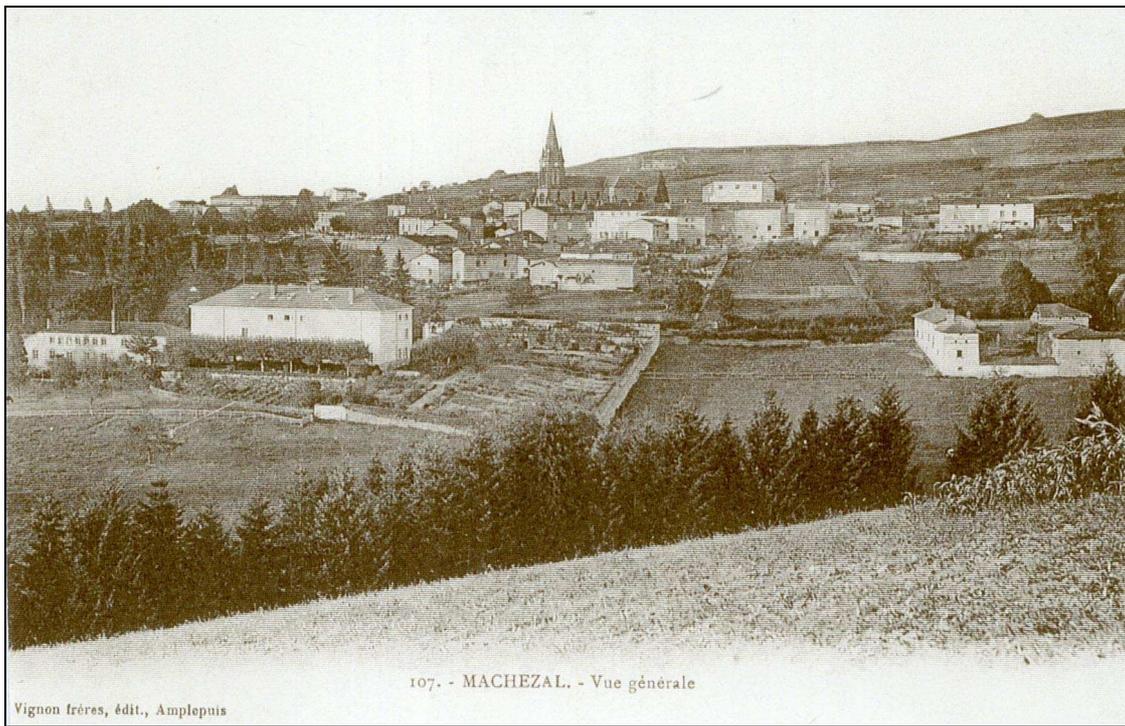
Les changements de poste d'enseignant étaient déjà bien organisés. L'académie envoyait chaque année dans les écoles une liste de postes libérés par les départs à la retraite et de ceux nouvellement créés. Les instituteurs et les institutrices présentaient une liste de vœux qui était examinée par une commission paritaire comprenant des représentants de l'administration et des représentants syndicaux. Les postes étaient attribués selon un barème calculé d'après l'ancienneté et le mérite.

¹¹² Machézal, commune de 1 387 ha avait 1 187 habitants en 1866, 1 082 habitants en 1876. Elle n'en a plus que 361 en 2003. Il est situé à 2 km de Chirassimont, à 4 km de Saint-Cyr-de-Valorges et à 9 km d'Amplepuis où mes parents allaient faire leurs courses, à pied.

¹¹³ En 1881, Machézal avait une école de garçons de 60 élèves, tenue par un maître laïc, M. Duffort et une école de filles de 60 élèves, de 3 classes tenue par les sœurs. En 1889, l'école de garçons de M. Dampenon avait 36 élèves et l'école de filles, 51 élèves avec une maîtresse (d'après les annuaires du département de la Loire).

¹¹⁴ D'après le rapport d'inspection du 25 novembre 1927 de M. Grille, inspecteur de la circonscription de Roanne.

¹¹⁵ Une pension à l'auberge coûte 400 F par mois, un costume 600 F, un pardessus 550 F.



Machézal vers 1900-1910



Classe de mon père, en 1927, devant le balcon de l'école qui existe encore



Classe de ma mère, à Machézal, en 1927



Classe de mon père, en 1929, l'effectif a diminué

LE CALCUL AU COURS PRÉPARATOIRE

15^e semaine

Leçons 67 et 68

But

Donner la notion des nombres 17 et 18 ; les dénombrer, les former, les lire, les écrire.

Matériel

1. *Elèves* : Jetons individuels ; feuille de papier ou ardoise ; table d'addition de 1.
2. *Maître* : cartons avec nombres écrits 1 à 18.

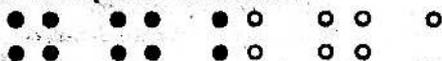
Leçon

1. Distribution des jetons. Vérifications.
2. Lecture collective des nombres écrits au tableau.
3. Lecture individuelle des nombres écrits sur les cartons (*).

4. LEÇON 67 : Mettre devant soi le nombre de jetons montré (*) (**). — LEÇON 68 : Ecrire les nombres dictés (*) (**).

5. a) Lecture collective ou par rangées de la table d'addition, au tableau et sur les feuilles individuelles ; — b) Interrogation des élèves le demandant.

6. a) Faire mettre devant soi 16 jetons. Du tas des jetons dans le coin de la table, prendre un jeton supplémentaire. L'ajouter aux autres → cela fait 17 jetons. Montrer la disposition au tableau :



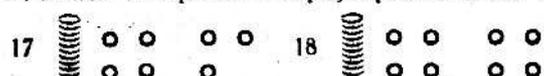
Faire rectifier. Montrer le nombre 17 au tableau, sur les cartons. Le lire, le faire répéter.

b) Faire prendre encore un autre jeton dans le tas. L'ajouter aux autres → cela fait 18 jetons. Disposition :



Faire rectifier. Montrer le nombre 18 au tableau, sur les cartons. Le lire, le faire répéter.

7. Montrer la disposition à employer pour les calculs :



Insister sur la concordance des noms de nombres avec la réalité concrète, mise en évidence de cette façon : 17, c'est 10 et 7 — 18, c'est 10 et 8.

8. Exercices de décomposition, à répartir entre les deux leçons :

$$16 + 1 \quad 15 + 2 \quad 14 + 3 \quad 13 + 4 \dots$$

$$17 + 1 \quad 16 + 2 \quad 15 + 3 \quad 14 + 4 \dots$$

Vérification et rectification à chaque exercice.

9. Faire lever 17, 18 élèves. Les compter à haute voix. Les faire compter par d'autres enfants. Compter 17, 18 livres, cahiers, crayons, tables...

10. Prendre 17, 18 jetons en les comptant 1 à 1. Compter collectivement de 1 à 18, plusieurs fois.

11. LEÇON 67 : Ecriture de chiffres : 2 lignes avec 17 et 18. — LEÇON 68 : Opérations concrètes (**).

(g) $10+7 \quad 17-8 \quad 4 \times 3 \quad 10+8 \quad 18-10 \quad 3 \times 6 \quad 6 \times 3$
 (d) $9+9 \quad 18-9 \quad 2 \times 6 \quad 9+8 \quad 17-9 \quad 5 \times 3 \quad 9 \times 2$

12. Ramasser les jetons.

Leçons 69 et 70

But

Exercices d'application.

Matériel

Voir leçon 67.

Leçon

1. Distribution des jetons. Vérifications.
2. Lecture collective des nombres écrits au tableau.
3. Lecture individuelle des nombres écrits sur les cartons.

4. LEÇON 69 : Mettre devant soi le nombre de jetons nommé (**). — LEÇON 70 : Mettre devant soi le nombre de jetons montré (**).

5. Lecture collective ou par rangées de la table d'addition au tableau et sur les tables individuelles. Interrogation des élèves le demandant.

6. LEÇON 69 : Opérations écrites (**).

(g) $10 \quad 9 \quad 8 \quad 7 \quad 6 \quad (d) \quad 10 \quad 9 \quad 8 \quad 7 \quad 6$
 $+7 \quad +9 \quad +9 \quad +11 \quad +11 \quad +8 \quad +8 \quad +10 \quad +10 \quad +12$
 $\hline \hline \hline \hline \hline \hline \hline \hline \hline \hline$

Vérification et démonstration au tableau.

LEÇON 70 : Opérations concrètes (**).

(g) $5+12 \quad 17-10 \quad 9 \times 2 \quad 3+14 \quad 17-8 \quad 7 \times 2 \quad 6 \times 3 \quad 4 \times 3$
 (d) $3+15 \quad 18-8 \quad 8 \times 2 \quad 6+12 \quad 18-10 \quad 6 \times 2 \quad 5 \times 3 \quad 4 \times 4$

Vérification et rectification à chaque exercice.

7. Problèmes oraux (**).

a) La maman achète des oranges. Dans un sac, elle en a 10 et dans le panier, elle en a 7. Combien a-t-elle d'oranges en tout ?

b) La maman a donné 2 oranges à chacun des 3 enfants. Combien a-t-elle donné d'oranges en tout ?

c) Il y avait 17 oranges. Les enfants en ont mangé 6. Combien reste-t-il d'oranges maintenant ?

d) La maman a payé 8 francs pour les oranges et 10 francs pour d'autres achats. Combien a-t-elle dépensé en tout ?

e) J'ai acheté 3 journaux. Chaque journal coûte 6 sous. Combien dois-je payer ?

f) J'ai acheté aussi un autre journal qui coûte 12 sous. Pour le payer, j'ai donné 15 sous. Combien doit-on me rendre ?

g) Dans le buffet, il y a 2 piles d'assiettes. Dans l'une, il y en a 8 ; dans l'autre, il y en a 9. Combien y a-t-il d'assiettes en tout ?

h) Il y avait 17 assiettes. On en a mis 7 sur la table. Combien en reste-t-il dans le buffet ?

i) Un enfant s'amuse à faire des tas de 3 cubes, l'un sur l'autre. Il a fait 6 tas. Combien de cubes a-t-il employé ?

A la leçon 70, on changera une donnée.

8. Ramasser les jetons.

SCHIBER, 9, rue des Panoyaux, Paris.

(*) Leçon 67 : 1 à 16. — Leçon 68 : 1 à 8.

(**) Exercices différents pour les élèves de droite et les élèves de gauche.

15. L'amitié

LECTURE
AU LYCEE

(Le jeune Silbermann est persécuté par ses camarades parce qu'il est Juif. Seul, son ami a le courage de le défendre.)

Nous nous retrouvions dans la rue. Nous faisons chemin ensemble et je l'accompagnais jusqu'à sa porte. Quelquefois, je montais chez lui et nous nous mettions à faire nos devoirs. Sa facilité au travail, autant que ses méthodes, m'émerveillait...

Bientôt, nous passâmes ensemble tous nos jours de congé. C'était lui qui décidait comment ils seraient employés. Je ne faisais jamais d'objections. Je sacrifiais mes désirs aux siens sans regret. Mon rôle n'était-il pas de me consacrer entièrement à son bonheur et de racheter par cet acte les actes des méchants ?

Cependant, tout en le suivant, je m'efforçais de le guider sans qu'il y parût. Car j'estimais que ma mission était aussi de le débarrasser de certains caractères préjudiciables, de le réformer peu à peu.

Le printemps fut le signal de la reprise des hostilités contre Silbermann. Les jeux en plein air recommencèrent et chacun s'y livra avec une ardeur nouvelle. Dans la cour, on formait des rondes qui, brusquement, entouraient Silbermann et le tenaient prisonnier. Par des grimaces, on sifflait sa laideur... Insulté, bousculé, ayant sans cesse un nouvel assaillant dans le dos, il tenait tête avec rage, répondant à l'un et puis à l'autre; enfin, excédé, il tenta de rompre le cercle et roula à terre...

On se précipitait sur lui. Il était roué de coups. Si je tentais d'aller à son secours, j'étais arrêté et maintenu. De loin, j'assistais à la bataille.

Silbermann se relevait, les vêtements souillés de poussière et déchirés. Je m'empressais vers lui et rassemblais ses cahiers et ses livres épars. Tandis qu'il était maintenu, on avait collé sur sa figure ces étiquettes que la propagande antisémite apposait à profusion sur les murs. Son front et ses joues étaient taloués de petits rectangles multicolores où on lisait : « A bas les Juifs. » Je l'aidais à les enlever et j'essuyais son visage. Ses yeux étincelaient. Sa bouche écumait. D'un coup de main, j'arrangeais ses cheveux qu'on avait tirillés. Autour de nous, on ricanait. Je n'y faisais pas attention. J'avais conscience d'accomplir ma mission et cette gloire m'élevait bien au-dessus des sentences humaines.

Jacques DE LAGRETTELLE (Silbermann).

INTERROGATIONS
SUR L'INTELLIGENCE DU TEXTE

Que faisaient les deux amis hors du collège ? — Et les jours de congé ? — Qui fixait l'emploi du temps de ces sorties ? — Que voulait racheter, par cette obéissance, l'ami de Silbermann ? — N'essayait-il pas d'agir sur l'âme du jeune Juif ?...

LEÇON

PLAN DÉTAILLÉ

Vous avez des camarades. Ce sont ceux avec qui vous jouez, vous travaillez. Peut-être n'avez-vous pas encore d'amis. Il est même possible que vous n'en ayez jamais. Ceux que l'on appelle communément : amis, ne sont le plus souvent que des compagnons de travail ou de plaisir. C'est que l'amitié véritable est une chose très rare et très précieuse. Essayons d'expliquer pourquoi.

1. L'amitié n'est pas une association d'intérêts

Sans doute, l'ami partage vos joies. Quand vous avez eu une bonne place à une composition, il vous tarde de répandre la bonne nouvelle. Si votre ami est dans la classe, vous vous tournez vers lui. Vos regards se croisent. Vous souriez. Votre joie redouble.

Si, au contraire, vous êtes contrarié, peiné; si un malheur survient, votre ami accourt. Il vous console, il partage votre peine qui paraît allégée. Et ne croyez pas que des dons, des cadeaux, des discours soient indispensables à l'entretien de l'amitié. Une poignée de main suffit; moins encore : un regard, une attitude. Silbermann terrassé devait être ému fortement lorsqu'il voyait son ami tendu vers lui, mais retenu par leurs camarades ennemis.

Ainsi, l'ami est bien celui qui partage nos joies et nos peines, mais l'amitié ne se mesure pas aux services donnés ou rendus.

2. Comment naît et se maintient l'amitié

L'ami est un confident. Nous lui confions nos pensées, nos rêves, nos secrets. Nous avons pleine confiance en lui. La pensée qu'il pourrait nous trahir ou nous mentir ne nous effleure même pas. La méfiance flétrit l'amitié.

3. L'amitié moralisatrice

C'est cette confiance, cet abandon qui fait le prix de l'amitié. Être digne d'un ami, c'est se montrer capable de dire la vérité. L'ami nous aide à voir clair en nous-même. Silbermann apprend à son ami comment on travaille. Il lui découvre la valeur de la lecture personnelle, de la poésie. Il lui communique le goût du beau. Il lui dévoile le mystère des cathédrales. L'ami, de son côté, signale à Silbermann ses défauts et tente discrètement de les corriger. L'amitié les rend meilleurs.

Rien d'étonnant donc à ce que les hommes mettent très haut l'amitié véritable. Et comme s'éclaire la phrase de VOLTAIRE : « L'amitié est un contrat tacite entre deux personnes sensibles et vertueuses. »

RESUME

Les méchants n'ont que des complices; les intéressés ont des associés; les princes ont des courtisans; les hommes vertueux ont seuls des amis. — VOLTAIRE (Dictionnaire philosophique).

François BAQUÉ, Ecole Marceau, Sète (Hérault).

Devant la Vie par L. EMERY Entretiens moraux pour les classes de C. S. et les cours compl. Editions SUDEL cartonné : 10 francs

Saint-Joseph était un village de 777 habitants en 1926¹¹⁶, à 400 m d'altitude, en bordure du département du Rhône au nord de Rive-de-Gier. Détaché de Saint-Martin-la-Plaine en 1867, il était habité par des vigneron et des mineurs.

Mon père était chargé de la classe unique de garçons, avec une trentaine d'élèves et ma mère de la classe unique de filles avec une vingtaine d'élèves¹¹⁷.

Les classes étaient installées dans de vieux bâtiments et nous habitions au-dessus de la classe de garçons, à côté du secrétariat de mairie. Nous y sommes restés trois années scolaires, jusqu'en juillet 1932.

En 1932, le syndicat national des instituteurs fondait la Société universitaire d'éditions et de librairie (S.U.D.E.L.) qui publiera des manuels scolaires. *L'École Libératrice*, le journal du syndicat, deviendra bimensuel¹¹⁸. Le ministère de l'Instruction publique prendra le nom de ministère de l'Éducation nationale.

Cette même année, un instituteur des Deux-Sèvres, Edmond Proust, crée à Fontenay-le-Comte, avec 300 instituteurs, la Mutuelle d'assurance des instituteurs de France (la M.A.I.F.) qui assurera les automobiles des enseignants qui commencent à se répandre. La M.A.I.F. publiait un petit bulletin annuel donnant des conseils de conduite automobile¹¹⁹.

Souvenirs de l'école du Fay

Pour se rapprocher de Saint-Etienne, au 1^{er} octobre 1932, mes parents sont nommés au Fay, hameau de la commune de Saint-Jean-Bonnefonds, dans un pays de mineurs et de paysans.

Ils obtiennent ce que l'on appelait un poste double réservé à un ménage d'instituteurs : Le Fay¹²⁰.

Ma mère faisait la petite classe comprenant une section enfantine, un cours préparatoire et les deux cours élémentaires ; mon père s'occupait de la grande classe : les deux cours moyens et le cours supérieur qui préparait au certificat d'études primaires.

Le Fay était un gros hameau, à 5 km de Saint-Jean, à 570 m d'altitude, sur le revers d'une colline exposée à l'ouest. On y arrivait de Saint-Etienne à 7 ou 8 km par une petite route empierrée, poussiéreuse en été et glacée en hiver. Elle passait par le quartier du Soleil, le Gros-Chêne et le Bas-Chaney où existait une école à classe unique.

On y voyait alors un triste paysage de puits de mine, de crassiers (terrils de débris) et de poussière noire. Le petit car poussif arrivait au premier groupe de maisons du Fay où se trouvaient une épicerie et plusieurs cafés. C'était la région d'exploitation des mines de charbon de la Chazotte.

¹¹⁶ Il y avait à Saint-Joseph 643 habitants en 1871 et il y en a 1 623 en 2004. La localité est devenue une banlieue de Rive-de-Gier.

¹¹⁷ Rapports de l'inspecteur de la circonscription primaire des 7 janvier 1930 et 13 février 1931.

¹¹⁸ L'école libératrice atteindra 85 000 exemplaires en 1936.

¹¹⁹ La Mutuelle de l'éducation nationale (la M.G.E.N.) sera créée en 1946, après la guerre et la C.A.M.I.F. le sera en 1966. Toutes ces sociétés continuent à se développer aujourd'hui et prennent encore plus d'importance. La M.G.E.N. est devenue la sécurité sociale des enseignants.

¹²⁰ Aujourd'hui, l'école du Fay s'est agrandie, la population du hameau ayant augmenté. Elle est perdue dans les zones industrielles de Molina La Chazotte.

Saint-Jean-Bonnefonds avait 4 140 habitants en 1930, aujourd'hui, elle en a 6 090.

En 1881, il y avait au Fay une école mixte à 2 classes tenue par des congréganistes avec 31 élèves, en 1888, il n'y avait qu'une classe de garçons avec 24 élèves.



Filles et garçons des écoles de Saint-Joseph en 1932

L'école

Elle s'élevait sur le flanc de la colline, un peu plus loin, en face d'une ferme. Elle comprenait un bâtiment d'un étage de forme carrée où se trouvait le logement des instituteurs. Construite dans les années 1880, elle était solidement bâtie. On pouvait entrer dans le logement soit par-devant où se trouvait un jardin garni d'iris mauves, surplombant la route, soit par la cour de récréation où une porte donnait directement sur la cuisine. Celle-ci communiquait directement avec le bâtiment des deux classes, construit à la suite au nord. C'étaient deux salles carrées assez grandes, séparées par une cloison en bois qui pouvait se replier les jours de la fête de l'école.

A cette époque, il y avait encore des bureaux d'écoliers à plusieurs places. Mes parents trônaient sur des estrades devant un grand tableau noir, derrière un bureau de maître. Le mobilier n'avait pas changé depuis la création de l'école.

Les deux classes donnaient sur la cour. Dans un coin, un préau abritait les élèves et les W.C. rudimentaires, sans égout de l'époque, s'y trouvaient. A côté de la porte de la cuisine, contre le mur, une pompe à bras distribuait l'eau pour tous.

J'ai accompli presque toute ma scolarité primaire au Fay de 1932 à 1938. A 5 ans j'étais en section enfantine dans la classe de ma mère. A 6 ans, au cours préparatoire, j'apprenais à lire dans la méthode *En riant* de R. Joly, depuis longtemps dépassée.

1933 verra la première édition des cahiers de vacances Magnard.

En 1934-1935, je passais au cours élémentaire 1^{re} année et l'année suivante au cours élémentaire 2^e année, toujours dans la classe de ma mère.

En 1935, la M.A.I.F. s'installera à Niort (Deux Sèvres).

Au 30^e congrès de la fédération unitaire à Angers, en août 1935, René Vivès, représentant du S.N.I., prépara l'unification des syndicats d'enseignants qui sera accomplie le 27 décembre 1935 à Paris entre la fédération unitaire et la fédération générale de l'enseignement. Cette année le S.N.I. comptait 100 000 adhérents.

Dans notre petit hameau campagnard, nous étions bien loin des événements dramatiques qui se préparaient en Allemagne et en Italie. La guerre d'Espagne n'avait que peu d'échos dans nos collines. On n'en apercevait que les photos de couleur bistre dans l'hebdomadaire *Vu* que mon père achetait parfois le jeudi. C'était la vie calme d'avant-guerre.

Les élections du 5 mai 1936 amènent au pouvoir le front populaire. Mon père n'appartenait à aucun parti mais était plutôt de gauche comme de nombreux enseignants. Il se présentait comme foncièrement laïc. Pour lui, être tolérant, c'était surtout avoir le respect des autres et de leurs idées. Il était très tolérant. Dans sa classe, il enseignait la morale dans cet esprit. Il était pourtant attentif aux progrès de la science.

Léon Blum devenait président du Conseil et Roger Salengro, député du Nord depuis 1928, ministre de l'Intérieur : il exerça une grande influence sur les accords Matignon, après les grandes grèves de l'été 1936. Malheureusement, il fut victime d'une vaste campagne de dénigrement de la part de l'hebdomadaire *Gringoire* qui affirmait qu'il avait été condamné pour désertion en 1916, alors qu'il ramenait un blessé dans nos lignes et qu'il avait été emprisonné par les Allemands lors de ce fait d'armes. Déprimé par la mort récente de son épouse, il finira par se suicider à la fin de l'année 1936. Mon père, très choqué par ces événements, donnera le nom de Roger Salengro au groupe scolaire du Fay, après la construction de la troisième classe en 1937¹²¹.

¹²¹ Ce nom de groupe scolaire Roger-Salengro subsiste encore aujourd'hui sur une plaque au-dessus de la porte d'entrée.



Méthode de lecture du cours préparatoire

10



12 ::: :: :

S	S	<div style="border: 1px solid black; padding: 2px; display: inline-block;">S</div>	e	se	<i>se</i>
			a	sa	<i>sa</i>
			é	sé	<i>sé</i>
			è	sè	<i>sè</i>
			u	su	<i>su</i>

se ra. si te. sa la de.
Sa me di. **sa** li. **Sa** ra.
 le **sac**. le **sol**. **solide**.

sali. Riri va à la mare.

- 1 Le **sol** de la rive n'est pas très **solide**.
- 2 Riri a **dis** paru. Il crie. Papa le re **ti** re.
- 4 Riri a **sali** **sa** culotte. Il **se** ra puni.



13 ::: :: ::

f	f	<div style="border: 1px solid black; padding: 2px; display: inline-block;">f</div>	è	fè	<i>fè</i>
			i	fi	<i>fi</i>
			o	fo	<i>fo</i>
			e	fe	<i>fe</i>
			é	fé	<i>fé</i>

fi ni. fè te. fu me. fà de.
 ca **fè**. ca ra **fè**. fò rét.
 fi ne. fò lle. la fà ri ne.

La farine.⁽¹⁾ **F**olle, **f**olle, èlle vole.

- 2 **F**ine, **f**ine, la **fà** ri ne **fè** ra le pâ té. Le
- 3 **f**eu va cuire la pâ te. Vite **f**eu! Le **f**eu
- 4 se **hâ** te. **F**olle, **f**olle, èlle vole. **F**ine,
- 5 **f**ine, la **fà** ri ne. Le pâ té sera doré.

(1) Récitation. Le son eu de feu, le fe... sera étudié plus loin.

Méthode de lecture, cours préparatoire, A. Lyonnet, 1932

Le 9 août 1936, le ministre de l'Education nationale, Jean Zay, prolonge la scolarité jusqu'à 14 ans (à 13 ans pour les titulaires du certificat d'études primaires)¹²². Suzanne Lacorre, institutrice de Dordogne, sera la première femme nommée sous-secrétaire d'Etat dans le ministère Blum.

Au 1^{er} octobre 1936, je passais dans la classe de mon père au cours moyen 1^{re} année. Il faisait sa classe en costume avec gilet et cravate et blouse grise.

L'école était géminée, les filles portaient des tabliers à carreaux et on commençait à voir apparaître des vêtements plus clairs. Les garçons avaient des sarraus noirs, boutonnés sur l'épaule, avec un liséré bleu ou rouge ou des blouses grises. Les classes étaient chargées, en 1936, il y avait 45 élèves dans la petite classe et 40 dans la grande. L'inspecteur parlait d'ouvrir une troisième classe au Fay.

La journée de classe commençait par la leçon de morale, précédée d'une courte histoire : la littérature française est pleine d'anecdotes édifiantes. Je me rappelle surtout celle de la casquette de Fontanet que l'on trouve dans *Le livre unique de français* de Louis Dumas. Cette casquette était fort malmenée par ses camarades, déchirée, volée, passée de main en main et même jetée dans une bouche d'égout ! Et pourtant elle réapparaissait le lendemain comme neuve sur sa tête¹²³.

On relevait sur le cahier du jour une maxime ou un proverbe en s'appliquant, avec le porte-plume et la plume sergent-major que l'on trempait dans l'encrier de porcelaine rempli d'encre violette, placé dans une alvéole sur le bureau.

On continuait la matinée par l'arithmétique, aujourd'hui bien oubliée et le français avec la lecture quotidienne, le vocabulaire, la grammaire, la conjugaison et surtout la dictée et la rédaction. L'après-midi était réservée à l'histoire de France, à la géographie de la France et de ses colonies dont on était très fiers, aux leçons de choses, au chant, à la récitation et au travail manuel que les instructions académiques encourageaient. Mon père avait eu l'idée de nous faire découper dans des plaques de contreplaqué avec des petites scies les cartes de la France et du département de la Loire, ainsi que les surfaces du carré, du rectangle, du triangle, du trapèze, du cercle et des polygones.

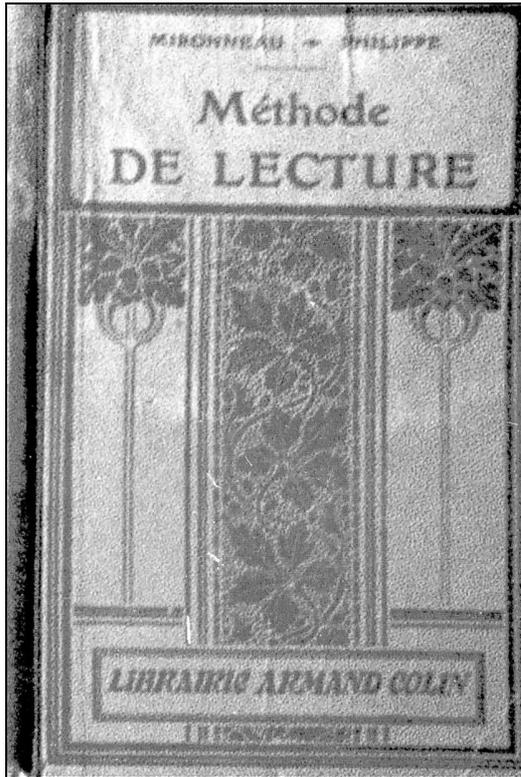
Enfin, on n'oubliait pas la gymnastique dans la cour de l'école. Ma mère enseignait la couture aux filles et mon père le dessin aux garçons. Avec tout cela, l'emploi du temps était bien rempli et la semaine se terminait le samedi à 4 h 30. Toutes ces matières préparaient au fameux certifié.

Aux murs de la classe pendaient la carte du relief de la France, des départements, une carte économique où les bassins houillers étaient en noir et les bassins du fer en rouge, une carte des rivières et des canaux qui avaient une grande importance dans les transports à l'époque. Une carte du département de la Loire avait été recommandée par le conseil général. Un tableau des poids et mesures complétait l'ensemble.

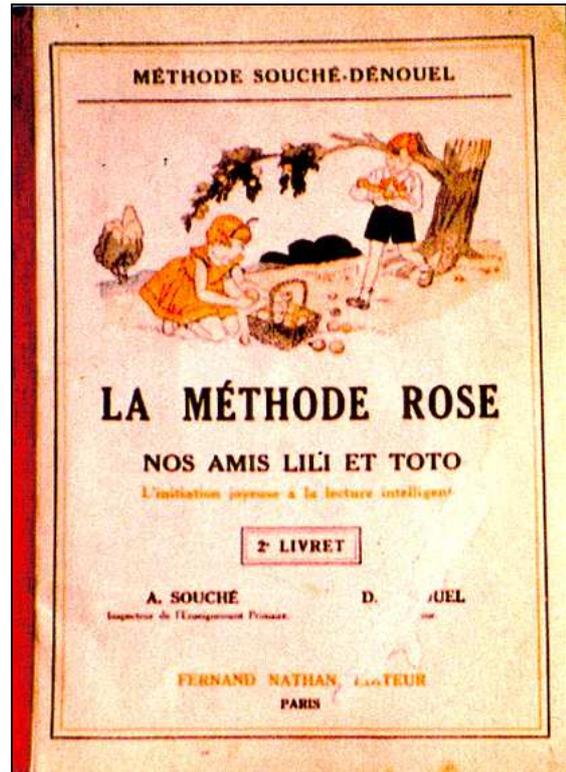
Enfin, mon père affichait sur du papier bleu des cartes postales pour illustrer les leçons d'histoire et géographie. Il collectionnait les cartes qu'il recevait ou qu'il achetait en pensant les utiliser dans sa classe. Nous vivions notre vie de petits écoliers dans cette atmosphère sereine de travail.

¹²² La scolarité sera prolongée jusqu'à 16 ans en 1959.

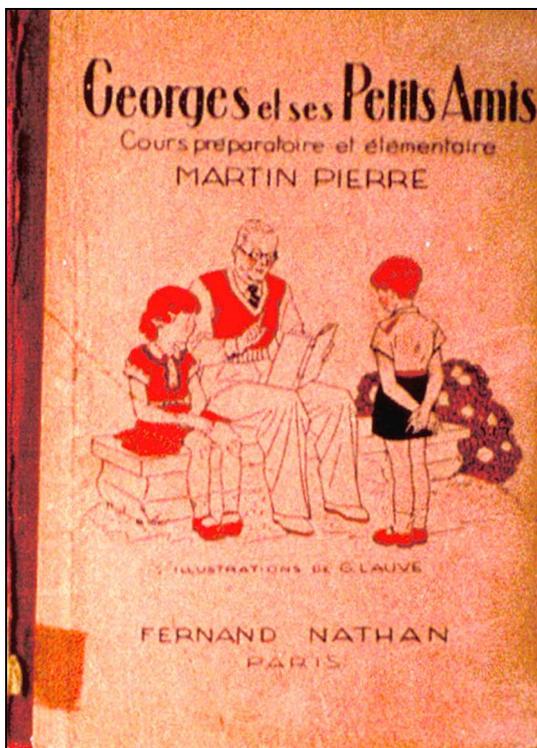
¹²³ Voir page 42, un extrait du *Livre unique de français* de Dumas.



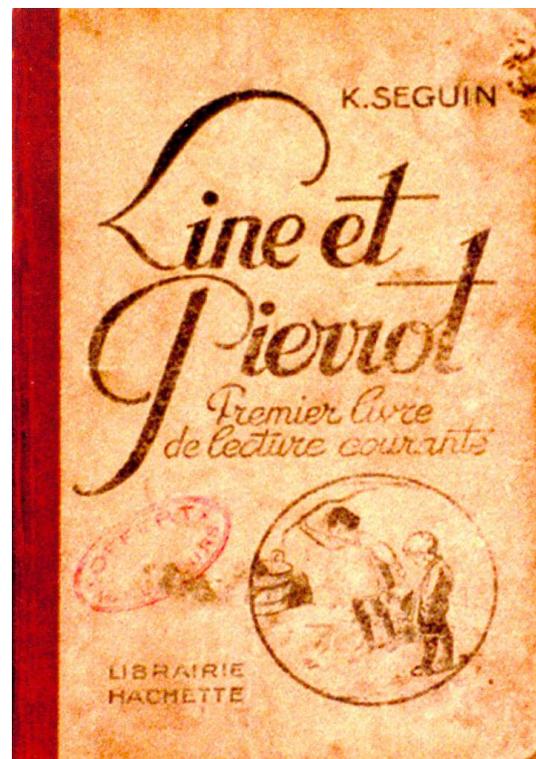
Méthode de lecture Mironneau (C.P.)



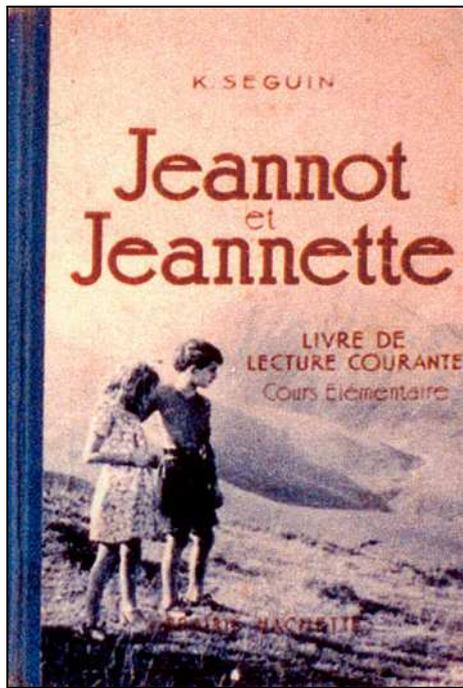
Méthode rose 2° livret (C.P.)



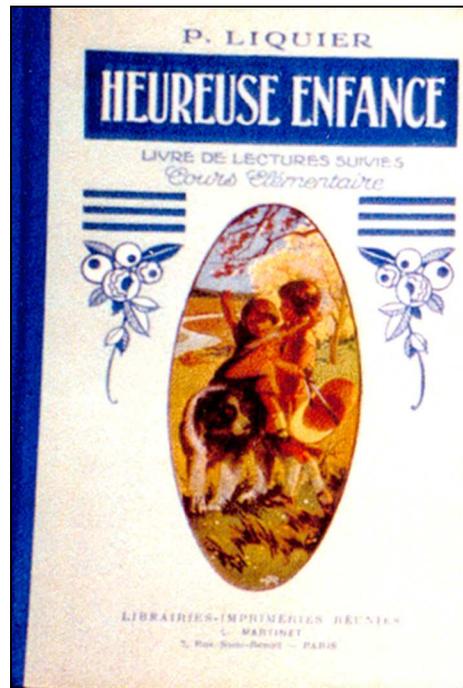
Georges et ses petits amis
Livre de lecture courante
(cours préparatoire et élémentaire)



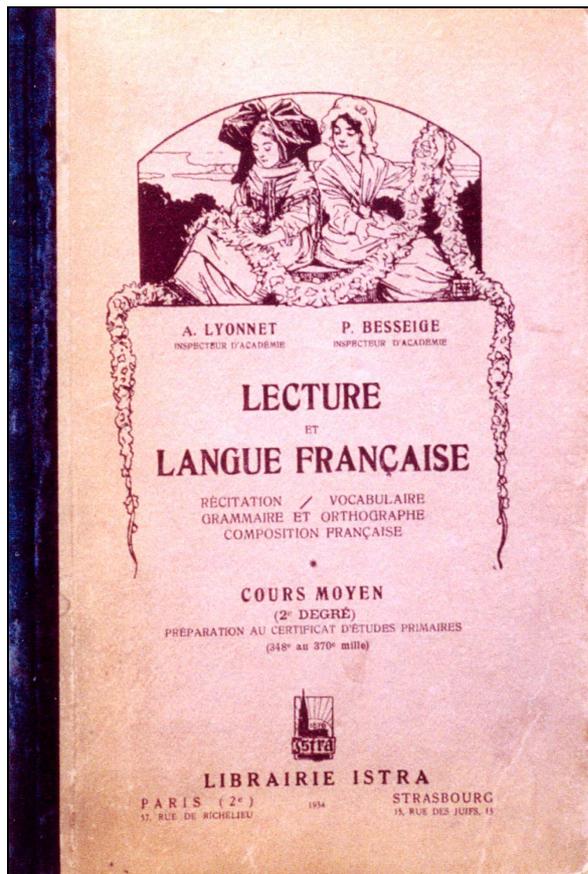
Line et Pierrot (cours élémentaire)



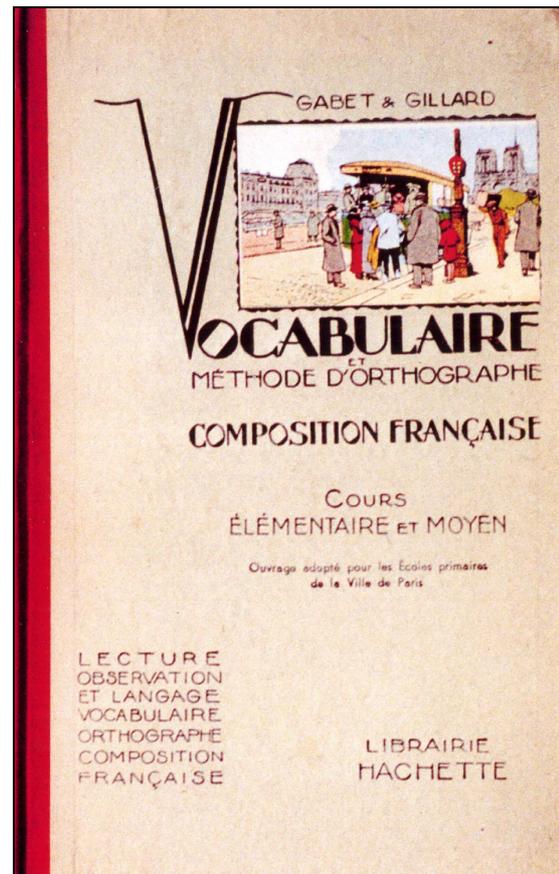
Lecture courante (C.E.)



Lectures suivies (C.E.)



Manuel de français du cours moyen



Manuel de français (C.E. et C.M.)

Les livres utilisés

Les méthodes de lecture

A part *En riant*, méthode simpliste, on utilisait :

- La méthode de A. Mironneau et A. Philippe de 1926, éditée par Armand Colin,
- La méthode rose de Souché-Denouel de 1934, éditée par Nathan et qui comprenait deux livrets où les élèves apprenaient à lire avec Lili et Toto.

Ces méthodes analytiques¹²⁴ commençaient par étudier les lettres, puis les sons et comportaient à la fin de petits textes de lecture courante. Les maîtres utilisaient ensuite des livres de lecture. En principe, toutes les écolières et tous les écoliers savaient lire à Pâques. Je n'ai pas connu de problèmes d'illettrisme à cette époque. Tous les enfants étaient capables de lire, écrire et compter en sortant de l'école primaire.

Les leçons se terminaient par de courtes phrases imprimées en écriture cursive pour être reproduites sur les cahiers du jour. L'écriture était toujours un moment important de la journée et se déroulait dans un grand silence. Tous les dos étaient courbés sur les pupitres.

Les premiers livres de lecture courante :

- *Jeannot et Jeannette*, de K. Seguin, de 1924, édité par Hachette,
- *Line et Pierrot*, de K. Seguin, de 1925, édité par Hachette,
- *Heureuse enfance*, de P. Liquier, de 1930, édité par L. Martinet,
- *Frère et sœur*, de W. Jeanne, de 1930, édité par L. Martinet,
- *Fauvette et ses frères*, de Charles Ab Der Halden et M. Lavaut, de 1934, édité par Bourrelier pour le cours élémentaire,
- *La chaumine*, de 1934, de Charles Ab Der Halden et M. Lavaut, édité par Bourrelier pour le cours élémentaire,
- *Georges et ses petits amis*, de Martin Pierre, roman scolaire utilisé à la fin du cours préparatoire (3^e trimestre), édité par Fernand Nathan en 1936,

Tous ces livres sont des romans scolaires.

Lectures enfantines, de V. Bouillot, de 1937 est un choix de textes à l'usage de l'école primaire, édité par Hachette¹²⁵.

Livres de lecture :

Avec les cours moyens apparaissent les livres édités par S.U.D.E.L. avec des illustrations photographiques en noir :

- *Les textes vivants*, de L. Brangier et Ballereau de 1935,
- *Milo*, des mêmes auteurs,
- *Bridinette*, des mêmes auteurs,

Ils contiennent des indications pédagogiques.

¹²⁴ La méthode "globale" viendra après guerre mais sera peu employée.

¹²⁵ On retrouve les éditeurs de livres scolaires comme Armand Colin, Hachette, Larousse, Bourrelier, Nathan qui existent encore aujourd'hui.

- *Le livre des quatre saisons*, d'Ernest Pérochon, édité en 1923 par Delagrave et *Les Lectures choisies* de A. Duchatenet, éditées en 1933 par Reider présentaient des textes différents pour les cours moyen et supérieur (certificat d'études).

Tous ces ouvrages ont un format de 19,5 x 12,5, avec une couverture cartonnée peu solide et des illustrations en noir, quelques mots expliqués et des exercices de langage et d'élocution.

Ils présentaient surtout la vie à la campagne. Ils exaltaient la vie saine des champs en oubliant les difficultés et la dureté du travail de la terre, à une époque où les machines agricoles commençaient seulement à se répandre et où tout était fait à la main à l'aide des bœufs et des chevaux.

Le forgeron maréchal-ferrant était un personnage important dans nos villages. Les ouvriers mineurs du Fay possédaient souvent une petite ferme avec quelques vaches. Tout cela à quelques kilomètres d'une grande agglomération ouvrière et industrielle : Saint-Etienne, la "ville noire" à l'époque.

- L'enseignement du français se faisait à partir de livres uniques de français.

La série la plus répandue était celle des *Dumas*. Il y en avait pour chaque cours, édités en 1931 par Hachette. Le manuel présentait des textes de lecture d'auteurs et des leçons et exercices de grammaire, orthographe, conjugaison, vocabulaire et composition française. C'était un livre complet, utilisé dans toute les classes. Certains étaient complétés par un livre du maître. Il découpait l'année en 3 trimestres et 40 semaines de travail¹²⁶ et suivait les programmes du 23 février 1923.

- La série des Lyonnet, éditée en 1932-1934 par Istra, présentait, elle aussi, des leçons et exercices pour aboutir à la composition française.

- La grammaire de Maquet, Flot et Roy, de 1920, était encore utilisée.

Tous ces livres se terminaient par des tableaux de conjugaison.

- La série des livres de vocabulaire de Gabet et Gillard, éditée en 1923 par Hachette. On y voyait à chaque semaine une gravure en couleurs pour les petites classes et en noir pour les grandes et de nombreux exercices de langue française.

- Les livres d'arithmétique :

On trouvait dans les classes : Delfaut et Millet, édité par Hachette, Royer-Court, édité par Armand Colin, Kubler et Lelu, édité par Istra.

A l'école primaire, on enseignait l'arithmétique, au lycée les mathématiques.

Ces livres présentaient des règles de calcul appliquées à des exemples empruntés à la vie courante :

La vie présentée aux élèves était une vie rude : il fallait rentrer le bois pour l'hiver, poser un grillage autour d'un pré rectangulaire, additionner des heures de travail, dérouler des coupons de percale pour la couturière et calculer les maigres revenus des titres de rente¹²⁷.

Or les petits écoliers de l'époque ne seraient pas de futurs commerçants ni des rentiers. Ils deviendraient mineurs ou paysans.

Ces manuels préconisaient les économies et s'occupaient des intérêts des sommes placées à la caisse d'épargne, des budgets familiaux quand les salaires étaient dérisoires, des prix

¹²⁶ L'année comprenait 40 semaines de classe et 10 semaines de grandes vacances, plus une semaine pour Noël et une semaine pour Pâques.

¹²⁷ Gaston Bonheur, *Qui a cassé le vase de Soissons ?* 1963. p. 174-176.

de revient, du bénéfice, de la propriété (à travers les problèmes de terrains). Le problème des dettes va perdurer de 1890 jusqu'à nos jours¹²⁸.

Les livres d'arithmétique intéressaient les écoliers au système métrique, à la géométrie et au calcul mental qui s'effectuait tous les jours avec l'ardoise et la craie (procédé Lamartinière).

- L'histoire était le domaine des livres de Lavis, publié chez Hachette depuis 1902. En 1934, on en était à la 34^e édition.

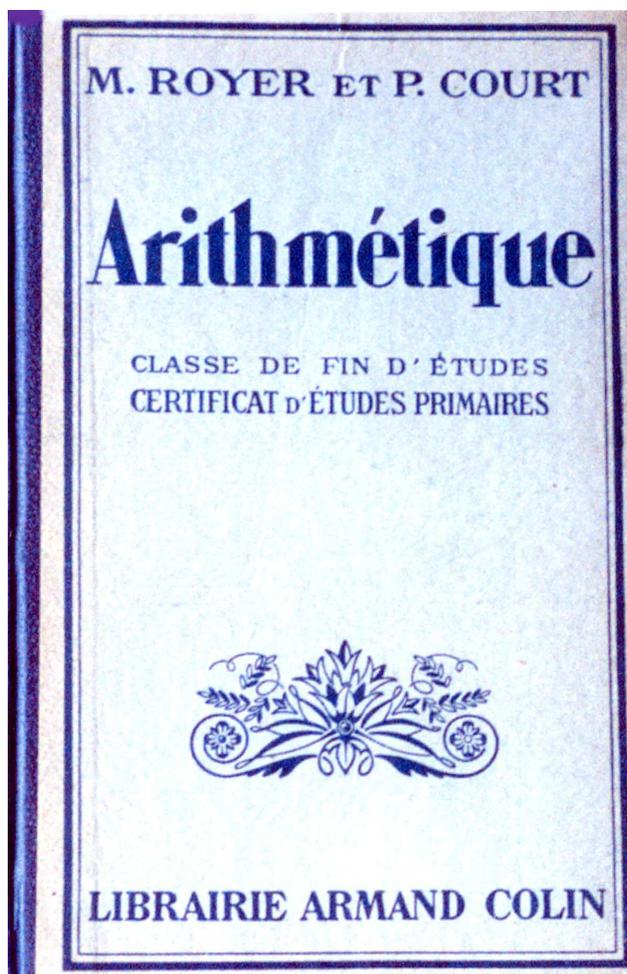
- La géographie, celui de Gallouédec et Maurette, auteurs d'atlas,

- Les leçons de choses, celui de Boulet et Chabanas, chez Hachette,

Pour aider les maîtres à préparer leurs leçons, en 1930, paraissait :

- le *Code Soleil*,¹²⁹ recueil des lois et règlements relatifs à l'école primaire,

- le livre des instituteurs de Charrier et Ozouf qui donnait les horaires et les programmes de toutes les classes.



¹²⁸ Guy Vincent, "L'arithmétique morale" dans *Cahiers d'histoire*, tome XXI, 1976.

¹²⁹ Edité d'abord par S.U.D.E.L.

Les jeux dans la cour de récréation, les fêtes

L'école était mixte mais les garçons et les filles étaient séparés dans les classes et ne s'amusaient pas ensemble. Les filles faisaient des rondes en chantant des comptines, jouaient à la marelle en traçant sur le sol un jeu de carrés aboutissant à un demi-cercle appelé ciel. Elles lançaient un palet ou une pierre plate dans chaque carré à tour de rôle et, en sautant à cloche-pied, elles arrivaient au ciel sans toucher aux traits du jeu.

Elles jouaient aussi à la balle au mur. Il fallait lancer une petite balle contre un mur en chantant une ritournelle et la façon de lancer changeait à chaque fois : d'une seule main, de l'autre, des deux mains, sur un pied, sur l'autre, *violet* (en faisant tourner les mains et rattraper la balle) et *grand tourniquet* en tournant sur soi-même. Manquer la balle et c'était à la suivante. Elles pouvaient passer de longs moments à ce jeu.

Les garçons jouaient aux gendarmes et aux voleurs. Tous voulaient être voleurs ! Les premiers cherchaient à attraper les autres pour les mettre en prison. Là, les voleurs essayaient de délivrer les prisonniers en leur touchant la main.

Un autre jeu avait beaucoup de succès, avec parfois les filles. Il s'agissait d'un élève qui en attrapait un autre, le prenait par la main et ainsi de suite. Les autres s'égayaient dans la cour et bientôt la chaîne était si longue qu'il était difficile de l'éviter et on était pris. C'était *jouer à la mère Garuche*.

Mais les garçons affectionnaient beaucoup le jeu de billes, la cour n'était pas goudronnée. Ils utilisaient des billes en terre, puis des agates en verre coloré achetées à l'épicerie du hameau. C'était à celui qui avait les plus belles billes. On creusait un pot dans la terre où la bille venait se ressourcer, puis l'on tentait de toucher la bille de l'adversaire pour l'éloigner du pot. C'était un jeu qui durait.

Il y avait deux fêtes dans l'année à l'école : à Noël et à la fin des classes.

Mon père, avec des membres du sou des écoles qu'il avait créé, repliait la cloison qui séparait les deux classes. Ils enlevaient les bureaux des élèves et les empilaient sous le préau, je revois encore cet entassement de bureaux au coin du mur. On obtenait ainsi une belle salle de spectacle qui se remplissait avec les parents et les habitants du hameau. La scène formée d'un plancher surélevé se trouvait du côté de la maison d'habitation et les loges des petits acteurs étaient dans la cuisine de mes parents. On préparait à l'avance de petites scènes, des chants, des monologues. Mes parents recevaient une revue *La petite scène* qui les aidait beaucoup.

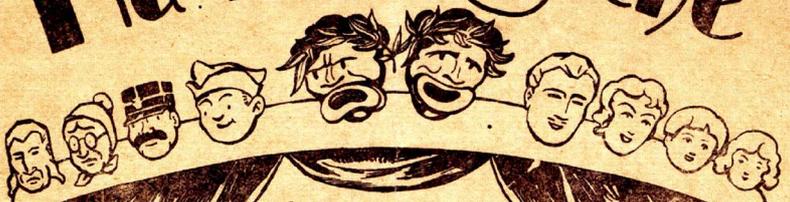
Ils s'occupaient aussi du sou des écoles et de l'amicale laïque installée dans un ancien bâtiment des mines de la Chazotte. Le puits de mine du Fay s'appelait le puits Pétin, du nom d'un ancien directeur des aciéries de la Marine de Saint-Chamond.

Toutes ces activités avaient pour but d'acheter les fournitures scolaires, les livres et le matériel pédagogique utilisé par les élèves. La subvention de la municipalité pour les écoles n'était pas suffisante.

En 1936 et 1937, le nombre d'élèves de l'école avait beaucoup augmenté. Aussi en 1937, une troisième classe fut construite pour en faire une classe enfantine. Elle fut inaugurée en juillet 1937 et sur les photos prises à cette occasion, on peut voir le petit perron à deux escaliers qui permettait l'accès au rez-de-chaussée de la maison d'habitation.

Une autre photo montre les officiels, le maire de la commune de Saint-Jean-Bonnefonds, M. Jean-François Rivollier, en costume clair, à sa gauche, on peut remarquer le petit tailleur de Terrenoire, M. Berthommier, qui était alors président des œuvres laïques du canton nord-ouest de Saint-Etienne, mon père est le deuxième à partir de la gauche, à ses côtés, le député communiste de la Loire, Marcel Thibaud, nouvellement élu en 1936.

Ma Petite Scène



RÉPERTOIRE ARTISTIQUE
DES
ÉCOLES, AMICALES, SOCIÉTÉS THÉÂTRALES D'AMATEURS.

Abonnements 15 frs. (6 N° et supplém^s) Administration: STS-CROIX-AUX-MINES (St.-Rhin)
Etranger 18 frs. Le No. 3. — frs. C.P. 157.67 Strasbourg
6 numéros par an et suppléments. Téléphone No. 16

SOMMAIRE

	Page
Programme type pour troupe mixte	1
Informations, Echos et Nouvelles	2
Oeuvres se rapportant à l'idée de la Paix - "Entre Nous"	3
But de "Ma Petite Scène" - Claude MONTORGE	4
La Marche Française - chant - MONTENAILLES	5
C'est ça - chanson alternée - G. BILLY	6, 7
Jamais, jamais, je ne serai belle-mère, mon., GODEFROY-BOUTARD	8
Une Vocation irrésistible - comédie en 1 acte	9-10-15-16
Quand la pervenche fleurira - romance - MONTENAILLES & J. ROYAN	11
Les Prédications - chansonnette - H. FARÉMONT & Ch. JARDIN	12, 13, 14
Un bon truc - sketch comique - Louis BURDY	17, 18
Amusements, Jeux et Distractions	19
L'Apprenti coiffeur - comédie 1 acte - MONTENAILLES	20, 21
Analyses d'œuvres recommandées	22
Explications sur le programme proposé page 1. - Boîte aux Lettres	23
Bibliothèque de «M. P. S.» - Dialogues et monologues	24



Luc Moquet

De temps en temps arrivait au Fay, en plein hiver, une troupe de comédiens ambulants qui montaient une toile de tente sur la petite place du hameau. Ils donnaient plusieurs représentations. Mon père qui aimait beaucoup le théâtre nous emmenait voir ces pièces jouées par de piètres acteurs.

Je me souviens surtout d'une *Geneviève de Brabant*, sorte de drame pseudo historique, joué par de pauvres gens, dans un décor délabré, avec des costumes qui avaient été beaux il y a bien longtemps. Le fard et le fond de teint coulaient sur leur figure et un brasero installé sous la tente entretenait une petite chaleur. Nous avions les pieds dans la neige fondue et il faisait tout de même grand froid. Mais on ne s'en apercevait même pas, car le spectacle nous paraissait féérique !

La vie quotidienne avant la guerre

Le jeudi, jour de congé¹³⁰, mes parents en profitaient pour aller faire leurs courses en ville. Le Fay n'avait qu'une petite épicerie de village. Ils prenaient le car, mauvaise voiture cahotante et fatiguée qui arrivait à côté de la grande poste de Saint-Etienne. C'était le début des magasins entrepôts coopératifs.

Ils allaient à *l'Union des travailleurs*, rue du Treuil¹³¹, car mon père était un partisan des coopératives. Il y avait un vaste hangar où tout était entassé au hasard et où l'on trouvait tout ce dont on avait besoin. Les coopérateurs eux-mêmes, à tour de rôle organisaient le service et la vente. Il y avait même une cave où l'on vendait du vin au tonneau.

Au retour, le soir, ils revenaient par le car surchargé qui s'arrêtait au quartier du Soleil, au Gros-Chêne et au Bas-Chaney. Le chauffeur, toujours assoiffé, honorait de sa présence les cafés de chaque arrêt. Le voyage durait plus longtemps et nous attendions son retour.

Un soir d'hiver, en revenant avec le car avec eux, nous avons vu et entendu dans la nuit noire, un long cortège de mineurs, sortant d'une fendue (galerie de mine débouchant à flanc de colline) et qui se rendaient aux lavabos du puits Pétrin. Ils chantaient le long de la route en balançant à bout de bras leurs lampes Davy qui formaient un long serpent de lumière et ondulaient suivant le rythme de leurs pas. Ce fut un spectacle inoubliable !

En 1937-1938, un instituteur gagnait de 900 à 1 000 F par mois¹³². Il y avait 6 classes de traitement¹³³. A cette époque, le pain coûtait 2,80 F le kg, le lait, 1,65 F le litre, le beurre, de 8 à 12 F le kg, les pommes de terre, 1,22 F le kg, le bifteck, 13 F le kg, le poisson, de 8 à 18 F le kg, un lapin, de 8 à 10 F. On pouvait acheter une bicyclette avec 300 F, un repas au restaurant valait de 100 à 200 F et une traction avant Citroën, légère, 11 CV, atteignait la somme de 12 000 F.

La communauté des béguins

Au hameau du Fay, il y avait une importante communauté de béguins. D'ailleurs, mes parents, quand nous étions plus petits, ma sœur et moi, nous faisions garder par une vieille fille, une béguine, habitant en face de l'école. Elle vivait avec son frère, un vieux garçon et leur petit logement servait de lieu de réunion à la communauté.

Le béguinisme, déviation religieuse du christianisme, provenait du jansénisme au XVII^e siècle. Il s'était répandu sous l'impulsion de l'abbé Bonjour, curé de Fareins dans l'Ain. Les abbés Fialin à Marcilly-le-Châtel et Drevet à Saint-Jean-Bonnefonds, avaient prêché ce culte pendant la Révolution et quelques foyers en subsistaient dans cette petite région.

En 1792, une centaine de béguins montaient au Grand-Bois, en chantant des cantiques. Ils attendaient le prophète Elie. Mais arrivés au col de la République, ils avaient été dispersés par les gendarmes qui les attendaient.

En 1846, le petit bon Dieu des béguins, Jean-Baptiste Digonnet, natif de Tence en Haute-Loire, prêchait la fin du monde à Saint-Jean-Bonnefonds. Il prétendait être le prophète Elie tant attendu. Il vendait même des places au paradis pour 500 et 1 000 F, ce qui était une grosse somme pour l'époque. Devant les émeutes suscitées par ce prophète, les gendarmes l'arrêtèrent.

¹³⁰ Le samedi après-midi, il n'y pas d'école pour les élèves depuis 1969 et le passage du jeudi au mercredi date de 1972.

¹³¹ Aujourd'hui rue Louis-Braille.

¹³² A cette époque un comptable recevait de 1 100 à 1 400 F par mois, un professeur licencié, 1 400 F et un agrégé, 2 200 F (Amouroux : *Histoire des français sous l'occupation, le peuple des désastres*, p. 63-68).

¹³³ Les classes seront transformées en échelons le 1^{er} janvier 1960. Les chargés mixtes deviendront directeurs mixtes et adjoints mixtes le 1^{er} janvier 1962.

Ils le conduisirent à la prison de Saint-Etienne. Il fut assez vite libéré et accueilli à bras ouverts par les béguins. Il sera arrêté de nouveau et transféré cette fois à l'asile d'aliénés d'Aurillac à la fin de l'été 1846.

Mais les béguins s'attroupèrent en foule autour de l'asile. On le relâcha de nouveau. Devant l'importance des rassemblements, il passa en jugement pour troubles à l'ordre public. Le 5 juin 1847, il fut condamné à 3 ans de prison et 50 F d'amende ; il sera amnistié par la révolution de 1848, il reviendra au village mais sera à nouveau interné en janvier 1849. Il mourra à l'asile le 13 février 1849.

Les béguins se remarquaient car ils étaient, hommes et femmes, toujours habillés de noir. Les femmes portaient comme signe distinctif une petite tresse de rubans entrelacés, rouge et blanc dans les cheveux. Les hommes avaient un mince ruban noir à leur chapeau plat. Ces gens pratiquaient une morale très rigoureuse. Ils ne buvaient pas d'alcool, ils ne fumaient et proscrivaient les bals et autres réjouissances. Ils basaient leur vie sur l'enseignement de la Bible.

Chez eux, Jansénistes, la grâce était poussée à l'extrême. Elle augmentait ou diminuait après les passages successifs sur terre. Ils croyaient à la transmission de l'âme dans un autre corps humain. Ils confessaient l'unité de Dieu dans la Trinité et croyaient à l'immortalité de l'âme. Ils niaient l'existence de Jésus et attendaient toujours leur messie annoncé par le prophète Elie¹³⁴.

Au cours des assemblées, ils chantaient des psaumes et récitaient des prières. Ils n'avaient pas de pasteur et officiaient à tour de rôle. Leur confession était publique.

A la naissance, le bébé était oint des saintes huiles. Ils se mariaient entre eux, ce qui provoquait des problèmes de consanguinité. Dans les mariages, le desservant demandait aux futurs époux de se rester fidèles tout au long de leur vie et de se conformer strictement à la religion. Si l'un des conjoints était catholique, ce qui arrivait rarement, aucun béguin ne rentrait dans l'église.

Aux enterrements, auxquels mes parents ont assisté, le cortège partait du domicile du défunt. Les membres de la communauté portaient le corps enveloppé d'un suaire sur leurs épaules à l'aide d'un brancard, en se relayant jusqu'au cimetière de la commune, à 4 km. C'était une montée rude et tous ces gens chantaient des cantiques et donnaient l'impression d'une grande foi, d'une grande douleur et d'une grande ferveur. Les hommes portaient un homme décédé, les femmes, une femme ou un enfant.

Au cimetière de Saint-Jean-Bonnefonds, il existe toujours un carré des béguins. C'est un vaste emplacement de terre nue, sans pierres tombales, sans inscriptions, sans fleurs. C'est la fosse commune. Ils ont repris le précepte biblique : *Tu es poussière, tu retourneras à la poussière.*

Les béguins étaient pourtant des gens très serviables et très solidaires. Il n'existait pas de béguin pauvre. Leurs gains et leurs revenus étaient mis en commun. Toujours prêts à rendre service, ils se mettaient à la disposition de mes parents pour préparer la fête de l'école, seule festivité qu'ils acceptaient. L'école était très importante pour eux.

Ils avaient de nombreux enfants et étaient des défenseurs inconditionnels de l'école publique. Mes parents les estimaient beaucoup. Les enfants devaient savoir lire et écrire pour pouvoir lire la Bible, le livre saint.

Aujourd'hui, le hameau du Fay a bien changé. Il est perdu dans la zone industrielle et commerciale de La Chazotte. Le groupe scolaire nommé *Roger-Salengro*, comme l'avait voulu mon père en souvenir du ministre de l'Intérieur de 1936, est toujours là avec 2 classes maternelles et 3 classes primaires.

¹³⁴ D'après Benoît Laurent, *Les béguins*, 1944.



Inauguration de la classe enfantine du Fay en juillet 1937



Le groupe scolaire Roger-Salengro au Fay



Roger Salengro au cours d'une réunion à Saint-Etienne, en 1936
à droite le député Marcel Thibaud

1938-1939, Villars

A la fin de l'année scolaire 1938, mes parents arrivaient à Villars pour être plus près de Saint-Etienne. C'était une petite ville de mineurs et de passementiers de 3 000 habitants¹³⁵, à 3 km au nord-ouest de Saint-Etienne. Mon père avait été nommé directeur de l'école de garçons à 4 classes et ma mère était son adjointe. On emménageait dans un appartement au-dessus de la mairie. Aujourd'hui les écoles laissent la place à un bâtiment futuriste, énorme bâtisse de béton et de verre.

Mon père faisait la classe du cours supérieur où j'entrais pour préparer le certificat d'études primaires et l'examen d'entrée en 6^e. Ma mère occupait la classe voisine avec les cours élémentaires.

Dans la classe de mon père, il y avait encore de grands pupitres à plusieurs places et au fond une grande bibliothèque vitrée, pleine de livres. Le jeudi après-midi, je restais des heures, assis sur un bureau d'élèves, les pieds sur le dossier du banc, à dévorer les ouvrages de la bibliothèque verte. C'est là que j'ai découvert tous les classiques de la littérature : *Les trois mousquetaires*, *Vingt ans après*, *Le vicomte de Bragelonne*, *La tulipe noire*, *Le capitaine Fracasse*, les romans de Jules Verne (*Le tour du monde en 80 jours*, *5 semaines en ballon*, *le voyage au centre de la terre...*), les romans d'Erckmann-Chatrian comme *Le conscrit de 1813*, *Waterloo*, *L'invasion*, *Madame Thérèse*, *L'ami Fritz...* et aussi *Ivanhoé*, *Quentin Durward*, *L'île au trésor*, *Les misérables*, le chef-d'œuvre de Victor Hugo et bien d'autres que je lisais avec le plus grand bonheur et dont je me rappelle toujours ! C'étaient des soirées d'évasion, de connaissances et d'émotions !

Au printemps de 1939, mes parents avaient acheté une *Primaquat* Renault d'occasion. Mon père passait son permis de conduire et, aux grandes vacances, en août, malgré les bruits de guerre et la situation internationale qui était mauvaise, toute la famille partait pour l'océan, à Fouras, en Charente-Inférieure où mes parents avaient loué une *villa*.

Dans la voiture, mes parents étaient à l'avant et nous deux, ma sœur et moi, à l'arrière pour ne rien perdre des paysages traversés. Après le passage de Clermont-Ferrand, nous avons pris la route de Pontgibaud pour arriver à Limoges dans la soirée. La première nuit, nous l'avons passée à l'hôtel de la gare. C'était la première fois où nous n'étions pas chez nous.

Le lendemain, nous reprenions notre voyage par des routes étroites, à la circulation faible, et bordées de platanes. Nous sommes arrivés le soir au pont de Tonnay-Charente, en direction de Rochefort. C'était un pont suspendu avec un tablier en bois, fait de gros madriers qui craquaient et tressautaient au passage des voitures. La *Primaquat* grinçait

A la sortie du bourg, après le pont, mon père dit :

- Regardez les enfants, cette roue qui roule toute seule devant nous ! D'où peut-elle provenir ?

Comme il disait ces mots, notre propre voiture se mit à pencher dangereusement et s'inclina sur le côté de la route. On entendit un grand bruit quand le moyeu toucha la chaussée. C'était notre automobile qui avait perdu une roue !

Mes parents la firent remorquer dans un garage de Rochefort. Le garagiste la laissa sur trois roues dans la rue car son établissement était déjà plein. Nous couchâmes à l'hôtel situé en face du garage.

Dans la nuit, le tocsin, les pompiers et une grande animation dans la rue nous réveillèrent. Le garage situé en face brûlait avec toutes les voitures garées à l'intérieur ! La nôtre, restée à

¹³⁵ Aujourd'hui, Villars est une commune de banlieue de 8 494 habitants.

l'extérieur, était épargnée. Mon père la fit transporter dans un autre garage et nous prîmes un taxi pour arriver à Fouras.

Pour nous distraire de cette méchante aventure, mon père dit :

- Vous allez voir la belle villa que nous avons louée au bord de l'océan !

Stupéfaction ! C'était une affreuse bicoque en bois à la peinture verte délavée, située au bord d'un chemin de terre, loin du centre de la ville mais à proximité de l'océan, à côté d'un pré parsemé d'énormes rochers ! Mais nous étions à l'océan et heureux comme tout.

Cependant les nouvelles étaient de plus en plus alarmantes, on sentait venir la guerre avec l'Allemagne et Hitler. Avant la fin du séjour, dans les derniers jours d'août, mes parents décidèrent de rentrer. L'essence commençait à manquer. On en trouva dans une ferme qui avait un petit poste dans la campagne.

C'était la guerre, mon père partait mobilisé et nous entrions dans une nouvelle ère de difficultés, de restrictions et de malheurs.

Conclusion

C'est aux maîtres et maîtresses de l'entre-deux-guerres qu'incombera le devoir de répandre dans les villes et surtout les campagnes de France, l'usage de la langue, de la culture et du savoir-vivre français¹³⁶.

L'école était avant tout le lieu où l'on apprenait un savoir, une morale de vie, la conscience professionnelle, le respect de l'autre et parfois un métier. Mes parents, pendant toute leur carrière, comme de nombreux collègues, ont eu le désir de bien faire leur travail et n'avaient qu'un but : l'avenir des enfants qui leur étaient confiés. On peut dire que l'école était un élément de stabilité au milieu des événements tragiques du début du XX^e siècle.

L'école évoluera pendant et après la dernière guerre. L'Etat français supprimera les écoles normales le 15 avril 1941. Les normaliens seront intégrés dans les lycées. Elles ne rouvriront qu'en 1946. On créera les I.U.F.M. en 1989. La première promotion sortira en 1991. En 1975, la création du collège unique par René Haby va faire entrer dans les études secondaires tous les élèves du primaire.

¹³⁶ De 1880 à 1939, le nombre des maîtres est passé de 70 000 à 151 000 en France.

Bibliographie

- Annuaire du département de la Loire de 1843 à 1889.
- Barou J., "L'asile de l'hôtel d'Allard", dans *Village de Forez*, n°10, 1982.
- Bernard F., Bouet L., Dommanget M., Serret G., *Le syndicalisme dans l'enseignement*.
- Bernard R., "Ecole et langue française", dans *Cahiers d'histoire*, tome XXI, 1976.
- Boffard T., "Combat pour l'école à Lyon", dans *Cahiers d'histoire*, tome XLIV, 2004.
- Bonheur G., *Qui a cassé le vase de Soissons ?* 1963.
- Cabanel P., "Vive le certif", dans *L'histoire*, n°167, 1993.
- Chartier R., Compère M.M., Julia D., *L'éducation en France. XVII^e et XVIII^e*, 1976.
- Combe J., "L'instruction publique avant la révolution de 1789 à Saint-Etienne et sa région", *Bulletin du Vieux Saint-Etienne*, n°91, 1973.
- Compayré G., "Charles Démia et l'origine de l'enseignement primaire", dans *Revue d'histoire de Lyon*, 1905.
- Dessoie A., *Jean Macé et la fondation de la ligue de l'enseignement*, 1883.
- Dubesset M., "L'école des filles, un enjeu pour la République", dans *Bulletin du Vieux Saint-Etienne*, n°172, 1993.
- Duveau G., *Les instituteurs*, 1957.
- Faure R., "Petites écoles à Saint-Etienne au XVII^e", dans *Village de Forez*, n°91/92, 2002.
- Ferré F., *L'instituteur*, 1954,
- Filiol R., "Origines du lycée de garçons de Saint-Etienne", dans *Bulletin du Vieux Saint-Etienne*, n°41.
- Garden M., "Ecoles et maîtres à Lyon au XVIII^e", dans *Cahiers d'histoire*, tome XXI, 1976.
- Gutton J.-P., *Dévots et petites écoles*, colloque Marseille, 1971.
- Histoire contemporaine de la France*, 4 vol., 1865.
- Jeanblanc H., *Charles Démia et l'enseignement primaire à Lyon au XVIII^e* (mélanges offerts à M. le doyen Latreille), 1972.
- Joubert J., "Ecole des beaux-arts de Saint-Etienne", *Bulletin du Vieux Saint-Etienne*, n°122.
- Latreille A., "L'école populaire sous la Restauration", *Cahiers d'histoire*, tome XV, 1970.
- Latta C., "Le clergé et les communautés religieuses à Montbrison à la fin du XIX^e siècle", *Village de Forez*, n°93/94, 2003.
- Laurent B., *Les béguins*, 1944.
- Laud A., Gay E., *L'école primaire en France*, 1934.
- Lebrun F., *Quand l'enseignement public était catholique*, *L'histoire*, n°71, 1984.
- Leif et Rustin, *Histoire des institutions scolaires*, 1954.
- Liangé-Patural M.-T., *Sauvain se souvient.*, 1995.
- Mayeur F., "Jules Ferry, super star", *L'histoire*, n°155, 1992.
- Ozouf M., "Quand la république s'apprenait au tableau noir", *L'histoire*, n°155, 1992.
- Ozouf M., "L'école, l'Eglise et la République", *L'histoire*, n°155. 1992.
- Patrimoine de l'éducation nationale*, 1999.
- Prajalas S., "Fondation d'une école à Sauvain", *Village de Forez*, n°93/94, 2003.
- Reboul-Scherrer F., *Premiers instituteurs*.
- Réjany P., *L'enseignement secondaire au XIX^e siècle à Saint-Etienne*, 2001.
- Sagnard J., "Le chanoine Ollagnier", *Village de Forez*, n°93/94, 2003.
- Code Soleil des instituteurs*, 1930,
- Thermeau G., *Saint-Etienne et son agglomération*.
- Vial J., *Les instituteurs.*, 1981.
- Vincent G., "L'arithmétique morale", *Cahiers d'histoire*, tome XXI, 1976.
- Zind P., "L'enseignement primaire sous la Restauration dans l'arrondissement de Saint-Etienne", *Cahiers d'histoire*, tome III, 1958.

Annexe 1

Annuaire du département de la Loire, année 1881

Conditions d'admission dans les écoles normales

Ces écoles qui ressortissent au ministère de l'Instruction publique ont pour but de former des instituteurs pour l'enseignement primaire. Il y a, en général, une école normale primaire par département

Les inscriptions des candidats ont lieu du 1^{er} au 31 janvier, un registre est ouvert à cet effet au secrétariat de l'inspection académique.

Pour être admis comme élève-maître dans une école normale primaire, il faut remplir les conditions suivantes : 1^e, être âgé de seize ans accomplis et de vingt ans au plus au 1^{er} octobre de l'année dans laquelle on se présente ; 2^e, produire un certificat d'un médecin constatant que le candidat a été vacciné ou qu'il a eu la petite vérole, et qu'il n'est atteint d'aucune infirmité ou d'aucun vice de constitution qui le rende impropre à l'enseignement ; 3^e, prendre l'engagement de servir, pendant dix années au moins, dans l'enseignement primaire public, avec autorisation de ses père et mère si le candidat est mineur.

Le candidat doit remettre en sus : 1^e, une note, signée de lui, indiquant les lieux qu'il a habités depuis l'âge de treize ans ; 2^e des certificats de moralité, délivrés par les chefs des écoles auxquelles il a appartenu et par les autorités locales préposées à la surveillance de l'enseignement.

Une enquête est faite par les soins de l'inspecteur d'académie et par les inspecteurs de l'enseignement primaire sur la conduite et les antécédents des candidats.

Les candidats sont examinés du 15 au 31 juillet par une commission nommée par le recteur ; ils sont classés par ordre de mérite, en nombre égal à celui des places vacantes. La liste des élèves admissibles est transmise au préfet, qui prononce l'admission.

Le cours d'études des écoles normales est de trois années. Le régime ordinaire de ces écoles est l'internat.

Il existe dans chaque école des bourses payées par l'Etat ou les départements. Les premières sont accordées par le préfet en conseil départemental de l'instruction publique ; les secondes par le conseil général.

Les écoles normales primaires peuvent recevoir des élèves maîtres pensionnaires. Le prix de la pension est de 450 F, et est payable par dixième à la fin de chaque mois, à partir du 30 novembre. Les élèves boursiers ou pensionnaires doivent apporter un trousseau en entrant à l'école.

Les élèves maîtres sont mis en état d'obtenir, à la sortie de l'école, le brevet de capacité pour l'enseignement primaire, qui leur donne droit aux places disponibles d'instituteurs.

Annexe 2

Le certificat d'études primaires

Dès 1834, on éprouva le besoin d'organiser les épreuves du diplôme de fin d'études primaires. Il était d'abord passé dans les classes, dirigé par le maître d'école et corrigé par l'inspecteur primaire. Puis, petit à petit, il va être organisé dans tous les départements. Celui de la

Loire va le faire à partir de 1876. La loi de 1882 rendit son organisation obligatoire dans chaque département.

Les candidats le passaient au chef-lieu de canton. C'était un moment privilégié de la vie scolaire, on le passait avec une certaine solennité. Les élèves s'y rendaient avec leur vêtement du dimanche et étaient très émus de se trouver devant des examinateurs.

On s'y présentait à 12 ou 13 ans et il comportait des épreuves écrites :

- De français, avec une dictée (plus de 5 fautes était éliminatoire), 3 questions sur le texte et une rédaction, l'écriture était notée sur la rédaction,
- De calcul arithmétique, comportant 2 problèmes et du calcul mental,
- D'une interrogation, avec une question d'histoire, une de géographie et deux questions de sciences appliquées.

Des épreuves orales

- De lecture expressive d'une dizaine de lignes,
- De chant ou de récitation, il fallait présenter un cahier de 10 à 12 chants et 10 à 12 récitations étudiés pendant l'année scolaire,
- De dessin pour les garçons et de couture pour les filles.

Tout cela se déroulait tout au long d'une journée. Les épreuves étaient corrigées par des maîtres correcteurs au fur et à mesure de leur déroulement et les résultats étaient proclamés par l'inspecteur primaire à la fin de la journée. Il y avait le premier et la première du canton, récompensés généralement par la commune par un prix d'honneur. L'inspecteur décernait ensuite les diplômes.

Quelques jours auparavant, les candidats avaient passé des épreuves sportives.

Il existait aussi un certificat pour adultes, car certaines administrations le demandaient à ceux ou celles qui voulaient y entrer, les Postes pour les facteurs, les Ponts et Chaussées pour les cantonniers. Il sera supprimé le 28 août 1989, mais depuis 1970, il n'était organisé que dans quelques centres d'examens.

Exemples de sujets d'un examen de certificat d'études

Rédaction, au choix :

1 - Vous avez recueilli un chien perdu. Dans les petites annonces classées du journal, vous découvrez le propriétaire. Ecrivez-lui pour le rassurer, pour lui raconter comment l'animal se trouve chez vous et pour lui dire que vous le tenez à sa disposition.

2 - Cet hiver a été rude : un fait ou un événement a particulièrement frappé votre mémoire. Racontez.

Dictée :

Marie avait dû rester longtemps *sur l'arbre*, car lorsqu'elle redescendit, elle ne se rappelait plus au juste par quel côté elle était venue. Elle tenta de retrouver le chêne près duquel elle avait déposé les champignons, mais ce fut en vain. Elle chercha si longtemps, avec une telle obstination, qu'à la fin elle fut prise d'une sorte de fièvre. Elle n'arrivait plus à éviter les obstacles, qu'elle ne voyait que trop *tard*, lorsque déjà elle y était à moitié engagée. Cent fois elle crut reconnaître un endroit où elle était passée pour venir.

Tout à coup, elle poussa un cri : « Mon Dieu ! Et mes vaches ! » Et après avoir réussi à retrouver l'allée de la futaie, elle se mit à courir aussi fort qu'elle pût vers le champ, mais il était vide lorsqu'elle y arriva.

(D'après Raymonde Vincent)

Questions

- 1) Donnez un titre à ce passage,
- 2) Expliquez les expressions suivantes : *Elle tenta de retrouver le chêne, mais ce fut en vain* ; *Elle chercha avec obstination*.
- 3) Donnez la fonction des mots : *sur l'arbre* ; *tard*.
- 4) Nature et fonction des propositions de la phrase : *Cent fois... pour venir*.

Calcul

I - 1) Un train rapide quitte Paris à 13 h 45 et arrive à Bayonne à 20 h 28. Quelle a été la durée du voyage ?

2) La distance qui sépare les deux villes est de 780 km. Sachant que le train a marqué 2 arrêts, l'un de 8 minutes et l'autre de 5 minutes. A quelle vitesse horaire a-t-il roulé ?

3) Le kilomètre en 2^e classe coûte 0,105 F

Quel est le prix du billet Paris-Bayonne ?

4) Combien coûterait un billet touristique, aller et retour, avec 20 % de réduction ?

II – Un père de famille veut envoyer trois de ses enfants en colonie de vacances du 5 juillet au 3 août inclus. Le prix de la journée est de 11 F par jour et par enfant. Le prix du voyage aller-retour est de 56 F par enfant.

1) Combien devrait-il verser en tout s'il ne recevait pas d'aide ?

La caisse d'allocations familiales consent une indemnité journalière de 6,2 F par enfant et prend en charge 50 % des frais de voyage. En outre, le comité d'entreprise de l'usine participe aux frais de séjour en colonie à raison de 2,80 F par jour et par enfant.

2) Calculez

a) Le montant de la participation de la caisse d'allocations familiales,

b) Le montant de la participation de l'usine,

c) La somme qui restera à la charge du père de famille.

Calcul mental

1) J'achète un livre pour 3,95 F. Je paie avec un billet de 10 F. Que me rendra-t-on ?

2) Un jardin rectangulaire a 240 m de périmètre. Sa longueur mesure 70 m. Quelle est sa largeur ?

3) On me fait une remise de 10 % sur un vêtement dont le prix marqué est 210 F.

Que dois-je payer ?

4) Quel est le prix de 11 repas à 7,20 F le repas ?

5) Une automobile parcourt 24 km en 20 min. Quelle est sa vitesse à l'heure ?

Sciences

Traitez au choix deux des cinq questions suivantes :

1) Un bulletin météorologique porte les indications suivantes : pression : 762 mm, température : 20°, humidité relative : 91, vent : direction S.O., pluie : 1,8 mm.

Dites les noms des appareils utilisés pour effectuer ces mesures et faites le schéma de celui qui a fourni la deuxième indication.

2) Rôle et hygiène de la peau.

3) Qu'appelle-t-on carie dentaire ? Quelles précautions faut-il prendre pour conserver une denture en bon état ?

4) Quels sont les deux temps de la respiration pulmonaire ? Quelles modifications subit le sang en passant dans les poumons ?

5) Vous devez baigner un bébé. De quels objets avez-vous besoin ? Quelle doit être la température de l'eau du bain ? Comment pouvez-vous la vérifier, si vous ne disposez pas de thermomètre ? Quelle est la durée du bain. (question pour les filles).

Histoire

Au choix :

1) Inscrire en face de chacun des faits suivants la date correspondante :

- le radium,
 - loi des 40 heures et les congés payés,
 - vaccination contre la rage,
 - traversée de la Manche par Blériot,
- 1885 – 1898 – 1909 – 1928 – 1936.

2) Qui était Jules Ferry ? A quelle époque se situe son œuvre dans le domaine de l'enseignement ? Citez une date.

Quels sont les trois caractères de l'enseignement primaire ?

3) Donnez la date de la déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Quels sont les deux principes essentiels qu'elle contient ?

Donnez pour chacun d'eux un exemple précis.

Géographie

Au choix :

1) Quel cours d'eau arrose chacune des villes suivantes : Arles, Besançon, Grenoble, Orléans, Paris, Rouen, Saint-Nazaire, Troyes, Valence, Vichy ?

2) Venant de Paris, une automobile traverse du nord au sud le département de la Loire. Citez 3 villes situées sur son itinéraire, une plaine traversée, le massif qu'elle franchit à la sortie du département.

3) Donnez les caractéristiques du climat parisien, du climat continental et du climat méditerranéen.

Correction des questions de la dictée.

1) Perdue dans la forêt,

2) *Elle tenta de retrouver le chêne mais ce fut en vain* : elle eut beau chercher, elle ne retrouva pas le chêne qui lui aurait permis de revenir sur le bon chemin,

elle chercha avec obstination ; sans se décourager, sans s'arrêter.

3) *sur l'arbre* ; c. de lieu de avait dû rester, tard : adverbe, modifie le sens de voyait.

4) *cent fois, elle crut reconnaître l'endroit* : proposition principale,

où elle était passée pour venir : proposition subordonnée relative, c. de l'antécédent endroit.

Correction du calcul

Solution 1 – Durée du voyage : $20\text{ h }28 - 13\text{ h }45 = 6\text{ h }43$

Le train a roulé pendant : $6\text{ h }43 - 13\text{ min} = 6\text{ h }30\text{ min}$

Vitesse horaire km/h : $780 \times 2/13 = 60 \times 2 = 120$

Prix du billet aller, en F : $0,105 \times 780 = 81,90$

Prix du billet touristique aller-retour, en F : $81,90 \times 2 \times 0,8 = 131,04$

Solution 2 – Nombre de journées de colonie : journées : $27 + 3 = 30$

Il devrait verser, en F : $11 \times 3 \times 30 + (56 \times 3) = 990 + 168 = 1\ 158$

Participation de la caisse, en F : $6,2 \times 3 \times 30 + 168/2 = 558 + 84 = 642$

Participation de l'usine, en F : $2,8 \times 3 \times 30 = 252$

Reste à la charge du père, en F : $1\ 158 - (642 + 252) = 1\ 158 - 894 = 264$

Quelques problèmes d'arithmétique du C.E.P. vers 1900 (Extraits de l'*Arithmétique* de E. Cazes, éd. Delagrave, cours supérieur, 1906)

- Un cultivateur loue un hectare de terre 90 F, le laboure, le fume et y sème 2 hl 50 de blé coûtant 22,40 F l'hectolitre. Les frais de main-d'œuvre et de fumure s'élèvent à 238,60 F ; il récolte 19 hl de blé estimé 26,50 F l'hectolitre et 3 900 kg de paille valant 2,70 F les 100 kg.

On demande le bénéfice du cultivateur.

- Deux personnes ont hérité ensemble de 18 300 F. La première ayant dépensé les 2/5 de sa part et la seconde les 3/7 de la sienne, il reste à la première 2 fois plus qu'à la seconde.

Quelles sont les deux parts d'héritage ?

- Quatre cents soldats enfermés dans un fort ont des vivres pour 180 jours à raison de 750 g par homme et par jour ; cette garnison augmente de 100 hommes et ne recevra plus de vivres avant 240 jours.

Quelle devra être la ration d'un homme par jour pour que les vivres puissent suffire ?

- Un marchand a vendu 783 m de drap à 25 F le mètre ; il a accordé 9 % d'escompte, tandis qu'il n'avait obtenu que 5 % sur le prix d'achat qui était de 24 F le mètre.

A-t-il gagné ou perdu ? et de combien ?

- Un propriétaire veut remplacer par des fils de fer les échelas qui garnissent sa vigne. Il y a 19 rangées de ceps de 156 m chacune. Il désire mettre par rangées 2 lignes de fils de fer pesant 111 grammes le mètre courant et valant 0,325 F le 1/2 kg ; puis aux extrémités de chaque ligne un pieu valant 6 F la douzaine, enfin, de 3 mètres en 3 mètres, un pieu coûtant 15 F le cent. Il doit compter pour chaque rangée 1 jour 1/2 d'ouvrier travaillant 10 heures par jour à 0,25 F de l'heure. Quelle sera la dépense ?

- Deux associés ont fondé une maison de commerce. Le premier a apporté 50 000 F et le deuxième, 75 000 F. Six mois après, ils s'adjoignent un troisième associé, qui a apporté 125 000 F. Au bout de l'année, les trois associés ont à se partager un bénéfice net de 15 750 F, sur lequel le premier des associés qui a géré l'entreprise, doit prélever 15 %. Combien revient-il à chacun ?

ACADÉMIE DE LYON République Française DÉPARTEMENT DE LA LOIRE

CERTIFICAT D'ÉTUDES PRIMAIRES

ÉLÉMENTAIRES

L'Inspecteur d'Académie du département de la Loire,

Vu l'article 6 de la loi du 28 mars 1882, modifié par la loi du 11 janvier 1910 ;
Vu les décrets du 27 juillet 1882 et du 18 janvier 1887 ;
Vu l'arrêté ministériel du 18 janvier 1887 (articles 254 à 262), modifiés par les arrêtés des 31 juillet 1897, 20 septembre 1898, 8 août 1903 et 27 juillet 1908 ;
Vu le procès-verbal de l'examen subi par Monsieur Faure H. Cl.
dans les conditions déterminées par les arrêtés sus-visés ;

Vu le certificat en date du 13 Juillet 1915, par lequel la Commission cantonale de Saint-Etienne (L.), siégeant pour la session de 1915, atteste que Monsieur Faure Henri Claude né le 6 Avril 1903 à Saint-Etienne département de la Loire, a été jugé digne d'obtenir le Certificat d'études primaires élémentaires,

Délivre à Monsieur Faure H. Cl. le présent CERTIFICAT D'ÉTUDES PRIMAIRES ÉLÉMENTAIRES pour servir et valoir ce que de droit.

Fait à Saint-Etienne, le 22 Juillet 1915.

SIGNATURE DU TITULAIRE, L'INSPECTEUR D'ACADÉMIE,
Faure Henri. deux gnomes

(1) Nom et prénoms.



Annexe 3

Quelques romans sur les instituteurs

Erckmann-Chatrion – *Histoire d'un sous-maître* (vers 1815)
Antoine Lavergne – *Jean Coste* (1894-1895)
Léon Frappié – *L'institutrice de province* (1906)
Jules Leroux – *Léon Chatry, instituteur* (1910)
Lucien Gachon – *Henri Gouttebel* (1900-1920)
Jean L'Hôte – *La communale* (1920-1930)
A.V. Jacquet – *Refus de parvenir* (1920-1935)

Romans populaires d'Erckmann-Chatrion

- *Aventures de l'illustre Mathéus*, 1858
- *Contes fantastiques*, 1860
- *L'invasion*, 1862
- *Madame Thérèse*, 1863
- *Histoire d'un conscrit de 1813*, 1864
- *L'ami Fritz*, 1864
- *Histoire d'un homme du peuple*, 1865
- *Waterloo*, 1865
- *Histoire d'un paysan*, 1869
- *Histoire d'un plébiscité*, 1872.

Romans feuilletons du XIX^e siècle

- Dumas (Alexandre) (1802 + 1870) : *Les trois mousquetaires*, 1844 ; *Le comte de Monte-Christo*, 1848
 - Gautier (Théophile) (1811 + 1872) : *Mademoiselle de Maupin*, 1863 ; *Le capitaine Fracasse*, 1863
 - Féval (Paul) (1817 + 1887) : *Le Bossu*, 1848, *Les habits noirs*, 1863
 - Kock (Charles Paul de) (1793 + 1871) – *Gustave, le mauvais sujet*, 1821
 - Montépin (Xavier de) (1793 + 1902) – *La porteuse de pain*, 1884
 - Soulié (Frédéric) (1800 + 1847) – *Les mémoires du diable*, 1837-1843
 - Sue (Eugène) (1804 + 1857) – *Jean Cavalier*, 1840, *Les mystères de Paris*, 1842-1843
 - Zévaco (Michel) (1860 + 1918) – *Le capitain*, *Les Pardaillan*, 1907.
- En 1872, apparaissent les premières machines à écrire Remington

Annexe 4

Extraits de deux romans d'Erckmann-Chatrion, qui nous montrent très bien la vie de l'école autrefois dans les campagnes.

1) *L'histoire d'un paysan*, relatant l'enfance et la vie de Michel Bastien, de Phalsbourg, en Lorraine, avant et pendant la Révolution.

"*Maître Jean (le parrain de Michel Bastien) et M. Materne (le curé de Lutzbourg, en Moselle) étaient du même village : c'étaient de vieux amis, ils s'aimaient bien.*"

- Hé ! Dis donc, Christophe, s'écria tout à coup le parrain, qui venait d'achever sa soupe, est-ce que tu recommenceras bientôt ton école ?

- Oui, Jean, la semaine prochaine, répondit M. le curé. C'est même pour cela que je suis en route ; je vais à Phalsbourg chercher du papier et des livres. Je pensais commencer le 20 septembre, mais il a fallu finir un Saint-Pierre pour la paroisse d'Aberschwiler, qui rebâtit son église. J'avais promis, j'ai voulu tenir ma promesse.

- Ah ! Bon !... Alors c'est pour la semaine prochaine.

- Oui, lundi prochain nous commencerons.

- Tu devrais bien prendre ce garçon-là, dit le parrain en me montrant ; c'est mon filleul, le fils de Jean-Pierre Bastien. Je suis sûr qu'il apprendrait de bon cœur.

En entendant cela, je devins rouge de plaisir, car je désirais depuis longtemps d'aller à l'école.

M. Christophe s'était retourné de mon côté.

- Voyons, fit-il en posant sa grosse main sur ma tête, regarde-moi.

Je le regardais les yeux troubles.

- Comment t'appelles-tu ?

- Michel, monsieur le curé.

- Eh bien ! Michel, tu seras le bienvenu. La porte de mon école est ouverte pour tout le monde ; plus il vient d'écoliers, plus je suis content !...

- Ah la bonne heure, s'écria Chauvel (un colporteur, ami du parrain), voilà ce qui s'appelle parler !

Et maître Jean, levant son verre, porta la santé de son ami Christophe.

Ceux qui vont aujourd'hui tranquillement à l'école de leur village et qui reçoivent en quelque sorte pour rien les leçons d'un homme instruit, honnête et très souvent capable de remplir une meilleure place, ceux-là ne se figurent pas combien d'autres, avant la Révolution, auraient envié leur sort. Ils ne se figurent pas non plus la joie d'un pauvre garçon, comme moi, lorsque M. le curé voulait bien me recevoir, et je me dis :

- Tu sauras lire, écrire ; tu ne vivras pas dans l'ignorance, comme tes pauvres parents !...

.....
C'est le temps que je commence à vivre. Celui qui ne sait rien et qui n'a pas le moyen de s'instruire, passe sur la terre comme un pauvre cheval de labour ; il travaille pour les autres, il enrichit ses maîtres, et quand il devient faible et vieux, on s'en débarrasse !

Tous les matins, au petit jour, le père m'éveillait. Les frères et sœurs dormaient encore. Je m'habillais sans faire de bruit et je sortais avec mon petit sac, les pieds dans mes sabots, le gros bonnet de roulier tiré sur les oreilles et ma bûche sous le bras. Il faisait froid à l'entrée de l'hiver, je fermais bien la porte et je partais, soufflant dans mes doigts.

Comme tout me revient après tant d'années : le sentier qui monte et descend, les vieux arbres dépouillés au bord du chemin, le grand silence de l'hiver dans la forêt ; et puis le village de Lutzelbourg au fond du vallon, avec son clocher pointu, le coq dans les nuages gris ; le petit cimetière en bas, les tombes enterrées dans la neige ; les vieilles maisons, la rivière, le moulin du père Sirvin, qui clapote sur la grande fosse tournoyante... Est-il possible que les choses de l'enfance vivent toujours dans votre esprit, quand le reste est vite oublié !

J'arrivais presque toujours avant les autres. J'entrais dans la salle encore vide. La mère de M. le curé Christophe, une toute petite femme courbée et ratatinée, la jupe de toile rouge montant derrière jusqu'au milieu du dos, à la mode alsacienne, le bonnet en forme de coussin sur le chignon, Madame Madeleine, alerte comme une souris, venait déjà d'allumer le feu. Je posais ma bûche à côté du poêle, et mes sabots dessous, pour les sécher. Tout est encore là sous mes yeux : les poutres blanchies à la chaux ; les petits bancs à la file ; le grand tableau noir, contre le mur entre les deux fenêtres ; tout au fond, la chaire de M Christophe, sur une estrade et au-dessus de la chaire, le grand crucifix.

.....
Sur le coup de huit heures, les élèves arrivaient tous à la file en criant :

- Bonjour, monsieur Christophe ! Bonjour, monsieur Christophe !

Il n'était pas encore là, et l'on criait tout de même. On se serrait autour du poêle, on riait, on se poussait. Mais à peine les grands pas de M. le curé se faisaient-ils entendre dans l'allée, que tout se taisait. Chacun allait se mettre sur son banc, la croisette sur les genoux et le nez dessus, sans souffler. Car, pour dire la vérité, M. Christophe n'aimait pas le bruit ni les disputes ; je me rappelle l'avoir vu plus d'une fois, pendant la classe, lorsqu'on se donnait des coups de coude, se lever tranquillement, vous tirer du banc par le collet, et vous jeter dehors comme de petits chats.

On n'avait plus envie de recommencer, et même on tremblait dans sa peau lorsqu'il vous regardait de travers.

M. le curé arrivait donc ; il regardait, debout sur la porte, si tout était en ordre. On entendait bourdonner le feu ; rien ne bougeait ! Puis il montait dans sa chaire, en nous criant : « Allez ! » et tous ensemble nous chantions le B.A., B.A., cela durait longtemps ; à la fin, M. le curé nous criait : « Halte ! » et l'on se taisait".

2) Histoire d'un sous-maître, qui se passe en 1816.

Le sous-maître Jean-Baptiste Renaud arrive dans son premier poste dans les Vosges :

"Nous arrivions à la maison d'école, une ancienne bâtisse décrépite, la grande salle en bas, cinq fenêtres sur la rue, avec la porte d'entrée, quatre de côté, sur un petit carré de légumes, pois, haricots, fèves, dont les perches étaient en faisceau. Au-dessus était le logement de M. Guillaume et de Mme Catherine, sa femme, et plus haut une sorte de mansarde recouverte de bardeaux et les fenêtres en tabatière.

L'escalier, en dehors, avec sa rampe de bois, montait sur l'autre façade, du côté de l'église. M. le curé grimpa l'escalier quatre à quatre, devant moi, jusqu'à la petite galerie. Il ouvrit une porte et dit en entrant :

- Monsieur Guillaume, voici votre sous-maître ; c'est Monsieur de Briqueville (l'évêque) qui vous l'envoie ; il vous convient sous tous les rapports.

.....
Toute ma vie j'aurai devant les yeux cette grande salle d'école remplie d'enfants, avec ses trois lignes de bancs au milieu pour les petits que le père Guillaume appelait bancs des chats, et ses tables en carré autour des murs, où se trouvaient assis des deux côtés les grands, tout crasseux, déguenillés, les vestes et les pantalons percés aux coudes et aux genoux, quelques-uns en sabots, d'autres pieds nus comme de vrais sauvages, pas un, j'en suis sûr, n'avait été lavé depuis des semaines et des mois. Tout cela ne sentait pas bon.

Mais une chose plus importante, c'est qu'on me demanda mon certificat de bonne conduite, que j'avais heureusement apporté, signé de Monsieur le Révérend père de Briqueville et du maire de Saint-Nicolas. Alors je fus reconnu comme sous-maître, en attendant le certificat de capacité, qui ne pouvait m'être délivré que plus tard, lorsque j'aurais passé mon examen de second degré, ce qui devait m'exempter du service militaire.

.....

Le père Guillaume me disait :

- Surtout, Jean-Baptiste, n'ayez pas peur, tous ces sous-maîtres sont des ânes ; le plus malin de la bande ne serait pas capable de faire une addition de fractions. Vous en savez dix fois plus qu'eux tous ; mais il ne faut pas avoir peur quand on vous interrogera : si vous avez peur, vous êtes perdu ! D'ailleurs je vous l'ai déjà dit cent fois, le principal aujourd'hui, ce n'est pas l'arithmétique, ni même la grammaire, c'est le catéchisme et l'histoire sainte ; tenez, lisez la circulaire du 15 mars 1816 et vous verrez si j'ai raison.

Alors le brave homme me relisait cette fameuse circulaire disant que « Messieurs les recteurs devaient se regarder comme les serviteurs de Messieurs les évêques, et que l'instruction primaire avait surtout pour objet de renforcer l'instruction religieuse et d'imprimer dans le cœur des jeunes gens, d'une manière durable, le sentiment de leurs devoirs envers Dieu et le Roi. », ce qui ne m'empêchait pas de trembler comme un malheureux".

Annexe 5

Quelques ministres de l'Instruction publique et, après 1936, ministres de l'Education nationale (voir biographies)

- FALLOUX (Frédéric, comte de) – 1849
- PARIEU (Marie Louis, comte de) – 1849 – 1851
- ROULAND (Gaston) – 1856 – 1863
- DURUY (Victor) – 1865 – 1869
- SIMON (Jules) - 1870 – 1873
- BARDOUX (Agénor) – 1877 - 1879
- FERRY (Jules) – 1879 – 1881
- BERT (Paul) - 1881 – 1882
- FALLIERES (Armand) - 1883
- BOURGEOIS (Léon) - 1890 et 1898
- DUPUY (Charles) - 1892 et 1894
- POINCARE (Raymond) - 1893
- COMBES (Emile) - 1895 – 1896
- LEYGUES (Georges) - 1902 - 1904
- DOUMERGUES (Gaston) - 1905 – 1906
- BRIAND (Aristide) - 1906
- AUGAGNEUR (Victor) - 1910
- VIVIANI (René) - 1913 – 1914
- SARRAUT (Albert) - 1914
- SEMBAT (Marcel) – 1914 - 1915
- PAINLEVE (Paul) - 1915 – 1916 et 1925
- HERRIOT (Edouard) - 1926 – 1928
- ZAY (Jean) - 1936 – 1937
- DELBOS (Yvon) - 1937 – 1940

Biographies

Augagneur (Victor) 1855 - 1931

Né à Lyon, il est professeur à la faculté de médecine puis Maire de Lyon et devient gouverneur de Madagascar de 1905 à 1910, président du conseil pendant la guerre de 1914-1918 et ministre de l'Instruction publique.

Bert (Paul) 1833 - 1886

Né à Auxerre (Yonne), physiologiste et homme politique, il découvrit les lois qui régissent les échanges gazeux entre l'air et le sang au niveau des alvéoles pulmonaires. Ministre de l'Instruction publique en 1881, il fit adopter l'enseignement gratuit et obligatoire. Nommé résident général au Tonkin, il mourut à Hanoï.

Binet (Alfred) 1857 - 1911

Né à Nice, psychologue et pédagogue, spécialisé dans la psychologie expérimentale, auteur d'études sur l'intelligence, les altérations de la personnalité, la psychologie du raisonnement et, en collaboration avec le docteur Simon, d'ouvrages sur le niveau intellectuel des enfants et promoteur de la méthode des tests en 1905.

Bourgeois (Léon) 1851 - 1925

Né à Paris, homme politique, nommé préfet de Police à Paris en 1887, député radical de la Marne en 1888, président du Conseil en 1895-1896, ministre de l'Instruction publique en 1890 et 1898, il développa l'œuvre de Jules Ferry. Il remplace en 1891 l'enseignement spécial de Victor Duruy par un enseignement moderne. Sénateur de la Marne depuis 1905, il dirige la Société des Nations en 1919 et est président du Sénat de 1920 à 1923. Il est prix Nobel de la paix en 1920.

Briand (Aristide) 1862 - 1932

Homme politique, député de la Loire depuis 1902, il est rapporteur de la loi sur la Séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1905, il est ministre de l'Instruction publique en 1906. C'est un des fondateurs de la Société des Nations, prix Nobel de la paix en 1926.

Buisson (Ferdinand) 1841 - 1932

Né à Paris, professeur agrégé de philosophie et homme politique, exilé sous le second Empire, il est directeur de l'enseignement primaire de 1879 à 1896, principaux ouvrages : *Dictionnaire pédagogique, la religion, la morale et les sciences* en 1901, *La foi laïque* en 1912. Collaborateur de Jules Ferry, il fut l'un des principaux organisateurs de l'enseignement primaire en France et un des fondateurs de la Ligue des droits de l'homme, député de 1902 à 1924, prix Nobel de la paix en 1922.

Carnot (Hippolyte) 1801 - 1888

Né à Saint-Omer (Pas-de-Calais), fils de Lazare Carnot, mathématicien et homme politique sous la Révolution et l'Empire, il est ministre de l'Instruction publique en 1848. Il met en chantier un projet sur l'instruction primaire et invite les instituteurs à fonder la République. Il fait diffuser les manuels d'instruction civique de Charles Renouvier et Henri Martin. En 1849, son projet est rejeté par 314 voix contre 303, il démissionne. Il est un des fondateurs de la III^e République et le père de Sadi Carnot qui devient président de la République de 1887 à 1894 et qui est assassiné à Lyon.

Carpentier (Marie) 1815

Elle dirige la salle d'asile de La Flèche dans la Sarthe et devient la première inspectrice générale des écoles maternelles, grâce à son *Manuel de l'instruction* en 1869 et son *Manuel de l'institutrice* en 1870.

Chaptal (Jean Antoine) 1756 - 1832

Né dans le Gévaudan, à Badaroux (Lozère), fils d'un grand propriétaire terrien, il fait ses études de médecine à Montpellier et monte à Paris pour étudier la chimie. Il revient en 1780 à Montpellier pour occuper la chaire de chimie nouvellement créée. Il industrialise la fabrication de l'alun, du salpêtre, du ciment et améliore la production de l'acide chlorhydrique. Emprisonné en 1793, il est libéré et accepte de diriger la fabrication des poudres et salpêtres. En novembre 1800, Bonaparte le nomme ministre de l'Intérieur. Il crée les chambres de commerce et ouvre à Châlons-sur-Marne la première école des arts et métiers. Il reprend le projet de Lakanal relatif à l'éducation. Il réorganise et modernise les hôpitaux et les hospices et crée l'école des sages-femmes. Il démissionne en 1804. Il est trésorier du Sénat. En 1818, il est fait pair de France.

Combes (Emile) 1835 - 1921

Né à Roquecourbe dans le Tarn, il se destina d'abord à la prêtrise et fut reçu docteur en théologie avec sa thèse sur saint Thomas d'Aquin en 1860. Ayant perdu la foi, il entreprit des études de médecine et s'installa à Pons en Charente-Maritime en 1866. Engagé dans la politique, il devint l'un des chefs du parti radical, fut président du Sénat de 1894 à 1895, ministre de l'Instruction publique de 1894 à 1895 et président du Conseil de mai 1902 à janvier 1905. Anticlérical, il fit appliquer la loi sur les congrégations et fit voter celle du 7 juillet 1904 qui interdit aux congréganistes d'enseigner. Cela le mena à la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Obligé de démissionner à la suite du scandale des fiches, il avait fondé le principe de la laïcité de l'Etat en France.

Condorcet (Marie Jean Antoine Nicolas) marquis de Caritat 1743 - 1794

Philosophe, mathématicien et homme politique, il collabora à *l'Encyclopédie*. Défenseur des droits de l'homme, député à la Législative, il élabore un plan d'organisation de l'instruction publique présenté le 20 avril 1792. Il prévoyait 5 catégories d'établissements pour l'enseignement : écoles primaires, écoles secondaires, instituts, lycées, société nationale des sciences et des arts, projet abandonné. Il est élu à l'Académie des sciences en 1769 et à l'Académie française en 1773. Ami des Girondins, il est pourchassé et accusé. Emprisonné, il est retrouvé mort dans sa cellule en 1794.

Daniel (abbé Jacques Louis) 1794 - 1862

Né dans la Manche, devenu prêtre en 1819, il est recteur de l'académie de Caen de 1840 à 1852. Il devient ensuite évêque de Coutances et d'Avranches, inspecteur général et membre du conseil supérieur de l'instruction publique.

Daunou (Pierre Claude François) 1761 - 1840

Né à Boulogne-sur-Mer, homme politique, évêque constitutionnel de la Seine en 1790, député à la Convention en 1792, il s'oppose à la proscription des Girondins et est emprisonné en 1793-1794. Membre du conseil des 500 de 1795 à 1799, puis du tribunat de 1800 à 1802, il travailla à l'organisation de l'enseignement public et précisa le classement des élèves en trois niveaux : élémentaire, moyen et supérieur (loi du 25 octobre 1795). Il aida aussi à élaborer les constitutions des ans III et VIII. Il fut conservateur des archives de 1807 à 1815 et professeur d'histoire au Collège de France. Il devint secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1838 et pair de France en 1839.

Decroly (Ovide) 1871 - 1932

Médecin, psychologue belge ; il fonda un institut pour enfants déficients en 1901 puis une école pour enfants normaux en 1907. L'éducation repose sur le travail en équipe, l'institution d'un système de responsabilité et l'exploitation de centres d'intérêts. Ce sont déjà les principes de l'école nouvelle.

Delbos (Yvon) 1885 - 1956

Homme politique, député radical-socialiste de la Dordogne en 1924, ministre de l'Instruction publique en 1925 et de nouveau ministre de l'Education nationale de 1936 à 1940 et en 1948. Il est devenu président de son parti et vice-président de la Chambre des députés.

Démia (Charles) 1636 - 1695

Prêtre, il fonde la congrégation des frères de Saint-Charles à Lyon en 1666 et les petites écoles lyonnaises, puis stéphanoises après 1679.

Doumergues (Gaston) 1863 - 1937

Né à Aigues-Vives, homme politique, il est ministre des Colonies en 1905 et ministre de l'Instruction publique de 1905 à 1906, puis président du Conseil en 1913. Il est de nouveau ministre des Colonies de 1914 à 1918 et président du Sénat en 1923. Il devient président de la République de 1924 à 1931 et président du Conseil d'un ministère d'union nationale en 1934.

Dupuy (Charles Alexandre) 1851 - 1923

Né au Puy, professeur agrégé de philosophie, député de la Haute-Loire, toujours réélu, il fut ministre de l'Instruction publique en 1892, président du Conseil, ministre de l'Intérieur en avril 1893, de mai 1894 à janvier 1895 et en 1899. Président de la Chambre des députés en 1893, il présidait lors de l'attentat de l'anarchiste Vaillant. A cette occasion, il prononça le mot célèbre : « La séance continue ! »

Duruy (Victor) 1811 - 1894

Né à Paris, à la manufacture des Gobelins où son père était chef d'atelier, élève de l'Ecole normale supérieure en 1830, professeur et historien, il est reçu à l'agrégation d'histoire et géographie en 1833 et devient professeur au lycée Henri-IV. Il a été l'un des grands organisateurs de l'instruction publique en France. C'est un auteur de manuels appréciés et d'ouvrages divers. Il fut appelé à donner des leçons d'histoire aux fils de Louis-Philippe. Le 23 juin 1863, il est appelé à la tête de l'instruction publique par Napoléon III. Il développe l'enseignement public, crée les caisses des écoles et pour les ouvriers un enseignement postscolaire, introduit la gymnastique dans les lycées et malgré l'hostilité de l'Eglise, veut répandre l'enseignement féminin. Il crée l'Ecole pratique des hautes études.

Fallières (Armand) 1841 - 1931

Né à Mézin (Lot-et-Garonne), député, plusieurs fois ministre (intérieur, instruction publique, justice), président du Conseil en 1883, sénateur en 1890, président du Sénat en 1899 et président de la République de 1906 à 1913.

Falloux (Frédéric, comte de) 1811 - 1886

Né à Angers, écrivain et homme politique, ministre de l'Instruction publique en 1849, il est membre de l'Académie française. Auteur de la loi de 1850 sur la liberté de l'enseignement, il a laissé des mémoires. Il supprima les écoles primaires supérieures qui furent rétablies le 30 octobre 1886.

Ferry (Jules) 1832 - 1893

Né à Saint-Dié, Vosges, il est l'auteur du pamphlet publié par *Le Temps* en 1868 : *Les comptes fantastiques d'Hausmann* où il attaque la gestion financière du célèbre préfet. Membre du corps législatif en 1869, il est élu en 1871 à l'Assemblée nationale et siège parmi les députés de la gauche républicaine. Il devient ministre de l'Instruction publique en 1879 et souhaite bâtir une école républicaine et laïque. Deux fois président du Conseil, de septembre 1880 à novembre 1881 et de février 1883 à mars 1885, il garde le portefeuille de l'instruction publique. Il attaque la loi Falloux et promulgue la loi du 27 février 1880 qui privilégie le principe de la compétence

pédagogique. Il réalise la réforme de l'enseignement primaire : école gratuite (loi de juin 1881, obligatoire et laïque (loi de mars 1882). Il développe les écoles normales d'instituteurs puis réforme l'enseignement secondaire. Il supprime le discours latin et crée les lycées de jeunes filles. Il attache son nom à une vaste politique d'expansion coloniale. En 1881, la France envahit la Tunisie, de 1883 à 1885, Savorgnan de Brazza occupe une partie du Congo et la France s'impose à Madagascar. La conquête du Tonkin commence. Après le désastre de Lang Son, l'extrême gauche autour de Clémenceau et l'extrême droite autour de Déroulède attaquent Ferry, le Tonkinois, qui est renversé le 30 mars 1885. Sénateur en 1891, il deviendra président du Sénat juste avant sa mort en 1893.

Fontanes (Louis de) 1757 - 1821

De famille noble, écrivain et philosophe, ami de Chateaubriand, il s'exile en Angleterre pendant la Terreur et rentre en France après le 18 brumaire. Il fait revenir Chateaubriand en France en 1800 et le pousse à écrire *Le génie du christianisme*. Ami de Bonaparte, il accepte une place importante au ministère de l'Intérieur et devient président du corps législatif en 1804. En 1808, l'empereur le nomme grand maître de l'université jusqu'en 1815. Il est recteur de l'académie de Paris. Sénateur et comte d'Empire, il entretient de bonnes relations avec les Bourbons en secret et à la Restauration, il est nommé ministre d'Etat et siège à la Chambre des pairs.

Fortoul (Hippolyte) 1811 - 1856

Né à Digne d'une famille de juristes, il poursuit ses études à partir de 1823 au collège royal de Lyon. Il est envoyé à Paris pour faire des études de droit. Il entre au ministère de la Justice en 1833, passe une licence de lettres en 1848 et est nommé professeur à Toulouse. Il est doyen de la faculté des lettres d'Aix-en-Provence en 1856. Il avait été élu député des Basses-Alpes en 1848 et réélu en 1849. Bonapartiste, il devient ministre de l'Instruction publique de 1851 à 1856.

Fourcroy (Antoine François, comte de) 1755 - 1809

Né à Paris, chimiste et homme politique. Après avoir mis au point un procédé de séparation du cuivre et de l'étain, il a étudié les albumines et la gélatine et a contribué à faire adopter en chimie une nomenclature rationnelle en 1787. Elu membre de la Convention, il crée en décembre 1794 l'Ecole centrale des travaux publics. Elle deviendra en septembre 1795 l'Ecole polytechnique. Il est entré en 1784 à l'Académie des sciences.

Freinet (Célestin) 1896 - 1966

Initiateur de l'école moderne, pédagogie populaire née au cours des années 1920 dans une école primaire des Alpes-Maritimes. Elle repose sur un certain nombre de principes : la motivation, l'expression, le tâtonnement expérimental à l'aide du texte libre, du journal scolaire, de l'imprimerie et de la correspondance interscolaire.

De nouveaux outils pédagogiques sont utilisés comme la bibliothèque de travail et les fichiers auto-correctifs qui favorisent l'apprentissage scolaire. Après avoir longtemps été tenues en suspicion par l'administration, ces techniques sont aujourd'hui reconnues et appliquées dans les classes, groupées au sein de l'institut coopératif de l'école moderne.

Grégoire (Henri dit l'abbé) 1750 - 1831

Prêtre, député du clergé aux états généraux, il prêta le serment constitutionnel et fut à l'origine de l'émancipation des juifs français. Evêque constitutionnel du Loir-et-Cher en 1791, député à la Convention, il fit voter l'abolition de l'esclavage. Il contribua à la formation de l'Institut et du Conservatoire des arts et métiers pour enseigner les arts mécaniques, le 10 octobre 1794. Il réunit 2 conciles nationaux en 1797 et 1801. Membre des 500 de 1795 à 1798, du corps législatif en 1800, puis du Sénat en 1802, il s'opposa à Napoléon. Il fut élu député de l'Isère en 1819 mais les ultra royalistes l'empêchèrent de siéger.

Guizot (François) 1787 - 1874

Né à Nîmes d'un père protestant victime de la Terreur, il reçoit une éducation austère à Genève. En 1812, son mariage avec une femme de lettres, Pauline de Meulan, l'engage dans la littérature. Il est alors professeur d'histoire moderne à la Sorbonne. Il devient secrétaire général au ministère de l'Intérieur puis à celui de la Justice, conseiller d'Etat et il entre au gouvernement Decazes. Lors de la chute de celui-ci, il combat les ministères Richelieu et Villèle. De 1822 à 1828, il écrit ses grandes œuvres historiques : *Histoire de la révolution d'Angleterre*, *Histoire de la civilisation en Europe*, *Histoire de la civilisation en France*. Elu député de Lisieux en janvier 1830, il combat le ministère Polignac. Il est ministre de l'Intérieur dans le premier gouvernement de Louis-Philippe. Ministre de l'Instruction publique de 1832 à 1837, il généralise l'enseignement primaire par la loi du 18 juin 1833 qui donne la liberté d'ouvrir des écoles primaires dans chaque commune, une école primaire supérieure dans chaque département et chaque ville de plus de 6 000 habitants et une école normale dans chaque département. Il crée la Société de l'histoire de France et le Service des monuments historiques. Il est écarté du gouvernement en 1837 et envoyé à Londres en 1840 comme ambassadeur. Rappelé, il est nommé ministre des Affaires étrangères et devient président du Conseil en 1847. Il sera renversé par la révolution de 1848 et se réfugiera à Londres. Rentré en France, il se consacrera à des travaux littéraires comme *Les mémoires pour servir à l'histoire de mon temps* (9 volumes).

Herriot (Edouard) 1872 - 1957

Né à Troyes dans l'Aube, homme politique et écrivain, agrégé de lettres, il restera maire Lyon de 1905 à 1955, sénateur de 1912 à 1919, député du Rhône de 1919 à 1940. Il deviendra ministre des Travaux publics de 1916 à 1917, président du Conseil de 1924 à 1925, ministre des Affaires étrangères et ministre de l'Instruction publique de 1926 à 1928, de nouveau président du Conseil en 1932 et ministre d'Etat. Il fut mis en résidence surveillée en 1942 et emmené en Allemagne en 1944-1945. Il est de nouveau maire de Lyon en 1945 et président de l'Assemblée nationale en 1947.

Itard (Jean-Marie) 1775 - 1838

Né à Riez dans les Basses-Alpes, c'est le médecin éducateur des sourds et muets.

Kergomard (Pauline) 1838 - 1925

Née à Bordeaux, pédagogue française, une des fondatrices de l'école maternelle en France. Il faut connaître l'enfant, ses besoins et ses possibilités. Inspectrice générale.

Lakanal (Joseph) 1762 - 1845

Né à Serre dans l'Ariège, il fait ses études chez les frères de la doctrine chrétienne et y enseigne. Il est élu à la Convention en 1792 comme député de l'Ariège. Il siège sur les bancs de la Montagne et préside le comité d'instruction publique. Il fait adopter le télégraphe Chappe. Il présente des projets de décrets pour l'établissement de l'instruction publique et sur la fondation des écoles normales. Sur sa proposition, la Convention décrète le 18 novembre 1794, la fondation de 24 000 écoles primaires, puis le 25 février 1795, la création des écoles centrales. Sous l'Empire, il enseigne à l'Ecole centrale de la rue Saint-Antoine à Paris et en 1809, il devient inspecteur des poids et mesures. En butte aux persécutions comme régicide, il s'exile en Amérique où il enseigne à l'université de La Nouvelle-Orléans. Rappelé à l'Institut après la révolution de 1830, il revient à Paris en 1837.

Lancaster (Joseph) 1778 - 1838

Né à Londres, pédagogue anglais, propage la méthode de l'enseignement mutuel inventé par Bell et qui va se répandre en France.

La Salle (Jean-Baptiste de) 1651 - 1719

Né à Reims, fils du conseiller du présidial, il devient chanoine et se consacre à la scolarisation gratuite des pauvres. Il fonde l'institut des frères des écoles chrétiennes (1680-1682). Il s'installe à Paris en 1688, puis en province. En 1689, 760 petits frères scolarisent 30 000 élèves. Il expose ses idées pédagogiques dans *La conduite des écoles chrétiennes* (1717) : priorité à la langue française puis lecture et écriture du latin. Il utilise les classes de niveau où on utilise le même livre. Il accorde une grande attention à la formation des maîtres.

Lavisse (Ernest) 1842 - 1922

Né au Nouvion en Thiérache dans l'Aisne, historien. Il fut précepteur du prince impérial, fils de Napoléon III, professeur d'histoire à l'université de Pau en 1888, membre de l'Académie française en 1892 et directeur de l'École normale supérieure de 1904 à 1919. Il dirigea avec Rambaud, de 1893 à 1900, la publication de *l'histoire générale du IV^e siècle à nos jours* et publia de nombreux manuels d'histoire pour les écoles.

Leygues (Georges) 1857 - 1933

Né à Villeneuve-sur-Lot, homme politique, il fut plusieurs fois ministre de l'Instruction publique où il réalisa la réforme de l'enseignement secondaire et dota les universités de la personnalité civile. Ministre de la Marine, il accrut notre flotte de combat, président du Conseil de septembre 1920 à janvier 1921, de novembre 1925 à 1930 et de 1932 à 1933.

Macé (Jean) 1815 - 1896

Né à Paris, publiciste français, il consacra son existence à la vulgarisation pédagogique. Il débuta comme instituteur. A partir de 1848, il est rédacteur à *La République* mais après le coup d'Etat de 1851, il doit quitter Paris. Il se rend en Alsace où il collabore avec l'éditeur Hetzel à diverses revues pédagogiques. En 1864, il fonde *Le magasin d'éducation et de récréation* et en 1866 la Ligue de l'enseignement pour promouvoir les méthodes modernes. En 1883, il est nommé sénateur à vie.

Matter (Jacques) 1791 - 1864

Né à Alt-Ekendorf en Alsace, fils d'un cultivateur aisé, il poursuit ses études au lycée de Strasbourg. Il devient professeur d'histoire puis est nommé inspecteur de l'académie de Strasbourg en 1828. Il est appelé à Paris par Guizot pour devenir inspecteur général des études et en 1845, inspecteur général des bibliothèques et membre du Conseil royal de l'instruction publique. Il a publié : *Le visiteur des écoles* en 1831, *L'instituteur primaire* en 1832 et *Le nouveau manuel des écoles primaires* en 1836.

Meunier (Louis Arsène) 1801 - 1887

Né à Nogent-le-Rotrou, dans l'Eure-et-Loir, fils d'ouvrier, employé dès 12 ans dans une fabrique de cotonnades, il s'instruit lui-même et devient instituteur. De 1832 à 1842, il est directeur de l'école normale de l'Eure

Il démissionne pour avoir protesté contre le gouvernement. Il fonde alors une école professionnelle privée à Paris et publie des manuels scolaires. Le journal *L'écho des instituteurs* paraît en 1845. Il est à l'origine de la société mutuelle des instituteurs et institutrices de la Seine. Il tente en vain de créer des associations d'instituteurs. En 1850, il est frappé de l'interdiction d'enseigner. Arrêté en 1852, il s'exile en Belgique, revient en 1859 et ouvre une nouvelle école professionnelle privée.

Montessori (Maria) 1870 - 1952

Né à Chiaravalle, près d'Ancône en Italie, elle est la première Italienne à obtenir le grade de docteur en médecine. En 1808, elle présente à Turin un rapport d'éducation morale qui lui vaut la charge d'un cours sur l'éducation des enfants arriérés. En janvier 1907, elle recueille des enfants de 3 à 7 ans et ouvre la première *Maison des enfants*. Par une longue pratique du

maniement de simples objets didactiques (cylindres, cubes, bâtonnets, prismes...), l'enfant s'exerce et renforce ses facultés. Elle publie *L'auto éducation dans les écoles primaires* en 1912. Elle meurt à Noordwijk, aux Pays-Bas.

Nadaud (Martin) 1814 - 1898

Né à Soubrebost dans la Creuse, simple maçon, disciple de Cabet, député en 1849, exilé de 1851 à 1869, il fut préfet en 1870-1871. Réélu député de 1876 à 1889, il oeuvra avec Jules Ferry pour les lois scolaires, auteur d'une *Histoire des classes ouvrières en Angleterre*, en 1862 et des *Sociétés ouvrières* en 1873.

Oberlin (Jean-François) 1740 - 1826

Pasteur, il organisa au ban de la Roche, dans les Vosges, un cycle d'études avec initiation agricole.

Ordinaire (Dyonys)

Député du Doubs, issu d'une famille de Franche-Comté, il a aidé Jules Ferry dans son projet pour les lois scolaires. Il faisait partie d'une famille d'enseignants.

Painlevé (Paul) 1863 - 1933

Né à Paris, mathématicien, professeur à la faculté des sciences de Lille, puis à la Sorbonne et à l'Ecole polytechnique, il est l'auteur de travaux sur les fonctions algébriques, les équations différentielles et les fonctions elliptiques. Il s'oppose à Einstein sur la relativité. Président du Conseil en 1925, il fut ministre de l'Instruction publique, de la Guerre et de l'Air.

Parieu (Marie Louis Esquirou de) 1915 - 1893

Né à Aurillac dans le Cantal, économiste, député en 1848, ministre de l'Instruction publique, il se rallia au second Empire et devint président du Conseil d'Etat dans le ministère Ollivier en 1870.

Pecaut (Félix) 1828 - 1898

Né à Salies de Béarn dans les Pyrénées-Atlantiques, moraliste protestant et pédagogue, il collabora avec Jules Ferry et Ferdinand Buisson à la réorganisation dans un sens laïque de l'enseignement primaire en France. Fondateur et premier directeur de l'école normale de Fontenay pour les jeunes filles en 1880.

Peletier de Saint-Fargeau (Le) 1760 - 1793

Né à Paris, député de la noblesse aux états généraux, membre de la Convention en 1792, il vota la mort du roi et présenta un projet d'organisation de l'enseignement avec obligation scolaire. Il fut assassiné par le garde du corps Pâris.

Person (Jean-Baptiste Edouard) 1805 - 1877

Né à Vitry-le-François dans la Marne, fils d'instituteur, il le devient en 1825. En 1833, il l'un des inspecteurs de l'enquête Guizot. Il devient directeur de l'école normale d'Albi de 1834 à 1838, puis de l'école normale de Chartres jusqu'en 1876. Il développe l'enseignement agricole et l'arpentage.

Pestalozzi (Jean Henri) 1746 - 1827

Né à Zurich en Suisse, mais fait citoyen français, il fonda un institut pédagogique pour appliquer sa méthode qui s'appuie sur la nature et l'esprit de l'enfant avec des exercices répétés de langage. Créateur de la pédagogie moderne, il écrivit des traités théoriques et des récits.

Philippe (frère) 1792 - 1874

Né à Apinac dans la Loire, fils de cultivateur, il fait ses études à l'école des frères de Lyon. Il commence sa carrière dans cette ville comme professeur puis à Auray. Il dirige successivement les communautés de Rethel, Rieuset, Metz et Saint-Nicolas-des-Champs à Paris. Il écrit des manuels scolaires comme *La géométrie appliquée au dessin linéaire*. En novembre 1838, il devient supérieur général de l'Institut des frères des écoles chrétiennes. Appelé à témoigner devant la commission extraparlamentaire qui prépare la loi Falloux en 1849, il défend les instituteurs publics.

Rapet (Jean-Jacques) 1805 - 1882

Né à Miribel dans l'Ain, près de Lyon, il fait ses études au lycée Louis-le-Grand à Paris et devient directeur de l'école normale de Périgueux en 1833. Il devient en 1850, inspecteur des écoles de la Seine et défend les instituteurs publics. En 1862, il est nommé inspecteur général et dirige le musée scolaire à partir de 1872.

Rendu (Antoine), père 1778 -1860

Né à Paris, de parents notaires, très religieux, gallican, il se lie d'amitié avec Fontanes et devient inspecteur général et membre du conseil impérial de l'instruction publique en 1806. Il le restera sous tous les régimes.

Rendu (Ambroise), fils du précédent 1820 - 1864

Frère d'Eugène Rendu, inspecteur général de l'Instruction publique, il est l'auteur du cours de pédagogie ou principe d'éducation. Ils ont été les artisans les plus dévoués des progrès de l'instruction primaire en France.

Rouland (Gustave) 1806 - 1873

Né à Yvetot en Seine-Maritime, il fait ses études au collège de Rouen, puis son droit. De 1830 à 1842, il est substitut du procureur du roi à Louviers, Evreux et Rouen, puis avocat général et premier avocat général à Rouen. Il devient ministre de l'Instruction publique et des Cultes de 1856 à 1863. Il améliore la condition matérielle des instituteurs par un décret de 1862 en portant le traitement à 700 F par an, 800 F après 10 ans d'ancienneté et 900 F après 15 ans. Président du Conseil d'Etat, il est gouverneur de la banque de France. Il avait lancé en 1860 une enquête auprès des instituteurs ruraux.

Rosny (Séraphin) alias Julien Boex 1859 - 1948

Né à Bruxelles en Belgique, écrivain français qui a publié plusieurs romans préhistoriques en collaboration avec son frère Joseph Rosny (1856 + 1916) comme *La guerre du feu*. Tous deux ont été membres de l'académie Goncourt.

Salengro (Roger) 1890 - 1936

Né à Dunkerque dans le Nord, militant socialiste, il entre au conseil municipal de Lille en 1919. Il est maire de la ville à partir de 1925 et député du Nord à partir de 1928. Il sera constamment réélu. Après la victoire du front populaire, Léon Blum lui confia le portefeuille de l'intérieur. Il a été l'un des initiateurs des accords Matignon. Pendant l'été 1936, la presse de droite mena contre lui une violente campagne, l'accusant d'avoir déserté pendant la guerre et d'être passé devant un conseil de guerre. Mais il avait été fait prisonnier en tentant d'aller chercher, avec l'accord de ses chefs, le corps d'un de ses camarades et avait été acquitté par le conseil de guerre. Le journal *Gringoire* continuant ses attaques et sa femme étant décédée, il se suicide peu de temps après.

Salvandy (Narcisse Achille) comte de 1795 - 1856

Né à Condom dans le Gers, écrivain, nommé au Conseil d'Etat par Louis XVIII, ministre de l'Instruction publique sous Louis-Philippe de 1837 à 1845, il créa l'école d'Athènes et réorganisa

l'Ecole des chartes. Il réglementa les cours d'adultes et créa des écoles primaires de filles en 1836.

Sarraut (Albert) 1872 -1962

Né à Bordeaux, homme politique radical-socialiste, gouverneur général de l'Indochine, il est ministre de l'Instruction publique en 1914, des Colonies en 1920-1924 et en 1932-1933, de la Mer et de l'Intérieur en 1926-1928, 1934-1935 et en 1938-1940. Il est président du Conseil en 1933 et 1936 et président de l'Assemblée de l'union française en 1951.

Semhat (Marcel) 1862 – 1922

Né à Bonnières-sur-Seine (Yvelines), homme politique, il devint un des chefs du parti socialiste, ministre des Travaux publics et de l'Instruction publique en 1914-1915.

Sieyès (Emmanuel Joseph) 1748 - 1836

Né à Fréjus, homme politique, vicaire général de Chartres en 1787, il se rend célèbre avec sa brochure *Qu'est-ce que le tiers état ?* en 1789. Elu député du tiers par les Parisiens, il joue un rôle décisif en juin 1789 pour la transformation en assemblée nationale. Elu à la Convention, il participe à la création du club des Jacobins. Il vote la mort du roi, député aux 500, il devient directeur en 1799 et prépare le coup d'Etat du 18 brumaire. Il devient consul avec Bonaparte mais son projet de constitution de l'an VIII déplaît et il est écarté du pouvoir. Il est exilé de 1816 à 1830 comme régicide.

Simon (Jules) 1814 - 1896

Né à Lorient dans le Morbihan, philosophe, membre de l'Académie française, membre du gouvernement de la défense nationale en 1870, il est ministre de l'Instruction publique de 1870 à 1873, président du Conseil de 1876 à 1877, opposant à Thiers. Il a publié *Le devoir*, en 1854, *La religion naturelle*, en 1856, *Le travail*, en 1866 et *La liberté du pouvoir*, en 1870.

Talleyrand (Charles Maurice de) 1754 - 1838

Né à Paris, évêque d'Autun en 1788, député du clergé aux états généraux, il rompt avec l'Eglise et devient ministre des Relations extérieures. Il négocie les traités de Lunéville, Amiens, Presbourg et Tilsitt pour Napoléon 1^{er}. Il devient prince de Bénévent en 1806 mais il est disgracié en 1809. Il est de nouveau ministre sous la Restauration et représente la France au congrès de Vienne en 1815. Il devient ambassadeur à Londres de 1830 à 1835. Il a présenté un plan d'éducation le 10 septembre 1791. L'éducation doit développer les qualités physiques, intellectuelles et morales. Il prévoyait 3 degrés d'instruction.

Vidal de la Blache (Paul) 1845 - 1918

Né à Pézenas dans l'Hérault, géographe, il est l'auteur de nombreux ouvrages d'enseignement, d'un *Atlas général*, en 1894, d'une *géographie de la France* en 1903 et du premier tome de *l'histoire de France*, d'Ernest Lavisse. Il occupait la chaire de géographie de la Sorbonne de 1898 à 1908. Il est le créateur de l'Ecole de géographie française, analysant les relations entre les hommes et leur milieu. Il est le fondateur des *Annales de géographie*, en 1892. Il mourut avant l'achèvement des *Principes de géographie humaine*, publié en 1922 et la réalisation de la *Géographie universelle*, 15 tomes en 23 volumes, publiés de 1927 à 1948.

Viviani (René) 1863 - 1925

Né à Sidi-Bel-Abbès, en Algérie, avocat, républicain socialiste, il est le premier titulaire du ministère du Travail en 1906, ministre de l'Instruction publique de 1913 à 1914, président du Conseil de 1914 à 1915. Il signe l'ordre de mobilisation générale et constitue le 26 août, le ministère de défense nationale. Il est envoyé en mission aux U.S.A. en 1917 et 1921. Il est le représentant de la France à la Société des Nations en 1920-1921.

Wallon (Henri Alexandre) 1812 - 1904

Né à Valenciennes dans le Nord, homme politique et historien, il est ministre de l'Instruction publique et membre de l'Institut. Il améliore le traitement des instituteurs. Il est surtout connu pour avoir été l'auteur d'un amendement qui confiait le pouvoir exécutif à un président de la République, où le mot république était prononcé pour la première fois. Il fut voté à une voix de majorité le 30 janvier 1875.

Wilm (Joseph) + 1853

Né à Heiligenstein dans le Bas-Rhin, il suit l'école primaire dans son village, passe le baccalauréat à Strasbourg et devient en 1821 professeur de rhétorique. En 1836, il devient inspecteur de l'académie de Strasbourg et publie un des classiques de la littérature pédagogique de son temps.

Zay (Jean) 1904 - 1944

Né à Orléans dans le Loiret, d'un père israélite, réfugié alsacien, réfugié en 1871, rédacteur en chef du *Progrès du Loiret* et d'une mère protestante, il est élevé dans le protestantisme. Avocat, député radical-socialiste, il est ministre de l'Education nationale de 1936 à 1939. Le 1^{er} juin 1937, il rattache les classes de 8^e et de 7^e des lycées et collèges à l'enseignement primaire et les écoles primaires supérieures à l'enseignement secondaire. Auteur d'une loi créant l'Ecole nationale d'administration, votée après la guerre, il s'embarque sur le *Massilia* en 1940 et n'accepte pas la défaite. Arrêté au Maroc, emprisonné à Marseille comme déserteur, il est extrait de sa cellule le 20 juin 1944 et abattu par les miliciens.

Les Cahiers de Village de Forez , n°14, septembre 2005

Siège social : Centre Social de Montbrison, 13, place Pasteur,

42600 MONTBRISON

- **Directeur de la publication** : Joseph Barou.
- **Rédaction** : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.

Les cahiers de Village de Forez sont publiés par le **Groupe d'histoire locale** du **Centre Social** de Montbrison.

- **Comité de coordination** : Claude Latta, Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon, Pierre Drevet, André Guillot.
- **Comité de rédaction** : Geneviève Adilon, Daniel Allézina, Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Edouard Crozier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Thérèse Eyraud, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Jean Guillot, Joël Jallon, Marie Grange, Muriel Jacquemont, Claude Latta, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Sophie Sagnard-Lefebvre, Alain Sarry, Marie-Pierre Souchon, Pierre-Michel Therrat, Gérard Vallet.

Dépôt légal : 4^e trimestre 2005

Impression : *Gravo-clés*, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.

